

3012

Quatorzième Année.

ALMANACH PROPHÉTIQUE,

PITTORESQUE ET UTILE.

1854

*Noniinkliche
Bibliothek
St. Marg.*

Orné de 120 Vignettes par les premiers Artistes.



H

1

Prix : 50 centimes.

PARIS.

PAGNERRE, libraire,

Rue de Seine, 18.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Comput, Quatre-Temps.	2
Fêtes mobiles, Saisons.	3
Calendrier.	4
Lever et coucher du soleil.	6
Eclipses de 1854.	11
Lunaisons.	12
Grandes marées de 1854.	13
Signes du zodiaque, Planètes.	15
Un ancien almanach français.	16
Notice historique sur l'année ancienne et moderne des Égyptiens.	20
Calendrier moderne égyptien.	36
53 et 54.	38
Prédiction sur l'empire ottoman.	52
Prédiction pour 1854.	59
Le Successeur de Napoléon I ^{er}	64
Manière de trouver la planète dominant la nativité d'un chacun.	71
Influence des nombres.	73
Les Sibylles.	75
Les Tables tournantes.	78
Les Hommes tournants.	92
Messire du Groin. Légende merveilleuse.	99
Les Mormons.	112
Davel. Histoire d'un illuminé.	122
L'Omrah. Abrégé d'une histoire merveilleuse.	138
Médecine et hygiène.	155
Nouvelle découverte importante pour l'agriculture.	162
Culture et avantages des patates.	166
Méthode écossaise pour conserver les œufs.	172
Nouvelle manière de greffer.	172
Découverte de M. Guénon. Faculté lactifère des vaches.	173
Instrument inventé par M. Breulet, de Marche (Bel- gique), pour boucler les taureaux.	177
Pavage en fer.	179
Nécrologie de l'an 1853.	180

ALMANACH 201
EJ
PROPHÉTIQUE,

Pittoresque et Utile 8012

POUR 1854, H1

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

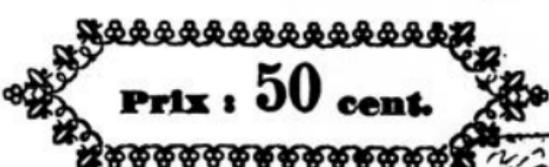
RÉDIGÉ

PAR LES NOTABILITÉS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

et illustré

PAR MM. GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER
ET GEOFFROY.

Éducation, Amélioration, Progrès.


Prix : 50 cent.

PARIS,

PAGNÈRE, libraire,

Rue de Seine, 18.

TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR,
Rue de Vaugirard, 25

CALENDRIER POUR 1854.

1854 est

l'année 6367 de la période Julienne.

- 2607 de la fondation de Rome, selon Varron.
- 2601 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 5967 de la période Julienne ou 747 ans avant J.-C., selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 2650 des Olympiades, ou la 2^e année de la 658^e Olympiade, commence en juillet 1854, en fixant l'ère des Olympiades 775 $\frac{1}{4}$ ans avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 5958 de la période Julienne.
- 1270 des Turcs commence le 4 octobre 1853 et finit le 23 septembre 1854, selon l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or en 1854	12
Epacte	I
Cycle solaire	15
Indiction romaine	12
Lettre dominicale	A.

QUATRE-TEMPS.

Mars	8, 10 et 11.
Juin	7, 9 et 10.
Septembre	20, 22 et 23.
Décembre	20, 22 et 23.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	12 février.	Pentecôte,	8 juin.
Cendres,	1 mars.	Trinité,	11 juin.
PAQUES,	16 avril.	Fête-Dieu,	15 juin.
Rogations, 22, 23 et 24 mai.		1 ^{er} dim. de l'Avent,	3 décembre.
Ascension,	25 mai.		

Obliquité moyenne de l'écliptique le 1^{er} janvier 1854
 $\omega = 23^{\circ} 27' 31''$, 08.

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS,

D'APRÈS LE TEMPS MOYEN DE PARIS.

PRINTEMPS,	le 20 mars,	à 10 h. 30 m. du soir.
ÉTÉ,	le 21 juin,	à 7 h. 18 m. du soir.
AUTOMNE,	le 23 septembre,	à 9 h. 22 m. du matin.
HIVER,	le 22 décembre,	à 3 h. 9 m. du matin.



AVIS IMPORTANT.

A NOS LECTEURS. — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, etc., etc., doivent être adressés *franco* à M. le RÉDACTEUR EN CHEF de l'*Almanach prophétique*, rue de Vaugirard, 36, à l'imprimerie de MM. Plon frères.

JANVIER. ☉

☉ P. Q. 6. Variable
 ☉ P. L. 14. Pluie.
 ☉ D. Q. 22. Vent.
 ● N. L. 28. Variabl.
 Les j. cr. de 1 h. 5 m.

4 D CIRCONCIS.
 2 lundi s Basile.
 3 mar ste Genev.
 4 merc s Rigobert
 5 jeudi s Simeon St
 6 vend EPIPHANIE.
 7 same s Théau
 8 4 D s Lucien
 9 lundi s Pierre, év
 10 mar s Paul er.
 11 merc ste Horten.
 12 jeudi s Arcade
 13 vend B. de J.-C.
 14 same s Hilaire
 15 2 G s Maur
 16 lundi s Guillaume
 17 mar s Antoine
 18 merc Ch. s P. à R.
 19 jeudi s Sulpice
 20 vend s Sébastien
 21 same ste Agnès
 22 3 D s Vincent
 23 lundi s Ildefonse.
 24 mar s Babylas
 25 merc C. s. Paul
 26 jeudi ste Paule
 27 vend s Julien
 28 same s Charlem.
 29 4 D s Fr. de S.
 30 lundi ste Bathild.
 31 mar s Pier. de N

FÉVRIER. ☾

☉ P. Q. 4. Pluie.
 ☉ P. L. 13. Froid.
 ☉ D. Q. 20. Beau.
 ● N. L. 27. Variabl.
 Les j. cr. de 1 h. 36 m.

4 merc s Ignace
 2 jeudi PERIFICAT.
 3 vend s Blaise
 4 same s Gilbert.
 5 5 D ste Agathe
 6 lundi s Waast
 7 mar s Romuald
 8 merc s Jean de N
 9 jeudi ste Apollin
 10 vend ste Scolast.
 11 same s Séverin
 12 6 D SEXTUAGESIM
 13 lundi s Lévin
 14 mar s Valentin
 15 merc s Faustin
 16 jeudi s Ouesime
 17 vend s Silvain
 18 same s Siméon
 19 7 D SEXAGESIM
 20 lundi s Eucher
 21 mar s Emile
 22 merc Ch. s. P. à A.
 23 jeudi ste Isabelle
 24 vend s Mathias
 25 same s. Alexand.
 26 8 D QUINQUAGES
 27 lundi s Porphyre
 28 mar s Romain

Nombre d'or XII.
 Épacte 1.

MARS. ♀

☉ P. Q. 6 Vent.
 ☉ P. L. 14. Variabl.
 ☉ D. Q. 21. Pluie.
 ● N. L. 28. Beau.
 Les j. cr. de 1 h. 52 m.

1 merc CENDRES.
 2 jeudi s Simplic.
 3 vend ste Camille
 4 same s Lucius
 5 4 D QUADRAGES.
 6 lundi ste Colette
 7 mar ste Perpét.
 8 merc Q. Temps.
 9 jeudi ste François
 10 vend s Victor
 11 same s Euloge
 12 2 D Reminiscere
 13 lundi s Ramire
 14 mar s Lubin
 15 merc s Longin
 16 jeudi s Abrah.
 17 vend s Patrice
 18 same s Cyrille
 19 3 D Oculi—s Jos
 20 lundi s Joachim
 21 mar s Benoît
 22 merc ste Basiliss
 23 jeudi s Othon
 24 vend s Gabriel
 25 same ANNONCIAT.
 26 4 D Letaire.
 27 lundi s Rupert
 28 mar s Gontrand
 29 merc s Eustase
 30 jeudi s Rieule
 31 vend s Gui

AVRIL. ♀

☉ P. Q. 5. Beau.
 ☉ P. L. 13. Variable
 ☉ D. Q. 20. Vent.
 ● N. L. 27. Pluie.
 Les j. cr. de 1 h. 43 m.

4 same s Hugues
 2 D PASSION.
 3 lundi Co. de la V.
 4 mar s Isidore, é
 5 merc s Vinc de P
 6 jeudi ste Pruden
 7 vend s Hégésipp
 8 same s Albert
 9 D RAMEAUX
 10 lundi s Macaire
 11 mar s Léon, pa.
 12 merc s Tiburce
 13 jeudi s Erméneg
 14 vend Vendredi-S.
 15 same ste Anastas.
 16 D PAQUES.
 17 lundi s Anicet
 18 mar s Parfait
 19 merc s Léon
 20 jeudi s Sulpice
 21 vend s Anselme
 22 same ste Opport.
 23 4 D Quasimodo
 24 lundi s Léger
 25 mar s Marc év.
 26 merc s Clet
 27 jeudi s Zite
 28 vend ste Valère
 29 same s Pierre m.
 30 2 D s Cath. S.
 Lettre Dom. A.

MAL. ♀

☉ P. Q. 5. Orage.
 ☉ P. L. 12. Pluie.
 ☉ D. Q. 19. Beau.
 ● N. L. 26. Vent.
 Les j. cr. de 1 h. 19 m.

4 lundi s J. S. Ph.
 2 mar s Athanase
 3 merc Inv. s Croix
 4 jeudi ste Moniqu
 5 vend s Pie
 6 same s Jean P. L.
 7 3 D s Stanislas
 8 lundi s Désire
 9 mar s Grégoire
 10 merc s Antonin
 11 jeudi s Namert
 12 vend s Nérée
 13 same s Servais
 14 4 D s Pacôme
 15 lundi s Isidore
 16 mar s Honoré
 17 merc s Pascal
 18 jeudi s Eric
 19 vend ste Julienn
 20 same s Bernardi
 21 5 D ste Virginie
 Rogations.
 22 lundi s Didier
 23 mar s Didier
 24 merc s Sylvain
 25 jeudi ASCENSIO
 26 vend s Ph. de Né
 27 same s Jules
 28 6 D s Germain
 29 lundi s Maximin
 30 mar s Félix
 31 merc ste Petronil

JUIN. ☿

☉ P. Q. 4. Beau.
 ☉ P. L. 10. Sec.
 ☉ D. Q. 17. Variable
 ● N. L. 25. Chaleur.
 Les j. croiss. de 18 m.

4 jeudi s Pamphile
 2 vend s Erasme
 3 same ste Clotilde
 4 D PENTECO
 5 lundi s Boniface
 6 mar s Norbert
 7 merc Q. Temps.
 8 jeudi s Médard
 9 vend ste Pelagie
 10 same s Landry
 11 1 D TRINITE
 12 lundi ste Olympe
 13 mar s Ant. de P
 14 merc s Ruin
 15 jeudi FÈRE-DIEU
 16 vend s F.-Régis
 17 same s Avit
 18 2 D ste Marine
 19 lundi s Gerv. s P.
 20 mar s Barnabé
 21 merc s L. de Gon.
 22 jeudi s Paulin
 23 vend s Ediltrude
 24 same NAT. S. J. B.
 25 3 D s Prosper
 26 lundi s Babolein.
 27 mar ste Adèle
 28 merc s Irénée
 29 jeudi s Pier s Pa.
 30 vend s Martial
 Cycle solaire XV.

JUILLET. ♄

- ☉ P. Q. 3. Orage.
 ☽ P. L. 10. Beau.
 ☾ D. Q. 17. Sec.
 ☉ N. L. 25. Variabl.

Les j. décr. de 50 m.

AOUT. ♃

- ☉ P. Q. 1. Beau.
 ☽ P. L. 8. Pluie.
 ☾ D. Q. 15. Orage.
 ☉ N. L. 23. Beau.
 ☽ P. Q. 31. Sec.

Les j. d. de 1 h. 30 m.

SEPTEMBRE. ♊

- ☉ P. L. 6. Variable
 ☽ D. Q. 14. Vent.
 ☾ N. L. 22. Pluie.
 ☽ P. Q. 29. Beau.

Les j. d. de 1 h. 47 m.

OCTOBRE. ♏

- ☉ P. L. 6. Variabl.
 ☽ D. Q. 14. Brouill.
 ☾ N. L. 21. Vent.
 ☽ P. Q. 28. Pluie.

Les j. d. de 1 h. 40 m.

NOVEMBRE. ♏

- ☉ P. L. 4. Gelée.
 ☽ D. Q. 12. Variabl.
 ☾ N. L. 20. Froid.
 ☽ P. Q. 27. Brouill.

Les j. d. de 1 h. 21 m.

DÉCEMBRE. ♏

- ☉ P. L. 4. Gelée.
 ☽ D. Q. 12. Neige.
 ☾ N. L. 19. Froid.
 ☽ P. Q. 26. Variabl.

Les j. décr. de 20 m.

1 same	s Rombaud
2 4 D	s Viar. N. D.
3 lund	s Anatole
4 mar	s Ulrich
5 merc	ste Zoé
6 jeudi	ste Angèle
7 vend	ste Aubery
8 same	s Procope
9 5 D	s Ephrem
10 lund	ste Félicité
11 mar	ste Julite
12 merc	s Gualbert
13 jeudi	s Eugène
14 vend	s Bonavent.
15 same	s Henri
16 6 D	N. D. du Car
17 lund	s Alexis
18 mar	s Th. d'Aq.
19 merc	s Vinc. de P
20 jeudi	ste Margue
21 vend	s Victor
22 same	ste Madelei
23 7 D	s Apollinaï
24 lund	s Loup
25 mar	s Jacq. le M
26 merc	s Joachim
27 jeudi	s Pantaleon
28 vend	ste Anne
29 same	ste Marthe
30 8 D	s Ignace L.
31 lund	s Germ. l'A.

1 mar	s Pierre ès l
2 merc	s Alphon L
3 jeudi	ste Lydie
4 vend	s Domioiq.
5 same	N. D. des N.
6 9 D	Tranv. N.S.
7 lund	s Gaëtan
8 mar	s Cyriaque
9 merc	s Romain
10 jeudi	s Laurent
11 vend	s Gery
12 same	ste Claire
13 10 D	ste Radego
14 lund	s Eusebe
15 mar	ASSUMPTI
16 merc	s Roch
17 jeudi	s Mammès
18 vend	ste Helène
19 same	ste Thècle
20 11 D	s Bernard
21 lund	ste Jeanne
22 mar	s Symphor
23 merc	s Sidoine
24 jeudi	s Barthéle
25 vend	s Louis, r.
26 same	ste Rose
27 12 D	s Césaire
28 lund	s Augustin
29 mar	s Médéric
30 merc	s Fiacre
31 jeudi	s Ovide

1 vend	s Leu s G.
2 same	s Lazare
3 13 D	ste Sérapie
4 lund	ste Rosalie
5 mar	s Bertin
6 merc	s Onésiph.
7 jeudi	s Clouid
8 vend	Nat. N. D.
9 same	s Omer
10 14 D	s Nicolas
11 lund	ste Vindici
12 mar	s Raphaël
13 merc	s Nom de M.
14 jeudi	Ex. ste Cr.
15 vend	s Nicoméd
16 same	s Cyprien
17 15 D	s Lambert
18 lund	ste Sophie
19 mar	s Janvier
20 merc	7 Doul. 4 T.
21 jeudi	s Matthieu
22 vend	s Maurice
23 same	s Lin
24 16 D	N. D. de la M
25 lund	s Firmin
26 mar	ste Justine
27 merc	s Côm. s D.
28 jeudi	s Cèran
29 vend	s Michel
30 same	s Jérôme
	Indict. rom. XII.

1 17 D	s Remi, év.
2 lund	ss Anges G.
3 mar	s Gérard
4 merc	Rosaire
5 jeudi	ste Aure, v.
6 vend	s Bruno
7 same	s Serge
8 18 D	ste Brigitte
9 lund	s Denis
10 mar	s Paulin
11 merc	s Nicaise
12 jeudi	s Vilfrid
13 vend	s Edouard
14 same	s Caliste
15 19 D	ste Thérèse
16 lund	s Gal
17 mar	ste Hedwig
18 merc	s Luc, év.
19 jeudi	s Savinien
20 vend	s Caprais
21 same	ste Ursule
22 20 D	s Sévère
23 lund	s Hilarion
24 mar	s Magloire
25 merc	s Crépin s C.
26 jeudi	s Evariste
27 vend	s Florent
28 same	s Sim s Jud
29 21 D	s Faron
30 lund	s Lucain
31 mar	s Quantin

1 merc	TOUSSAINT
2 jeudi	Trépassés
3 vend	s Marcel
4 same	s Charles B
5 22 D	ste Berthild
6 lund	s Léonard
7 mar	s Willibrod
8 merc	stes Reliques
9 jeudi	s Mathurin
10 vend	s Léon le Gr
11 same	s René
12 23 D	s Martin
13 lund	s Brice
14 mar	s Frédéric
15 merc	s Malo
16 jeudi	s Edmond
17 vend	s Agnan
18 same	s Nandé
19 24 D	ste Élisabet
20 lund	s Félix de V
21 mar	Prés. N. D.
22 merc	ste Cécile
23 jeudi	s Clément
24 vend	s J. de la C.
25 same	ste Catheri
26 25 D	ste Gen. A.
27 lund	s Agricole
28 mar	s Sosthène
29 merc	s Théodule
30 jeudi	s André
	Let. du martyrrol. A.

1 vend	s Eloi
2 same	s Bibiane
3 1 D	s Fr. X. Av.
4 lund	ste Barbe
5 mar	s Sabas
6 merc	s Nicolas
7 jeudi	s Ambroise
8 vend	CONCEPTION
9 same	ste Léocade
10 2 D	s Melchiad
11 lund	s Damas
12 mar	s Hermogè
13 merc	ste Luce
14 jeudi	s Spiridon
15 vend	s Messim
16 same	ste Adélaïd
17 3 D	ste Olymp.
18 lund	s Gatten
19 mar	s Timoiéon
20 merc	Q. Temps.
21 jeudi	s Thom. ap
22 vend	s Flavien
23 same	ste Victoire
24 4 D	s Yves
25 lund	NOËL
26 mar	s Etienne
27 merc	s Jean évân
28 lund	ss Innocens
29 vend	s Trophim
30 same	ste Colomb
31 D	s Sylvestre

PROPHÉTIES.

LEVER ET COUCHER DU SOLEIL

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE.

JANVIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	7 h. 56 m.	4 h. 12 m.
le 2	7 h. 56 m.	4 h. 13 m.
le 3	7 h. 56 m.	4 h. 14 m.
le 4	7 h. 56 m.	4 h. 15 m.
le 5	7 h. 56 m.	4 h. 16 m.
le 6	7 h. 56 m.	4 h. 17 m.
le 7	7 h. 55 m.	4 h. 18 m.
le 8	7 h. 55 m.	4 h. 20 m.
le 9	7 h. 55 m.	4 h. 21 m.
le 10	7 h. 54 m.	4 h. 22 m.
le 11	7 h. 54 m.	4 h. 23 m.
le 12	7 h. 53 m.	4 h. 25 m.
le 13	7 h. 53 m.	4 h. 26 m.
le 14	7 h. 52 m.	4 h. 27 m.
le 15	7 h. 51 m.	4 h. 29 m.
le 16	7 h. 50 m.	4 h. 30 m.
le 17	7 h. 50 m.	4 h. 32 m.
le 18	7 h. 49 m.	4 h. 33 m.
le 19	7 h. 48 m.	4 h. 35 m.
le 20	7 h. 47 m.	4 h. 36 m.
le 21	7 h. 46 m.	4 h. 38 m.
le 22	7 h. 45 m.	4 h. 39 m.
le 23	7 h. 44 m.	4 h. 41 m.
le 24	7 h. 43 m.	4 h. 42 m.
le 25	7 h. 42 m.	4 h. 44 m.
le 26	7 h. 41 m.	4 h. 46 m.
le 27	7 h. 40 m.	4 h. 47 m.
le 28	7 h. 39 m.	4 h. 49 m.
le 29	7 h. 37 m.	4 h. 50 m.
le 30	7 h. 36 m.	4 h. 52 m.
le 31	7 h. 35 m.	4 h. 54 m.

FÉVRIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	7 h. 33 m.	4 h. 55 m.
le 2	7 h. 32 m.	4 h. 57 m.

le 3	7 h. 30 m.	4 h. 59 m.
le 4	7 h. 29 m.	5 h. 0 m.
le 5	7 h. 28 m.	5 h. 2 m.
le 6	7 h. 26 m.	5 h. 4 m.
le 7	7 h. 24 m.	5 h. 5 m.
le 8	7 h. 23 m.	5 h. 7 m.
le 9	7 h. 21 m.	5 h. 8 m.
le 10	7 h. 20 m.	5 h. 10 m.
le 11	7 h. 18 m.	5 h. 12 m.
le 12	7 h. 17 m.	5 h. 13 m.
le 13	7 h. 15 m.	5 h. 15 m.
le 14	7 h. 13 m.	5 h. 17 m.
le 15	7 h. 11 m.	5 h. 18 m.
le 16	7 h. 10 m.	5 h. 20 m.
le 17	7 h. 8 m.	5 h. 22 m.
le 18	7 h. 6 m.	5 h. 23 m.
le 19	7 h. 4 m.	5 h. 25 m.
le 20	7 h. 2 m.	5 h. 27 m.
le 21	7 h. 1 m.	5 h. 28 m.
le 22	6 h. 59 m.	5 h. 30 m.
le 23	6 h. 57 m.	5 h. 32 m.
le 24	6 h. 55 m.	5 h. 33 m.
le 25	6 h. 53 m.	5 h. 35 m.
le 26	6 h. 51 m.	5 h. 36 m.
le 27	6 h. 49 m.	5 h. 38 m.
le 28	6 h. 47 m.	5 h. 40 m.

MARS.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	6 h. 45 m.	5 h. 41 m.
le 2	6 h. 43 m.	5 h. 43 m.
le 3	6 h. 41 m.	5 h. 44 m.
le 4	6 h. 39 m.	5 h. 46 m.
le 5	6 h. 37 m.	5 h. 47 m.
le 6	6 h. 35 m.	5 h. 49 m.
le 7	6 h. 33 m.	5 h. 51 m.
le 8	6 h. 31 m.	5 h. 52 m.

LEVER ET COUCHER DU SOLEIL.

7

le 0	6 h. 29 m.	—	5 h. 54 m.	le 20	5 h. 2 m.	—	6 h. 56 m.
le 10	6 h. 27 m.	—	5 h. 55 m.	le 21	5 h. 0 m.	—	6 h. 58 m.
le 11	6 h. 25 m.	—	5 h. 57 m.	le 22	4 h. 59 m.	—	6 h. 59 m.
le 12	6 h. 23 m.	—	5 h. 58 m.	le 23	4 h. 57 m.	—	7 h. 1 m.
le 13	6 h. 21 m.	—	6 h. 0 m.	le 24	4 h. 55 m.	—	7 h. 2 m.
le 14	6 h. 19 m.	—	6 h. 1 m.	le 25	4 h. 53 m.	—	7 h. 4 m.
le 15	6 h. 16 m.	—	6 h. 3 m.	le 26	4 h. 51 m.	—	7 h. 5 m.
le 16	6 h. 14 m.	—	6 h. 4 m.	le 27	4 h. 49 m.	—	7 h. 7 m.
le 17	6 h. 12 m.	—	6 h. 6 m.	le 28	4 h. 48 m.	—	7 h. 8 m.
le 18	6 h. 10 m.	—	6 h. 7 m.	le 29	4 h. 46 m.	—	7 h. 10 m.
le 19	6 h. 8 m.	—	6 h. 9 m.	le 30	4 h. 44 m.	—	7 h. 11 m.
le 20	6 h. 6 m.	—	6 h. 10 m.				

—
MAY.

	LEVER.		COUCHER.
le 1	4 h. 42 m.	—	7 h. 12 m.
le 2	4 h. 41 m.	—	7 h. 14 m.
le 3	4 h. 39 m.	—	7 h. 15 m.
le 4	4 h. 37 m.	—	7 h. 17 m.
le 5	4 h. 36 m.	—	7 h. 18 m.
le 6	4 h. 34 m.	—	7 h. 20 m.
le 7	4 h. 32 m.	—	7 h. 21 m.
le 8	4 h. 31 m.	—	7 h. 22 m.
le 9	4 h. 29 m.	—	7 h. 24 m.
le 10	4 h. 28 m.	—	7 h. 25 m.
le 11	4 h. 26 m.	—	7 h. 27 m.
le 12	4 h. 25 m.	—	7 h. 28 m.
le 13	4 h. 23 m.	—	7 h. 29 m.
le 14	4 h. 22 m.	—	7 h. 31 m.
le 15	4 h. 21 m.	—	7 h. 32 m.
le 16	4 h. 19 m.	—	7 h. 33 m.
le 17	4 h. 18 m.	—	7 h. 35 m.
le 18	4 h. 17 m.	—	7 h. 36 m.
le 19	4 h. 16 m.	—	7 h. 37 m.
le 20	4 h. 15 m.	—	7 h. 39 m.
le 21	4 h. 13 m.	—	7 h. 40 m.
le 22	4 h. 12 m.	—	7 h. 41 m.
le 23	4 h. 11 m.	—	7 h. 42 m.
le 24	4 h. 10 m.	—	7 h. 43 m.
le 25	4 h. 9 m.	—	7 h. 45 m.
le 26	4 h. 8 m.	—	7 h. 46 m.
le 27	4 h. 7 m.	—	7 h. 47 m.
le 28	4 h. 6 m.	—	7 h. 48 m.
le 29	4 h. 6 m.	—	7 h. 49 m.
le 30	4 h. 5 m.	—	7 h. 50 m.
le 31	4 h. 4 m.	—	7 h. 51 m.

—
AVRIL.

	LEVER.		COUCHER.
le 1	4 h. 41 m.	—	7 h. 28 m.
le 2	4 h. 38 m.	—	7 h. 30 m.
le 3	4 h. 36 m.	—	7 h. 31 m.
le 4	4 h. 34 m.	—	7 h. 33 m.
le 5	4 h. 32 m.	—	7 h. 34 m.
le 6	4 h. 30 m.	—	7 h. 36 m.
le 7	4 h. 28 m.	—	7 h. 37 m.
le 8	4 h. 26 m.	—	7 h. 39 m.
le 9	4 h. 24 m.	—	7 h. 40 m.
le 10	4 h. 22 m.	—	7 h. 42 m.
le 11	4 h. 20 m.	—	7 h. 43 m.
le 12	4 h. 18 m.	—	7 h. 45 m.
le 13	4 h. 16 m.	—	7 h. 46 m.
le 14	4 h. 14 m.	—	7 h. 48 m.
le 15	4 h. 12 m.	—	7 h. 49 m.
le 16	4 h. 10 m.	—	7 h. 51 m.
le 17	4 h. 8 m.	—	7 h. 52 m.
le 18	4 h. 6 m.	—	7 h. 53 m.
le 19	4 h. 4 m.	—	7 h. 55 m.

JUN.

	LEVER.		COUCHER.
le 1 à	4 h.	3 m.	à 7 h. 52 m.
le 2	4 h.	3 m.	— 7 h. 53 m.
le 3	4 h.	2 m.	— 7 h. 54 m.
le 4	4 h.	1 m.	— 7 h. 55 m.
le 5	4 h.	1 m.	— 7 h. 56 m.
le 6	4 h.	0 m.	— 7 h. 57 m.
le 7	4 h.	0 m.	— 7 h. 57 m.
le 8	3 h.	59 m.	— 7 h. 58 m.
le 9	3 h.	59 m.	— 7 h. 59 m.
le 10	3 h.	59 m.	— 8 h. 0 m.
le 11	3 h.	58 m.	— 8 h. 0 m.
le 12	3 h.	58 m.	— 8 h. 1 m.
le 13	3 h.	58 m.	— 8 h. 2 m.
le 14	3 h.	58 m.	— 8 h. 2 m.
le 15	3 h.	58 m.	— 8 h. 2 m.
le 16	3 h.	58 m.	— 8 h. 3 m.
le 17	3 h.	58 m.	— 8 h. 3 m.
le 18	3 h.	58 m.	— 8 h. 4 m.
le 19	3 h.	58 m.	— 8 h. 4 m.
le 20	3 h.	58 m.	— 8 h. 4 m.
le 21	3 h.	58 m.	— 8 h. 5 m.
le 22	3 h.	58 m.	— 8 h. 5 m.
le 23	3 h.	58 m.	— 8 h. 5 m.
le 24	3 h.	59 m.	— 8 h. 5 m.
le 25	3 h.	59 m.	— 8 h. 5 m.
le 26	4 h.	0 m.	— 8 h. 5 m.
le 27	4 h.	0 m.	— 8 h. 5 m.
le 28	4 h.	0 m.	— 8 h. 5 m.
le 29	4 h.	1 m.	— 8 h. 5 m.
le 30	4 h.	1 m.	— 8 h. 5 m.

JUILLET.

	LEVER.		COUCHER.
le 1 à	4 h.	2 m.	à 8 h. 5 m.
le 2	4 h.	3 m.	— 8 h. 4 m.
le 3	4 h.	3 m.	— 8 h. 4 m.
le 4	4 h.	4 m.	— 8 h. 4 m.
le 5	4 h.	5 m.	— 8 h. 3 m.
le 6	4 h.	5 m.	— 8 h. 3 m.
le 7	4 h.	6 m.	— 8 h. 2 m.
le 8	4 h.	7 m.	— 8 h. 2 m.
le 9	4 h.	8 m.	— 8 h. 1 m.
le 10	4 h.	9 m.	— 8 h. 1 m.
le 11	4 h.	10 m.	— 8 h. 0 m.

le 12	4 h.	11 m.	— 7 h. 59 m.
le 13	4 h.	12 m.	— 7 h. 59 m.
le 14	4 h.	13 m.	— 7 h. 58 m.
le 15	4 h.	14 m.	— 7 h. 57 m.
le 16	4 h.	15 m.	— 7 h. 56 m.
le 17	4 h.	16 m.	— 7 h. 55 m.
le 18	4 h.	17 m.	— 7 h. 54 m.
le 19	4 h.	18 m.	— 7 h. 53 m.
le 20	4 h.	19 m.	— 7 h. 52 m.
le 21	4 h.	20 m.	— 7 h. 51 m.
le 22	4 h.	21 m.	— 7 h. 50 m.
le 23	4 h.	23 m.	— 7 h. 49 m.
le 24	4 h.	24 m.	— 7 h. 48 m.
le 25	4 h.	25 m.	— 7 h. 47 m.
le 26	4 h.	26 m.	— 7 h. 46 m.
le 27	4 h.	28 m.	— 7 h. 44 m.
le 28	4 h.	29 m.	— 7 h. 43 m.
le 29	4 h.	30 m.	— 7 h. 42 m.
le 30	4 h.	31 m.	— 7 h. 40 m.
le 31	4 h.	33 m.	— 7 h. 39 m.

AOUT.

	LEVER.		COUCHER.
le 1 à	4 h.	34 m.	à 7 h. 37 m.
le 2	4 h.	35 m.	— 7 h. 36 m.
le 3	4 h.	37 m.	— 7 h. 34 m.
le 4	4 h.	38 m.	— 7 h. 33 m.
le 5	4 h.	39 m.	— 7 h. 31 m.
le 6	4 h.	41 m.	— 7 h. 30 m.
le 7	4 h.	42 m.	— 7 h. 28 m.
le 8	4 h.	44 m.	— 7 h. 27 m.
le 9	4 h.	45 m.	— 7 h. 25 m.
le 10	4 h.	46 m.	— 7 h. 23 m.
le 11	4 h.	48 m.	— 7 h. 22 m.
le 12	4 h.	49 m.	— 7 h. 20 m.
le 13	4 h.	50 m.	— 7 h. 18 m.
le 14	4 h.	52 m.	— 7 h. 16 m.
le 15	4 h.	53 m.	— 7 h. 15 m.
le 16	4 h.	55 m.	— 7 h. 13 m.
le 17	4 h.	56 m.	— 7 h. 11 m.
le 18	4 h.	58 m.	— 7 h. 9 m.
le 19	4 h.	59 m.	— 7 h. 7 m.
le 20	5 h.	0 m.	— 7 h. 5 m.
le 21	5 h.	2 m.	— 7 h. 3 m.
le 22	5 h.	3 m.	— 7 h. 2 m.

le 23	5 h.	5 m.	—	7 h.	0 m.
le 24	5 h.	6 m.	—	6 h.	58 m.
le 25	5 h.	7 m.	—	6 h.	56 m.
le 26	5 h.	9 m.	—	6 h.	54 m.
le 27	5 h.	10 m.	—	6 h.	52 m.
le 28	5 h.	12 m.	—	6 h.	50 m.
le 29	5 h.	13 m.	—	6 h.	48 m.
le 30	5 h.	15 m.	—	6 h.	46 m.
le 31	5 h.	16 m.	—	6 h.	44 m.

SEPTEMBRE.

		COUCHER.	
le 1	5 h.	17 m.	— à 6 h. 42 m.
le 2	5 h.	19 m.	— 6 h. 40 m.
le 3	5 h.	20 m.	— 6 h. 38 m.
le 4	5 h.	22 m.	— 6 h. 36 m.
le 5	5 h.	23 m.	— 6 h. 34 m.
le 6	5 h.	24 m.	— 6 h. 31 m.
le 7	5 h.	26 m.	— 6 h. 29 m.
le 8	5 h.	27 m.	— 6 h. 27 m.
le 9	5 h.	29 m.	— 6 h. 25 m.
le 10	5 h.	30 m.	— 6 h. 23 m.
le 11	5 h.	31 m.	— 6 h. 21 m.
le 12	5 h.	33 m.	— 6 h. 19 m.
le 13	5 h.	34 m.	— 6 h. 17 m.
le 14	5 h.	36 m.	— 6 h. 15 m.
le 15	5 h.	37 m.	— 6 h. 12 m.
le 16	5 h.	39 m.	— 6 h. 10 m.
le 17	5 h.	40 m.	— 6 h. 8 m.
le 18	5 h.	42 m.	— 6 h. 6 m.
le 19	5 h.	43 m.	— 6 h. 4 m.
le 20	5 h.	44 m.	— 6 h. 2 m.
le 21	5 h.	46 m.	— 6 h. 0 m.
le 22	5 h.	47 m.	— 5 h. 58 m.
le 23	5 h.	49 m.	— 5 h. 55 m.
le 24	5 h.	50 m.	— 5 h. 53 m.
le 25	5 h.	52 m.	— 5 h. 51 m.
le 26	5 h.	53 m.	— 5 h. 49 m.
le 27	5 h.	54 m.	— 5 h. 47 m.
le 28	5 h.	56 m.	— 5 h. 45 m.
le 29	5 h.	57 m.	— 5 h. 43 m.
le 30	5 h.	59 m.	— 5 h. 41 m.

OCTOBRE.

		COUCHER.	
le 1	à 6 h.	0 m.	— à 5 h. 38 m.
le 2	6 h.	2 m.	— 5 h. 36 m.
le 3	6 h.	3 m.	— 5 h. 34 m.
le 4	6 h.	5 m.	— 5 h. 32 m.
le 5	6 h.	6 m.	— 5 h. 30 m.
le 6	6 h.	8 m.	— 5 h. 28 m.
le 7	6 h.	9 m.	— 5 h. 26 m.
le 8	6 h.	11 m.	— 5 h. 24 m.
le 9	6 h.	12 m.	— 5 h. 22 m.
le 10	6 h.	14 m.	— 5 h. 20 m.
le 11	6 h.	15 m.	— 5 h. 18 m.
le 12	6 h.	17 m.	— 5 h. 16 m.
le 13	6 h.	18 m.	— 5 h. 14 m.
le 14	6 h.	20 m.	— 5 h. 12 m.
le 15	6 h.	21 m.	— 5 h. 10 m.
le 16	6 h.	23 m.	— 5 h. 8 m.
le 17	6 h.	24 m.	— 5 h. 6 m.
le 18	6 h.	26 m.	— 5 h. 4 m.
le 19	6 h.	28 m.	— 5 h. 2 m.
le 20	6 h.	29 m.	— 5 h. 0 m.
le 21	6 h.	31 m.	— 4 h. 58 m.
le 22	6 h.	32 m.	— 4 h. 56 m.
le 23	6 h.	34 m.	— 4 h. 54 m.
le 24	6 h.	35 m.	— 4 h. 53 m.
le 25	6 h.	37 m.	— 4 h. 51 m.
le 26	6 h.	39 m.	— 4 h. 49 m.
le 27	6 h.	40 m.	— 4 h. 47 m.
le 28	6 h.	42 m.	— 4 h. 45 m.
le 29	6 h.	43 m.	— 4 h. 44 m.
le 30	6 h.	45 m.	— 4 h. 42 m.
le 31	6 h.	47 m.	— 4 h. 40 m.

NOVEMBRE.

		COUCHER.	
le 1	à 6 h.	48 m.	— à 4 h. 39 m.
le 2	6 h.	50 m.	— 4 h. 37 m.
le 3	6 h.	51 m.	— 4 h. 35 m.
le 4	6 h.	53 m.	— 4 h. 34 m.
le 5	6 h.	55 m.	— 4 h. 32 m.
le 6	6 h.	56 m.	— 4 h. 31 m.
le 7	6 h.	58 m.	— 4 h. 29 m.
le 8	6 h.	59 m.	— 4 h. 28 m.
le 9	7 h.	1 m.	— 4 h. 26 m.
le 10	7 h.	3 m.	— 4 h. 25 m.

le 11	7 h. 4 m.	4 h. 24 m.	le 5	7 h. 39 m.	4 h. 3 m.
le 12	7 h. 6 m.	4 h. 22 m.	le 6	7 h. 40 m.	4 h. 3 m.
le 13	7 h. 7 m.	4 h. 21 m.	le 7	7 h. 41 m.	4 h. 3 m.
le 14	7 h. 9 m.	4 h. 20 m.	le 8	7 h. 42 m.	4 h. 2 m.
le 15	7 h. 11 m.	4 h. 18 m.	le 9	7 h. 43 m.	4 h. 1 m.
le 16	7 h. 12 m.	4 h. 17 m.	le 10	7 h. 45 m.	4 h. 1 m.
le 17	7 h. 14 m.	4 h. 16 m.	le 11	7 h. 46 m.	4 h. 1 m.
le 18	7 h. 15 m.	4 h. 15 m.	le 12	7 h. 47 m.	4 h. 1 m.
le 19	7 h. 17 m.	4 h. 14 m.	le 13	7 h. 47 m.	4 h. 1 m.
le 20	7 h. 18 m.	4 h. 13 m.	le 14	7 h. 48 m.	4 h. 1 m.
le 21	7 h. 20 m.	4 h. 12 m.	le 15	7 h. 49 m.	4 h. 1 m.
le 22	7 h. 21 m.	4 h. 11 m.	le 16	7 h. 50 m.	4 h. 2 m.
le 23	7 h. 23 m.	4 h. 10 m.	le 17	7 h. 51 m.	4 h. 2 m.
le 24	7 h. 24 m.	4 h. 9 m.	le 18	7 h. 51 m.	4 h. 2 m.
le 25	7 h. 26 m.	4 h. 8 m.	le 19	7 h. 52 m.	4 h. 3 m.
le 26	7 h. 27 m.	4 h. 7 m.	le 20	7 h. 53 m.	4 h. 3 m.
le 27	7 h. 29 m.	4 h. 7 m.	le 21	7 h. 54 m.	4 h. 3 m.
le 28	7 h. 30 m.	4 h. 6 m.	le 22	7 h. 54 m.	4 h. 4 m.
le 29	7 h. 31 m.	4 h. 5 m.	le 23	7 h. 54 m.	4 h. 4 m.
le 30	7 h. 33 m.	4 h. 5 m.	le 24	7 h. 55 m.	4 h. 5 m.
			le 25	7 h. 55 m.	4 h. 6 m.
			le 26	7 h. 55 m.	4 h. 6 m.
			le 27	7 h. 56 m.	4 h. 7 m.
			le 28	7 h. 56 m.	4 h. 8 m.
			le 29	7 h. 56 m.	4 h. 9 m.
			le 30	7 h. 56 m.	4 h. 10 m.
			le 31	7 h. 56 m.	4 h. 11 m.

DÉCEMBRE.

LAVR.

COCHEA.

le 1	7 h. 34 m.	4 h. 4 m.
le 2	7 h. 35 m.	4 h. 4 m.
le 3	7 h. 37 m.	4 h. 5 m.
le 4	7 h. 38 m.	4 h. 5 m.



ÉCLIPSES DE 1854.

ÉCLIPSES DE SOLEIL.

Le 26 mai 1854, éclipse annulaire de soleil, invisible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale à 5 h. 54 m. du soir.

Fin de l'éclipse générale à 11 h. 49 m.

Le 20 novembre 1854, éclipse de soleil, invisible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale à 7 h. 30 m. du matin.

Fin de l'éclipse générale à 0 h. 41 m. du soir.

ÉCLIPSES DE LUNE.

Le 12 mai 1854, éclipse partielle de lune, invisible à Paris.

	<i>t. m. de Paris.</i>	
Entrée de la lune dans la pénombre.	à	1 h. 41 m. soir.
Commencement de l'éclipse	à	3 2,5
Milieu de l'éclipse.	à	3 54,9
Fin de l'éclipse	à	4 47,5
Sortie de la pénombre.	à	6 9
Opposition à 3 h. 43 m. 46,7 s. du soir.		

Le 4 novembre 1854, éclipse partielle de lune, visible à Paris.

	<i>t. m. de Paris.</i>	
Entrée de la lune dans la pénombre.	à	7 h. 1 m. soir.
Commencement de l'éclipse.	à	8 54,5
Milieu de l'éclipse.	à	9 21,6
Fin de l'éclipse.	à	9 48,6
Sortie de la pénombre	à	11 42
Opposition à 9 h. 10 m. 46,0 s. du soir.		

LUNAISONS.

JANVIER.		JUILLET.	
P. Q. le 6 à 3 h. 57 m. dum.		P. Q. le 3 à 1 h. 1 m. dus.	
P. L. le 14 à 9 20 dum.		P. L. le 10 à 6 34 dum.	
D. Q. le 22 à 1 32 dum.		D. Q. le 17 à 0 34 dum.	
N. L. le 28 à 5 21 dus.		N. L. le 25 à 3 25 dum.	
FÉVRIER.		AOÛT.	
P. Q. le 4 à 10 h. 46 m. dus.		P. Q. le 1 à 10 h. 37 m. dus.	
P. L. le 13 à 3 6 dum.		P. L. le 8 à 1 27 dus.	
D. Q. le 20 à 10 53 dum.		D. Q. le 15 à 1 59 dus.	
N. L. le 27 à 4 48 dum.		N. L. le 23 à 6 10 dus.	
		P. Q. le 31 à 6 16 dum.	
MARS.		SEPTEMBRE.	
P. Q. le 6 à 3 h. 32 m. dus.		P. L. le 6 à 9 h. 27 m. dus.	
P. L. le 14 à 6 6 dum.		D. Q. le 14 à 6 40 dum.	
D. Q. le 21 à 0 23 dum.		N. L. le 22 à 8 12 dum.	
N. L. le 28 à 6 23 dum.		P. Q. le 29 à 0 47 dus.	
AVRIL.		OCTOBRE.	
P. Q. le 5 à 7 h. 19 m. dus.		P. L. le 6 à 7 h. 46 m. dum.	
P. L. le 13 à 6 2 dus.		D. Q. le 14 à 1 53 dum.	
D. Q. le 20 à 6 11 dus.		N. L. le 21 à 9 34 dus.	
N. L. le 27 à 5 1 dus.		P. Q. le 28 à 7 12 dus.	
MAI.		NOVEMBRE.	
P. Q. le 5 à 0 h. 50 m. dum.		P. L. le 4 à 9 h. 11 m. dus.	
P. L. le 12 à 11 40 dus.		D. Q. le 12 à 10 18 dus.	
D. Q. le 19 à 2 23 dus.		N. L. le 20 à 10 11 dum.	
N. L. le 26 à 0 11 dus.		P. Q. le 27 à 2 49 dus.	
JUIN.		DÉCEMBRE.	
P. Q. le 4 à 9 h. 39 m. dum.		P. L. le 4 à 1 h. 44 m. dus.	
P. L. le 10 à 3 46 dus.		D. Q. le 12 à 6 20 dus.	
D. Q. le 17 à 6 42 dum.		N. L. le 19 à 9 56 dus.	
N. L. le 25 à 8 56 dus.		P. Q. le 26 à 0 47 dus.	

Mouv. diurne de la longit. du nœud de la lune = $3^{\circ} 10' 6''$.

GRANDES MARÉES DE 1854.

Le soleil et la lune, par leur attraction sur la mer, occasionnent des marées qui se combinent ensemble et qui produisent les marées que nous observons. La marée composée est très-grande vers les syzygies ou nouvelles et pleines lunes. Alors elle est la somme des marées partielles qui coïncident. Les marées des syzygies ne sont pas toutes également fortes, parce que les marées partielles qui concourent à leur production varient avec les déclinaisons du soleil et de la lune, et les distances de ces astres à la terre : elles sont d'autant plus considérables, que la lune et le soleil sont plus rapprochés de la terre et du plan de l'équateur. Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs de toutes ces grandes marées pour l'année 1854. M. Largeteau les a calculées par la formule que Laplace a donnée dans sa *Mécanique céleste*, t. II, p. 289; on a pris pour l'unité de hauteur la moitié de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie, quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

TABLEAU DES GRANDES MARÉES DE 1854.

Jours et heures de la syzygie.		Haut. de la marée.	Jours et heures de la syzygie.		Haut. de la marée.
Janv.	P. L. le 14 à 9 h. 20 m. mat.	0,75.	Juill.	P. L. le 10 à 6 h. 34 m. mat.	0,94
	N. L. le 28 à 5 h. 21 m. soir.	0,98.		N. L. le 25 à 3 h. 25 m. mat.	0,75
Févr.	P. L. le 13 à 3 h. 6 m. mat.	0,88.	Août	P. L. le 8 à 1 h. 27 m. soir.	1,00
	N. L. le 27 à 4 h. 48 m. mat.	1,02.		N. L. le 23 à 6 h. 10 m. soir.	0,83
Mars	P. L. le 14 à 6 h. 2 m. soir.	0,98.	Sept.	P. L. le 6 à 9 h. 27 m. soir.	1,05
	N. L. le 28 à 8 h. 1 m. soir.	0,99.		N. L. le 22 à 8 h. 12 m. mat.	0,94
Avril	P. L. le 13 à 6 h. 6 m. mat.	1,03.	Oct.	P. L. le 6 à 7 h. 46 m. mat.	1,03
	N. L. le 27 à 6 h. 23 m. mat.	0,88.		N. L. le 21 à 9 h. 34 m. soir.	0,99
Mai.	P. L. le 12 à 3 h. 46 m. soir.	1,00.	Nov.	P. L. le 4 à 9 h. 11 m. soir.	0,91
	N. L. le 26 à 8 h. 36 m. soir.	0,76.		N. L. le 20 à 10 h. 11 m. mat.	0,96
Juin.	P. L. le 10 à 11 h. 40 m. soir.	0,95.	Déc.	P. L. le 4 à 1 h. 42 m. soir.	0,77
	N. L. le 24 à 0 h. 11 m. soir.	0,70.		N. L. le 19 à 9 h. 36 m. soir.	0,93

On a remarqué que dans nos ports les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi l'on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit par ce tableau que pendant l'année 1854 les plus fortes marées seront celles du 28 février, du 14 avril, du 14 mai, du 10 août, du 8 septembre et du 7 octobre. Quoique ces marées soient loin d'atteindre le maximum, elles pourraient néanmoins causer quelques désastres si elles étaient favorisées par les vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest	3 m. 21	Port de Saint-Malo . . .	5 m. 08
Lorient.	2 24	Audlerne.	2 00
Cherbourg	2 70	Croisic	2 68
Granville.	6 35	Dieppe.	4 40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Dans une suite d'observations faites pendant 16 ans, depuis 1806 jusqu'en 1825, on a choisi les hautes et basses mers équinoxiales comme étant à peu près indépendantes des déclinaisons du soleil et de la lune. La moyenne de 584 de ces observations a donné 6^m,415 pour la différence entre les hautes et basses marées; la moitié de ce nombre ou 3^m,21 est ce qu'on appelle l'unité de hauteur.

Si l'on veut connaître la hauteur d'une grande marée dans un port, il faudra multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 8 septembre 1854, un jour et demi après la syzygie du 6? Multipliez 3^m,21, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,05 de la table, vous aurez 3^m,37 pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.

SIGNES DU ZODIAQUE.

		Degrés.
0	♈ <i>Aries</i> , le Bélier. Mars	0
1	♉ <i>Taurus</i> , le Taureau. Avril	30
2	♊ <i>Gemini</i> , les Gémeaux. Mai	60
3	♋ <i>Cancer</i> , l'Écrevisse. Juin.	90
4	♌ <i>Leo</i> , le Lion. Juillet.	120
5	♍ <i>Virgo</i> , la Vierge. Août.	150
6	♎ <i>Libra</i> , la Balance. Septembre.	180
7	♏ <i>Scorpius</i> , le Scorpion. Octobre.	210
8	♐ <i>Sagittarius</i> , le Sagittaire. Novembre.	240
9	♑ <i>Capricornus</i> , le Capricorne. Décembre.	270
10	♒ <i>Aquarius</i> , le Verseau. Janvier	300
11	♓ <i>Pisces</i> , les Poissons. Février.	330

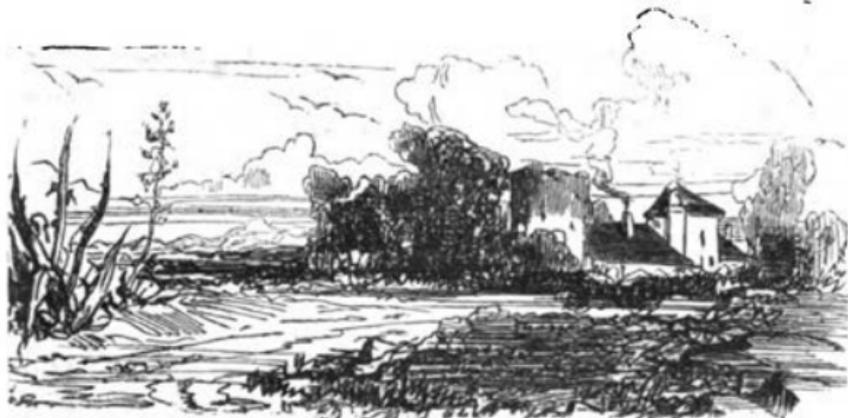
☉ Soleil.



PLANÈTES.

☿ Mercure. ♀ Vénus. ♁ La Terre. ♀♂ Mars. ♀ Flore. ♀ Victoria. ♁ Vesta. Iris.	Métis. Hébé. Parthénope. Astrée. Égérie. Irène. Eunomia. Junon.	♃ Cérès. ♄ Pallas. ♅ Hygie. ♃♃ Jupiter. ♄ Saturne. ♅ Uranus. ♆ Neptune.
---	--	---

☾ Lune, satellite de la Terre.



UN ANCIEN ALMANACH FRANÇAIS.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt dans l'*Illustration* du 8 janvier 1853 un très-curieux article de M. Champfleury sur les almanachs *anciens et nouveaux*.

N'ayant ni le droit ni la possibilité de reproduire en son entier ce travail, nous usons de la faculté qu'on ne saurait nous dénier d'en citer quelques passages.

L'auteur s'occupe, dans son premier chapitre, du premier almanach que l'on connaisse, au dire de Brunet, et qui portait pour titre : *Le grand Compost des Bergiers* (Paris, 1493), où on lit : « Cy est le compost et kalendrier des bergiers, nouvellement refait et autrement composé que n'estoit par avant. » Notre confrère conclut naturellement de cette phrase qu'il y avait eu de précédentes éditions, aujourd'hui perdues.

Cet almanach, très-recherché, très-répandu en son temps, passa de Paris à Lyon, de Lyon à Genève, et de cette dernière ville — littéraire de toute antiquité — à Troyes, « qui devait devenir célèbre par sa mauvaise impression, son papier bleu et un caractère illisible, trois défauts considérables en typographie. »

M. Champfleury dit avoir entre les mains une des dernières éditions qui est de 1728, et porte pour titre : *Le grand CALENDRIER et COMPOST DES BERGERS, composé par le berger de la grande montagne*. « Cet almanach, imprimé en façon d'in-octavo carré, sur papier gris, ren-

ferme un grand nombre de gravures sur bois qui remontent au seizième siècle, et qui se rapprochent souvent de la naïveté croyante des gravures de l'ancienne école allemande, en même temps que des compositions de nos vieilles tapisseries.

» Le burin est grossier, mais clair; la perspective y est traitée avec un souverain mépris. Ce n'est pas l'art qu'a cherché le tailleur d'images, il a voulu parler clairement aux yeux des paysans, il a atteint son but...

» *Le Compost des Bergers*, tel qu'il s'imprimait à Troyes au dix-huitième siècle, était en arrière d'au moins cent cinquante ans par son style et son imagerie. Il avait un caractère essentiellement religieux, cabalistique et médical... »

Voici les matières traitées par ce recueil populaire : La question de la durée de la vie humaine, les sept péchés capitaux, la mort, les oraisons, la médecine, la physiognomonie.

Les bergers regardent comme en bonne santé celui qui « ... boit et mange bien selon la convenance de la



soif et de la faim qu'il a, sans faire excès; quand il digère

bien tout ce qu'il a mangé, ce qui n'efforce point son estomach ; quand il trouve bonne saveur en ce qu'il boit et mange ; quand il se réjouit avec ceux qui sont joyeux ; quand il joue volontiers à quelque jeu de récréation avec ses compagnons ; quand il s'ébat aux champs pour prendre l'air ; quand il mange de bon apétit beurre, fromage et lait de brebis ; quand il dort sans rêver ou songer ; quand il se sçait lever et qu'il chemine bien ; quand il ne sue tôt et n'éternue point ; quand il a bonne couleur au visage et que ses sens sont bien disposés pour faire opération comme ses yeux, garder ses oreilles à ouïr, son nez à sentir juste, la convenance de l'âge et la disposition de son corps et aussi du temps. »

La physiognomonie est un des passages les plus singuliers :

« Les cheveux roux annoncent des esprits colères, les cheveux noirs sont l'indice d'un caractère honnête ; quand une femme a les cheveux longs et épais, elle est robuste et avaricieuse... »

Parmi tous les détails mis en lumière par M. Champfleury, un des plus remarquables, à notre sens, est la description de l'enfer (à propos des sept péchés capitaux) faite par Lazare ressuscité :

« Premièrement, j'ai vu des roues en enfer, en une



montagne scituée comme un moulin continuellement en grande impétuosité, tournantes, lesquelles roues avoient crampons de fer, où étoient les orgueilleux et orgueilleuses pendus et attachés. Seconde-ment, j'ai vu un fleuve dans lequel les envie

vieux et envieuses étoient plongés jusqu'au nombril, et par dessus les frapoit un très-horrible froid, et quand ils vouloient exciter, ils se plongeioient autour. Troisièmement, j'ai vu une cave, la plus obscure,

pleine de tables et d'étains comme d'une boucherie, où les ireux étoient transpercés de glaives tranchants ou couteaux aigus. Quatrièmement, j'ai vu une horrible et ténébreuse salle, où il y avoit des serpents gros et menus dont les paresseux étoient assaillis, les couvroient en diverses parties du corps jusqu'au cœur. Cinquièmement, j'ai vu des chaudières pleines d'huile bouillante, plomb et autres métaux fondus, dans lesquelles étoient plongés les avaricieux et les avaricieuses pour les punir de leurs avarices. Sixièmement, j'ai vu en une vallée un fleuve fort puant, au rivage duquel étoit une table, avec tailles dé-honnêtes où les gloutons et gloutonnes étoient repus de crapeaux et autres bêtes venimeuses et abreuvés de l'eau dudit fleuve. Septièmement, j'ai vu en une montagne des puits profonds, pleins de feu et de soufre, dont il sortoit une fumée trouble, dont les luxurieux et luxurieuses étoient tourmentés. »

Nous engageons ceux de nos lecteurs qui auront goûté ces fragments à lire la consciencieuse et savante notice dans le recueil auquel nous les avons empruntés.



NOTICE HISTORIQUE

SUR L'ANNÉE ANCIENNE ET MODERNE DES ÉGYPTIENS.



l'on était forcé de suivre un à un les maillons de la grande chaîne des siècles, on se perdrait assurément en traditions diverses, et comme les pages de cet almanach prophétique suffiraient à peine pour en esquisser les détails sans nombre, il nous faut donc franchir l'espace avec la rapidité d'une flèche lancée, pour ne nous fixer qu'aux objets les plus vifs.

Suivant les traditions d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Justin, de Strabon, de Jablonsky et de beaucoup



d'autres savants, les Égyptiens ont toujours placé et placent encore aujourd'hui l'opinion très-avantageuse qu'ils possèdent d'eux-mêmes à couvrir leur origine d'un voile

mystérieux, et, plus encore, à dissimuler sous les siècles le lieu où ils ont pris naissance.

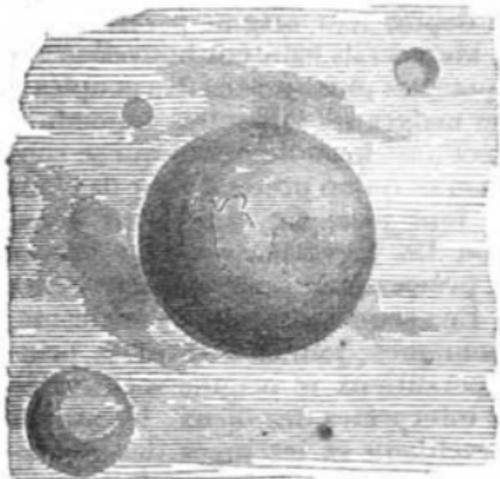
Cependant il est écrit que la chronologie est le flambeau de l'histoire, et s'il faut s'en rapporter à certaine tradition des prêtres de Thèbes, elle donnait 18,000 ans au royaume d'Égypte; mais aussi vient Plutarque, ce fameux historien, qui dit en parlant des Égyptiens :

« Encore que leur année ait été de quatre mois, selon
 » quelques auteurs, elle n'était d'abord composée que d'un
 » seul, et ne contenait que le cours d'une lune. Et ainsi,
 » faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le
 » temps qui s'est écoulé depuis leur origine paraît extrê-
 » mement long, et que, bien qu'ils habitent nouvellement
 » leur pays, ils passent pour les plus anciens des peuples. »

Quoi qu'il en soit, et malgré les difficultés innombrables à résoudre, les objections chronologiques qui se sont élevées contre la Bible, celles qu'on prétend tirer des faits mêmes de l'histoire se sont jour. Or, 2,000 ans avant Jésus-Christ, époque où les Égyptiens étaient encore pasteurs, le corps des prêtres était à la fois dépositaire des lois et des sciences. Eux seuls exerçaient la médecine, et leurs notions astronomiques, jointes à d'autres principes plus ou moins superstitieux et originaux (ils allèrent jusqu'à se faire les interprètes des dieux, les oracles de l'agriculture, les surveillants et les juges des monarques), favorisaient, assuraient même leur influence et leur pouvoir sur les citoyens crédules, aussi bien que sur le pouvoir souverain.

276 ans après, sous Amosis ou Thethmosis, roi sous lequel Joseph fut vendu par des marchands ismaélites, ces mêmes prêtres, qui n'avaient pas cessé d'exercer leur influence, bien qu'ils administrassent la justice, bien qu'ils signalassent les systèmes hygiéniques à suivre selon les équinoxes, s'occupaient aussi à prédire les révolutions terrestres, les phases des lunes, la durée du temps, les événements politiques et l'apparition des comètes. C'est vers ce temps-là que les Égyptiens divisèrent leur année en 365 jours; mais comme chaque année nommée année vague, ou Nabonassar, il arrivait qu'ils négligeassent un quart de jour, qui est la valeur d'une fraction, ou autant

dire, ce renouvellement de l'an se présentait successivement et chaque fois trop tôt, et cela sans distinction aucune de saisons. Il résultait donc de cette négligence une avance d'un jour, produit tous les quatre ans, et qu'après une période de quatre fois 365 ans, ce peuple de l'antiquité comptait 365 jours ou une année d'avance sur ses voisins, les Perses. Dès lors, l'année égyptienne recommençait une nouvelle fois au point où, 1461 ans avant, elle avait commencé, c'est-à-dire que cette période, appelée sothiaque ou cycle caniculaire, ramenait le renouvellement de l'année lorsque, par la rotation



diurne, la terre était revenue à peu près au même point équinoxial : si bien qu'en 1461 ans écoulés, le lever du soir de la canicule ou Sothis était ramené au premier jour de l'année civile ou Thôt vague.

Aussitôt que l'année solaire naturelle se trouvait ainsi recommencée avec l'année civile, ce premier jour du mois de Thôt, qui ouvre l'année vague, était d'une grande conséquence pour tous les peuples de l'Égypte ; ils y donnaient tous des marques extraordinaires de respect et de vénération, et poussaient leur crédulité jusqu'à alléguer comme vrai que le phénix, sorte d'oiseau fabuleux et unique en son espèce, qui dut naître dans l'Arabie et vivre cinq ou six cents ans, dont la grandeur dut être celle d'un aigle, et les ailes être mêlées de blanc, de pourpre et d'or, que le phénix, dis-je, naissait de sa cendre.

Ce qui vient à l'appui de cette croyance, qui, comme beaucoup d'autres, devint religieuse et allégorique, c'est ce que raconte Hérodote en parlant du temple du Soleil érigé à Héliopolis, dans le Delta. Il dit : « Lorsqu'un phé-
» nix voyait sa fin approcher, il formait un nid de bois

» aromatique où il mourait; et de ses os et de sa moelle
 » il sortait un ver qui, bientôt, se transformait en un nou-
 » veau phénix. Celui-ci composait un œuf de myrrhe et
 » d'encens, dans lequel, après l'avoir vidé, il déposait
 » le corps de son père; après quoi il emportait ce pré-
 » cieux fardeau, et venait enfin le brûler sur l'autel du
 » Soleil, dans la ville d'Héliopolis. »

Plus tard, un peu avant l'ère chrétienne, malgré la confusion assez grande qui régnait dans la manière de mesurer le temps, l'année civile égyptienne se divisa en 12 mois chacun de 30 jours, et l'on avait soin d'ajouter au dernier 5 jours et 6 heures. Cette division en mois semble devoir son origine à la marche de la lune.

C'est à notre mois de septembre que celui de Thôt correspondait. Le 19 de ce dernier se célébrait la fête du dieu Thôt ou Thaut, lequel n'est autre que Mercure, représenté avec une tête de chien. On y mangeait du miel et des figes que l'on consacrait en prononçant cette sentence : « Douce est la vérité. »

A l'instar de leurs ancêtres, les Égyptiens modernes ont conservé la même division en mois quant à leur année civile; seulement ils se contentèrent de n'ajouter à la fin du douzième mois, celui de Mésori, rien que les jours nommés épagomènes ou complémentaires, dont le dernier est consacré à la victoire. Les 6 heures que l'on ajoutait jadis furent entièrement supprimées.

Voici les noms de ces mois et leur durée :

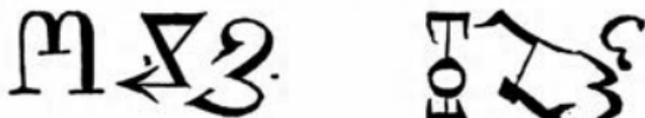
1 ^{er}	Thôt.	30 jours	} 365 jours.
2 ^e	Paophi.	30 —	
3 ^e	Athyr.	30 —	
4 ^e	Khoiac.	30 —	
5 ^e	Thybi.	30 —	
6 ^e	Machir.	30 —	
7 ^e	Phamenoth.	30 —	
8 ^e	Pharmuti.	30 —	
9 ^e	Pachon.	30 —	
10 ^e	Payni.	30 —	
11 ^e	Epiphi.	30 —	
12 ^e	Mésori.	30 —	
Jours épagomènes ou complémentaires		5 —	

Ces douze mois, plus les cinq jours complémentaires, composant l'année civile, forment bien un total de 365 jours.

Chez les différents peuples de l'antique Égypte, autrement dire de la Thébaidé, de l'Heptanome et du Delta ou basse Égypte, chacun de leurs mois, composant l'année civile, était partagé en quatre parties ou semaines d'une période de sept jours chacun, à cause, suppose-t-on, de la manière dont ils rendaient aux dieux, qui avaient octroyé leurs noms aux sept planètes alors connues, le culte qui leur était dû. Cette supposition est encore celle adoptée actuellement.

Quant à la durée du jour, suivant le cours de la nature, elle était indiquée par le temps que durait le mouvement circulaire que faisait la terre autour de son axe, considérant les époques si variées de l'ancienne Égypte; mais toujours a-t-il été que le jour fut naturel, ou, pour mieux dire, qu'il commença au soleil levant. Cette manière de commencer le jour s'est perpétuée chez les Égyptiens modernes.

D'après certaines théogonies égyptiennes, qui reposent



sur des allégories tout à fait ingénieuses, et même profondes, il semblerait que les anciens Égyptiens partageassent leur année vague ou civile en deux parties égales et très-distinctes seulement, qu'ils nommèrent la bonne et mauvaise saison. En voici la tradition :

« Typhon, que les Égyptiens appelaient aussi Seth, ou » l'ennemi, le tentateur, persécuta Hercule et le mit à » mort en Libye. On sacrifia des caïlles à Hercule, parce » que Iolus le ressuscita en lui faisant sentir une caïlle. »

On voit clairement ici qu'Hercule est le dieu du soleil, qui trépassé en Libye, lieu de sa retraite pendant la mauvaise saison. La caïlle est l'emblème du printemps, qui le ramène ou le ressuscite.

• Lorsque Typhon triomphe, les autres dieux fuient en

» abandonnant leurs couronnes, et se transforment en
» bœuf, vache, bélier, etc. »

Ce qui signifie qu'en hiver, comme il n'y a plus de fleurs, ni de verdure, c'est pourquoi ces autres dieux usent de cet abandon; et ils se transforment ainsi sous diverses espèces d'animaux, parce que ceux-ci leur sont consacrés à cause de leur utilité; aussi deviennent-ils les seuls symboles ou témoignages de leur bienveillance pendant la mauvaise saison.

« Horus ou l'univers en guerre avec Typhon au printemps est vainqueur. »

Autrement dire, c'est le printemps chassant l'hiver.

« Nephtis, épouse de Typhon, participant à ses méfaits, est la mer, » que les Egyptiens alors redoutaient et avaient en horreur.

Longtemps après cette manière de partager les années en deux saisons seulement, il s'éleva des discussions astronomiques; on fit des recherches scientifiques à ce sujet; ce qui fit que plus récemment, et comme encore aujourd'hui, on reconnut parfaitement quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Le premier des cinq jours épagomènes ou complémentaires était en grand honneur chez les Égyptiens. Ce jour-là naquit Osiris. Il fut annoncé par une voix qui



prononça ces paroles : « Le Seigneur de toutes choses est » venu au monde. »

Roi d'Égypte, Osiris en instruisit les habitants, desquels il était non-seulement considéré comme monarque, mais bien encore vénéré comme un dieu répandant et l'abondance et la prospérité. Il leur enseigna la culture de la terre, et les soumit à des lois; de même qu'Isis, sa sœur et épouse, ainsi que Thôt ou Hermès, son ministre, qui apprirent aux hommes et propagèrent, l'une l'usage du blé, l'autre la connaissance des arts.



Je dis qu'Isis était la sœur et l'épouse d'Osiris, pour démontrer qu'en ces temps-là, chez les Égyptiens, la poly-

gamie entraît complètement dans leurs mœurs; elle était non-seulement permise, mais autorisée par la religion et encouragée par l'exemple des dieux. Aussi voyait-on très-communément un père épouser sa fille, une mère demander ou accepter la main de son fils, et le frère celle de sa sœur : les prêtres même contractaient le mariage, mais il ne leur était permis d'accomplir ces liens qu'une fois seulement. En général, le respect de l'union conjugale était porté chez les différents peuples de l'Égypte à un si haut degré, que la moindre tentative d'altération était punie des peines les plus sévères. Aujourd'hui cette pratique n'existe plus.

Comme il est dit plus haut, c'était le 19 du premier mois égyptien, de Thôt, que se célébrait la fête du dieu Thôt ou Thaut, que les Grecs ont appelé Hermès, et qui fut supposé être, d'après la tradition, moitié homme, moitié dieu; elle lui attribue l'invention de l'alphabet, de la grammaire, de l'astronomie, de la division du temps, des mathématiques, de la géographie, de la musique, etc. L'Égypte lui devait aussi ses lois, ainsi que l'institution des castes et la hiérarchie sacerdotale. Il passa pour être l'auteur des livres sacrés, qui, selon Clément d'Alexandrie, étaient au nombre de quarante-deux, parmi lesquels se trouvaient ceux intitulés le *Pimandre* et l'*Asclépias*. Cette fête est encore maintenue.

Le 6 du mois suivant, de Paophi, qui répond à notre mois d'octobre, on célébrait la grossesse d'Isis, de qui naquit un premier fils, nommé Horus, qu'Osiris, son père, excita à la vengeance contre son frère Typhon, après toutefois lui avoir appris le maniement des armes; et cela, parce que, en l'absence de celui-là, parti dans le but de répandre ses bienfaits sur tout l'univers, celui-ci avait vainement tenté de jeter le trouble dans les États de son frère, afin de s'emparer de l'Égypte entière. La lutte ne tarda donc pas à s'engager, et après un combat de quelques jours, Typhon fut vaincu et fait prisonnier par son neveu, qui le remit à la garde d'Isis, laquelle, cependant, lui rendit la liberté; mais Horus en fut tellement irrité, que, dans sa colère, il s'empara violemment des emblèmes de

la royauté que sa vigilante mère tenait alors en main. En échange, il reçut d'Hermès, ministre et conseiller d'Osiris et de son épouse, un casque ayant la forme d'une tête de bœuf. Depuis et chaque fois que le combat recommençait entre le fils et le beau-frère d'Isis, ce dernier succombait toujours sous les coups du premier. La grossesse de la déesse Isis est encore une des célébrations annuelles des Égyptiens, qui prétendent qu'étant ainsi enceinte elle s'attacha au cou la voix véritable.

Le 23^e jour du même mois était la fête appelée le Bâton du Soleil, allégorie ayant rapport au soleil d'automne déclinant et se trouvant avoir besoin d'un appui. Aujourd'hui cette fête n'a fait que changer de quantième, qui est le 28.

Au mois Athyr commençaient les cérémonies en mémoire de la perte d'Osiris, que Typhon avait lâchement enfermé dans un coffre, puis jeté à la mer.



Voici le stratagème auquel il eut recours pour réussir dans sa perfidie.

On]sait que ce fameux conspirateur convoita les États

de son frère absent, et que ce fut la vigilance d'Isis qui déjoua toutes ses entreprises. Toujours dominé par l'ambition de régner, au retour d'Osiris, il usa cette fois du concours de 72 complices, et de la présence d'Aso, reine d'Éthiopie, venue pour visiter l'Égypte, et qui favorisa sa trahison. Ayant fabriqué un coffre magnifiquement orné, il le fit apporter pendant un festin, auquel assistait son frère, et promit de l'octroyer à celui dont la taille s'y adapterait le mieux. Osiris, sans nulle défiance, s'y étant couché à son tour, fut aussitôt enfermé, et le coffre, scellé avec du plomb fondu, fut enfin jeté dans la mer.

Les pans et les satyres furent les premiers qui s'aperçurent de la disparition subite de leur roi. A peine eurent-ils appris ce guet-apens, qu'ils l'annoncèrent à la multitude terrifiée autant de l'événement que par leurs pleurs, leurs lamentations et leurs cris. — C'est de là que vient l'expression de : Terreur panique.

La reine, instruite du sinistre, prit soudainement le deuil de son époux, coupa une boucle de ses cheveux, et parcourut la contrée, cherchant avec la plus vive inquiétude le coffre qui devait renfermer le corps de la royale victime. Ce furent des enfants qui lui désignèrent à quelle embouchure du Nil l'objet de ses recherches avait été précipité dans la mer.

Ce coffre, entraîné par les vagues sur les côtes de Byblos, vint se placer parmi les branches d'un genêt qui, tout à coup croissant avec rapidité, l'enveloppa de manière à le dérober entièrement aux regards. Cependant le roi du pays s'en aperçut ; ce prodige le surprit si fortement, que soudain il intima l'ordre de mettre bas l'arbre surnaturel, et de transformer, par un travail soutenu, le tronc qui renfermait le coffre contenant la dépouille mortelle d'Osiris en une colonne qui supporta le faite de son palais. Plus tard Isis, s'étant fait connaître à l'épouse du roi de Byblos, obtint la restitution du coffre, qu'elle retira de la colonne où il était caché ; après quoi, remettant aussitôt à la voile pour l'Égypte, elle y débarqua dans un lieu désert où elle crut pouvoir cette fois déposer son coffre en sûreté.

Entre autres cérémonies en mémoire de la perte de

l'époux d'Isis, était celle dans laquelle on promenait pendant quatre jours un bœuf, du nom d'Apis, consacré à Osiris, comme étant son emblème et universellement vénéré. Cet animal, qu'on finit par considérer comme un dieu lui-même, était entièrement noir, à l'exception de deux taches blanches, l'une sur côté le droit, qui devait représenter le croissant de la lune; l'autre carrée et sur le front. Il avait aussi les cornes dorées, puis il était couvert d'une étoffe de lin teinte en noir. Pendant la nuit, assistés du peuple, les prêtres, vêtus également de lin, descendaient au bord de la mer, portant le coffre sacré qu'on supposait avoir renfermé le corps d'Osiris; là, ils puisaient de l'eau dans un vase d'or, et tous ensemble s'écriaient : Osiris est retrouvé.

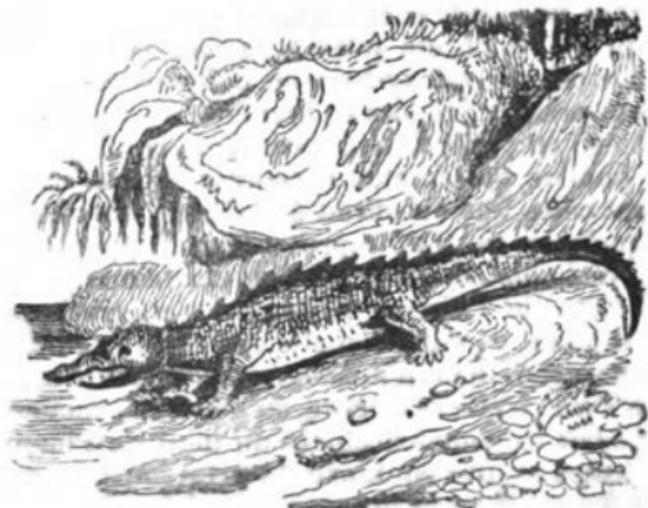
Ce bœuf Apis ne pouvait mourir de sa mort naturelle. C'était le jour de la fête d'Osiris que les prêtres le conduisaient en grande cérémonie, suivi et précédé d'une foule qui chantait des hymnes en son honneur, en même temps que de nombreux et zélés serviteurs écartaient ceux dont la curiosité empressée pouvait retarder sa marche. Arrivés sur les bords du Nil, les prêtres noyaient aussitôt l'animal, et un deuil général suivait son trépas, jusqu'à ce qu'un bœuf d'une ressemblance parfaite pût être retrouvé.

Dans certaine contrée, on consultait le bœuf Apis en lui présentant de la nourriture : s'il l'acceptait, la réussite avait lieu complètement; son refus, au contraire, était du plus mauvais augure. C'était à Memphis et à Héliopolis qu'on lui rendait le plus d'honneurs. Dans cette dernière ville il était appelé Mnévis, et lorsqu'on l'installait dans la première, toute l'Égypte était en fêtes et en réjouissances.

Cette vénération pour le bœuf Apis était tellement grande qu'elle produisit une profonde impression sur le peuple d'Israël, et qu'elle fut cause qu'il se révolta dans le désert contre Moïse pour ériger un autel au veau d'or.

Au rapport de Clément d'Alexandrie, l'usage des statues ornant les temples était encore méconnu, mais un bœuf ou autres animaux sacrés étaient adorés comme symboles de la Divinité, et cela selon les contrées : c'était le

bouc à Mendès, le lion à Léontopolis, le crocodile aux



alentours du lac Mœris, le chat à Bubaste, le loup à Lycopolis, etc. ; mais un bœuf ou autres animaux sacrés, dis-je, étaient soignés et nourris dans la partie la plus reculée de l'édifice ; un rideau les cachait toujours aux yeux des profanes.

De nos jours, l'entrée d'Osiris dans l'arche, autrement dire dans le coffre sacré, est la seule cérémonie qui soit observée. Les processions, les noyades du bœuf Apis ont cessé d'être en usage. Cependant le 1^{er} du mois de Tybi on prend encore une vache, emblème d'Isis, à laquelle on fait faire sept tours autour des temples.

Le 7 du même mois venait la fête de la venue d'Isis, arrivant de la Phénicie, où elle avait couru à la recherche de son époux encore une fois perdu. En effet, croyant pouvoir déposer en toute sûreté le coffre qu'elle avait obtenu à Byblos, pendant qu'elle irait faire visite à son fils Horus, Typhon était encore là qui épiait le moment opportun pour anéantir tout à fait le corps de son frère, et dès qu'elle fut éloignée du désert où elle était débarquée, il coupa Osiris en quatorze morceaux, qu'il dispersa dans autant de contrées. Isis, à son retour, se mit en quête afin de découvrir ces membres épars, qu'elle livrait

à la terre à mesure qu'elle les retrouvait. Malgré toutes ses recherches, une seule partie du corps d'Osiris lui échappa, parce qu'elle avait été jetée à la mer et dévorée par le lépidote, le phagré et l'oxyrhynque, poissons voraces que les Égyptiens prirent dès lors en aversion. Pour réparer cette perte chère au cœur d'Isis, cette reine résolut de consacrer le phallus, qui en était la représentation.

Durant cette fête on offrait à la déesse Isis des gâteaux sur lesquels se trouvait représenté un hippopotame enchaîné, véritable emblème de Typhon vaincu par Horus.

Cette fête de l'arrivée d'Isis, qui s'est pratiquée jusqu'à nos jours, et dans laquelle des gâteaux sont encore offerts en son honneur, n'a changé que de date : c'est le 8 du mois de Tybi qu'elle se célèbre, au lieu du 7, comme jadis.

Tout à fait au commencement du mois de Phamenoth, peu de temps avant l'équinoxe du printemps, se célébrait l'entrée du soleil en la lune, parce qu'alors le soleil et la lune se trouvaient réunis sous l'équateur. D'après certaines traditions, le soleil ne serait autre qu'Osiris vivifiant tout ce qui est animé sur la terre : aussi actuellement célèbre-t-on l'entrée d'Osiris en la lune. Le 25 du même mois avait aussi lieu la fête des Pamyliés, autrement dit l'annonce d'une bonne nouvelle. Ensuite on fêtait les couches d'Isis, à la suite desquelles vint au monde le dieu du silence, Harpocrate, qu'on dit être estropié. Cette bonne nouvelle et ces couches étaient le symbole de la moisson, dont on choisissait le jour dans le mois suivant, et dont les prémices étaient consacrées à la déesse. Dans la cérémonie de cette fête figurait l'emblème sacré du triple phallus, annonçant au peuple combien l'année serait féconde et abondante en productions de toutes sortes. Ces célébrations, qui se sont perpétuées malgré les temps et leur diversité, existent encore présentement dans le même mois : comme tant d'autres, elles ont varié de date.

Au mois de Payni, vers la fin du solstice d'été, on offrait à Osiris, véritable source de tous les biens dont on jouissait alors, des sacrifices et des gâteaux sur lesquels se voyait figuré un âne enchaîné, emblème de Typhon vaincu. Dans cette fête, et comme toujours, les prêtres, vêtus de robes en tissu de lin blanc (ils ne pouvaient porter d'autres

étoffes), répétaient aux assistants : — « Ne donnez pas à manger à l'âne. » — C'est-à-dire : Ne secondez pas le mauvais principe. On disait aussi : — « Ne portez pas sur vous des bagues d'or ; employez plutôt les trésors que Dieu vous dispense à faire du bien qu'à vous parer. » —



Ce qui prouve assez combien les Égyptiens auraient dû peu chercher à se parer de ces bijoux et autres ornements d'or ou d'argent ; mais il n'en fut pas ainsi, car le luxe et le faste furent portés au plus haut degré : la cour de Pharaon était brillante d'éclat et de magnificence.

En ce temps-là, l'âne se trouvait être aussi peu considéré par les Égyptiens que le porc, qu'ils répudiaient comme un animal immonde : aussi, ne mangeaient-ils jamais de sa chair, et si, par hasard ou par mégarde, ils ne faisaient que d'y toucher, chaque fois ils poussaient le ridicule jusqu'à se jeter dans le fleuve, à l'effet, disaient-ils, de se purifier. Le froment, était également méprisé.



La fête de l'Inondation venait ensuite. On précipitait dans le Nil une figure de paille, représentant, ou à peu près, une vierge magnifiquement parée, c'est-à-dire vêtue de soie et ornée de colliers et bijoux. Cette cérémonie était instituée afin d'obtenir des dieux que le Nil ne s'élevât qu'à une hauteur modérée, et avoir ainsi l'assurance d'une récolte bonne et abondante. Cette fête s'est prati-

quée jusqu'à nos jours, et c'est en présence du pacha, de ses officiers et de la population tout entière, que les écluses du grand canal qui traverse le Caire sont ouvertes ; par ce moyen les eaux du Nil peuvent se répandre sur la terre, qu'elles doivent rendre très-fertiles.

Dans le mois qui termine l'année égyptienne, dans celui de Mésori, on offrait à Harpocrate, ainsi qu'on le fait toujours, et quoique jadis l'oignon et le poireau fussent encore l'objet d'un culte égyptien, on offrait les prémices des légumes, en criant : γλωσσα ΤΥΧΗ, γλωσσα ΔΑΙΜΩΝ,

Κ ΖΞ

langue Fortune ! langue Génie ! Ceux qui faisaient entendre ces exclamations prétendaient dire, sans doute, que la parole et le bon usage qu'il en peut faire offraient au mortel tous les avantages dont il savoure délicieusement les fruits au milieu de cette grande famille qu'on nomme le monde.

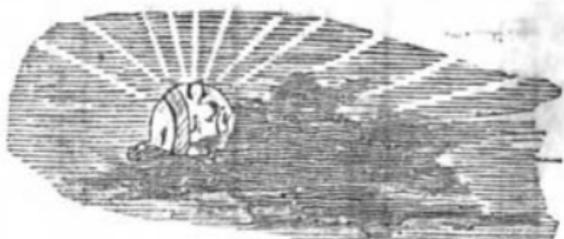
Par ces diverses consécérations de prémices, ces offrandes de gâteaux et ces sacrifices en l'honneur de tel dieu ou de telle déesse, il semblerait que les anciens Égyptiens aient été d'une grande frugalité ; mais ce qui vient atteste le contraire, et pour prouver la véracité de leur sobriété de la vie, c'est que dans chaque festin on avait soin, avant tout, de soumettre à la vue de tous les convives une tête en bois, et plus ordinairement un petit cercueil dans lequel était déposé un cadavre également en bois, et chacun se disait : — Bois et mange, car voilà ce que tu seras un jour.



Enfin les cinq jours épagomènes, dont on a déjà parlé ci-avant et dont on sait l'emploi, terminaient complètement l'année égyptienne. Présentement cette terminaison est encore adoptée.

Ainsi, on voit par ce qui précède que toutes les cérémonies qui tiennent du panthéisme et autres systèmes avaient une forme allégorique qui servait à les faire adopter au peuple comme l'objet du culte le plus méprisable, le plus fantastique, et que, environ 2,000 ans avant l'ère nouvelle, une invasion d'étrangers, composée la plupart d'Égyptiens, introduisit en Grèce, où, soudain, cette espèce de cosmogonie des premières croyances fut embrassée avec vénération.

Le calendrier qui suit cette notice historique est celui en usage aujourd'hui chez les Égyptiens. Les colonnes principales, qui sont au nombre de douze, autant qu'il y a de mois, sont divisées en deux seulement; les plus étroites



sont destinées à marquer les quantités de chacun de ces mois, et les autres servent à désigner les diverses célébrations ou fêtes pratiquées par ce peuple moderne, supposé le plus ancien du monde.

CALENDRIER MODERNE

	THOT, 1 ^{er} MOIS.	PAOPHI, 2 ^e MOIS.	ATHYR, 3 ^e MOIS.	KHOIAC, 4 ^e MOIS.	TYBI, 5 ^e MOIS.	MACHIR, 6 ^e MOIS.
1		1	1	1	1	1
2		2	2	2		2
3		3	3	3		3
4		4	4	4		4
5		5	5	5		5
6		6	6	6		6
7		7	7	7		7
8		8	8	8		8
9		9	9	9		9
0		10	10	10		10
1		11	11	11		11
2		12	12	12		12
3		13	13	13	2	13
4		14	14	14	3	14
5		15	15	15	4	15
6		16	16	16	5	16
7		17	17	17	6	17
8			18	18	7	18
9			19	19	8	19
0			20	20		20
1			21	21		21
2			22	22		22
3			23	23		23
4			24	24	9	24
5			25	25	10	25
6			26	26	11	26
7			27	27	12	27
8			28	28	13	28
9			29	29	14	29
0			30	30	15	30
1					16	
2					17	
3					18	
4					19	
5					20	
6					21	
7					22	
8					23	
9					24	
0					25	
1					26	
2					27	
3					28	
4					29	
5					30	
6						
7						
8						
9						
0						

ÉGYPTIEN.

PHAMENOTH, 7 ^e MOIS.	PHARMUTI, 8 ^e MOIS.	PACHON, 9 ^e MOIS.	PAYNI, 10 ^e MOIS.	EPIPHI, 11 ^e MOIS.	MÉSORI, 12 ^e MOIS.
1	1	1	1	1	1
2	2	2		2	2
3	3	3		3	3
4	4	4		4	4
5	5	5		5	5
6	6	6		6	6
7	7	7		7	7
8	8	8		8	8
9	9	9	2	9	9
10	10	10	3	10	10
11	11	11	4	11	11
12	12	12	5	12	12
13	13	13	6	13	13
14	14	14	7	14	14
15	15	15	8	15	15
16	16	16	9	16	16
17	17	17	10	17	17
18	18	18	11	18	18
19	19	19	12	19	19
20	20	20	13	20	20
21	21	21	14	21	21
22	22	22	15	22	22
23	23	23	16	23	23
24	24	24	17	24	24
25	25	25	18	25	25
26	26	26	19	26	26
	27	27	20	27	27
	28	28	21	28	28
	29	29	22	29	29
	30	30	23	30	30
27			24		
			25		
			26		
			27		
28			28		
			29		
29			30		
30					

Dans
ce mois
sacrifices et
gâteaux
avec la
figure d'un
âne
enchaîné.

Fête
d'Harpocrate
célébrée
avec des
légumes.

Fête
des yeux
d'Horus.

1 Jours
2 épagomènes
3 ou
4 complé-
5 mentaires.

53 ET 54.



ES *Ephémérides annuelles* nous ont semblé pouvoir intéresser nos lecteurs : il nous a paru curieux de chercher et de mettre en lumière les faits qui ont signalé les années se terminant par les nombres 53 et 54, car nous sommes porté à croire qu'il existe, dans l'ordre providentiel ou fatal, une analogie nécessaire entre les dates identiques.

Ces éphémérides seront continuées chaque année; nous ne donnerons — cela

va sans dire — que les événements les plus saillants, les plus mémorables de l'histoire universelle.

I.

53.

833. Sous Charles le Chauve, les Normands descendent en France. Ils ravagent Tours et brûlent la basilique de Saint-Martin.

1053. « Un événement qu'on a regardé comme surnaturel et qui en avait toutes les apparences délivra Edouard III, dit *le Confesseur*, roi d'Angleterre, d'un ennemi domestique dont la prudence ne lui permettait pas de punir les forfaits suivant les lois.

C'était le comte Goodwin, son beau-père, si fameux et



si redoutable par son grand crédit sous les règnes précédents. Cet homme dangereux, étant à la table du monarque, ose affirmer avec serment qu'il n'est pas coupable de la mort du prince Alfred, frère d'Edouard, et souhaite que le morceau qu'il est près d'avalier l'étouffe s'il parle contre la vérité. Le souhait fut accompli. Son fils Harald lui succède et s'attire par ses belles qualités l'estime et l'affection des grands et du peuple.

— Saint Léon IX, pape, est en guerre avec les Nor-



mands, en Italie. Ils battent ses troupes, le font prisonnier et le conduisent à Bénévent, où ils le retiennent du 23 juin 1053 au 12 mars 1054.

— Henri I^{er} fournit des troupes à Guillaume, comte d'Arques, contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, que ce monarque avait défendu jusqu'à ce jour. Ses troupes sont battues au Val des Dunes.

1153. Concile de Worms tenu par les cardinaux Bernard et Grégoire, aux fêtes de la Pentecôte. Henri, ar-

chevêque de Mayence, y est déposé sur les accusations calomnieuses de plusieurs de ses clercs, et Arnold de Selehoven, prévôt de cette église, est nommé à sa place.

— Au concile de Constance, l'empereur Frédéric divorce avec sa femme Adélaïde en présence des légats et d'après le conseil des évêques.

— Élection du pape Anastase IV, Romain de naissance, chanoine régulier de Saint-Ruf en Dauphiné, selon les uns, ou de Saint-Anastase de Veletri, selon les autres. Il ne vécut qu'un an.

— La France perd la Guienne et le Poitou par le fait du divorce de Louïs le Jeune avec Eléouore de Guienne, qui se remarie à Henri II, roi d'Angleterre.

1253. Inuocent IV, qui a prêché une croisade contre l'empereur Conrad, revient à Rome après une absence de quelques années, et de là part pour s'emparer du royaume de Naples, mais l'armée pontificale est mise en



déroute par Mainfroy, et le pape meurt de chagrin.

— Au concile de Saumur (le 2 décembre) tenu par Pierre de Lamballe, archevêque de Tours, on fait trente et un canons touchant le clergé séculier et le clergé régulier. On y condamne les mariages clandestins.

— Le roi Louis IX (saint Louis) apprend à Jaffa la mort de la reine Blanche sa mère, morte le 1^{er} décembre 1252 à Paris.



1353. La France est occupée en grande partie par les Anglais. Le désastre de Poitiers, la défaite du roi Jean le Bon et la Jacquerie vont avoir lieu.

— Le pape Innocent VI nomme légat en Italie le cardinal Alvarès Albornos, archevêque de Tolède, chassé

injustement de son siège par le roi Pierre le Cruel. Ce prélat fait rentrer l'Italie sous l'obéissance pontificale.

1433. Après un interrègne, Ladislas V ou VI, dit *le Posthume*, âgé de 15 ans, arrive à Bude, le 13 février, accompagné d'Ulrich, comte de Cillie, son grand oncle, et d'une foule de seigneurs hongrois qui étaient allés à sa rencontre. Le comte se met à la tête du pouvoir et enlève tout crédit à Huniade. Cet homme éminent paraît plus grand encore dans sa chute.

— Au concile de Cashel, en Irlande, célébré à Limerick, on fait 121 réglemens, dont le 20^e défend aux clercs

de porter des moustaches. Le 25^e porte que, de tous les legs testamentaires, une part revient de droit à l'église paroissiale.

— Constantinople étant assiégée par Mahomet II, la seigneurie de Venise fait partir une escadre commandée par Giacomo Loredano pour porter secours à la ville ; mais elle arrive trop tard, la ville tombe au pouvoir des Turcs (29 mai).

— Les Anglais, qui, en 1452, avaient repris par intelligence quelques places en Guienne, en sont chassés de nouveau par les Français sous les ordres du roi. Talbot est

tué au siège de Castillon, en Périgord. Bordeaux se rend à Charles VII.

— Disgrâce et chute de Jacques Cœur, argentier du roi. — Ingratitude de Charles VII envers ce serviteur de l'État.

1533. Les Français et les Turcs réunis font une descente en Corse sous les ordres du marquis de Termes. Ils soumettent en peu de temps l'île entière, grâce à la faible résistance des habitants, ennemis



des Génois, leurs mattres.

— Marco Antonio Trevisani devient doge de Venise (5 juin). Les pratiques religieuses auxquelles il se livre avec un zèle outré abrègent ses jours.

— Charles-Quint, irrité de l'échec qu'il a subi devant Metz, prend Théroouenne le 20 juin et détruit de fond en comble cette ville, qui n'a jamais été rebâtie. La prise

d'Hesdin suit celle de Théroouenne. Henri II, roi de France, est vivement affecté de ces événements et de la fureur implacable de son ennemi.

— Édouard VI, roi d'Angleterre, meurt des suites de la petite vérole, à Greenwich, le 6 juillet, à l'âge de seize ans. — Dernier mâle de la maison de Tudor, prince savant et excellent.

1653. Troubles de la Fronde. — Le cardinal Mazarin attend son rappel sur la frontière, et la cour y prépare les esprits. Le 3 février, il rentre en triomphe à Paris, accompagné de Turenne. Le roi (Louis XIII) vient au-devant de lui, escorté du Parlement, des bourgeois, etc. Le calme règne dans la capitale, mais non dans les provinces. Des ordres sont donnés pour soumettre les villes rebelles. Le 8 juillet, Bellegarde, en Bourgogne, se rend au duc d'Épernon; Rethel, à Turenne, le 9; Mouron, le 28, etc.

— Le pape Innocent X lance une bulle contre les cinq fameuses propositions (31 mai).

— Olivier Cromwell, né à Huntington, en 1603, devient souverain de l'Angleterre, sous le titre de *Protecteur* (26 décembre).

1733. Le 18 avril 1732, le parlement de Paris avait rendu un arrêt en forme de règlement, portant *défense de faire aucuns actes tendans au schisme, et aucuns refus de sacremens, sous prétexte de défaut de représentation de billets de confession et de non-acceptation de la bulle Unigenitus*. Ces refus étaient devenus fréquents depuis quelques années à Paris et ailleurs. L'arrêt ne les fit point cesser. Les prélats qui les autorisaient contestèrent au parlement sa compétence en ce qui concerne l'administration même publique des sacrements. Le Parlement soutint son arrêt et sévit contre les contrevenants. La contradiction paraissant augmenter le nombre des refus de sacrements, le roi (Louis XIV), par lettres patentes du 22 février, enjoignit au Parlement de surseoir à toutes poursuites et procédures touchant cette matière jusqu'à ce qu'il en eût autrement ordonné. Le Parlement arrêta qu'il ferait faire des remontrances sur ces lettres. Le roi, instruit de l'objet des remontran-

ces, refusa de les recevoir. Le 5 mai, nouvelles lettres patentes, en forme de jussion, pour l'enregistrement de celles du 22 février. Le 7, arrêté du Parlement par lequel il déclare *ne pouvoir, sans manquer à son devoir et à son serment, obtempérer auxdites lettres en forme de jussion*. Le 9, les magistrats qui composent les enquêtes sont exilés en différentes villes du ressort, et quatre d'entre eux incarcérés. Le 11, la grande chambre est transférée à Pontoise. Le 8 septembre, la Dauphine met au monde un prince qui reçoit le nom de duc d'Aquitaine, et meurt le 22 février suivant. Le 7 et le 8 novembre, la grande Chambre est exilée à Soissons. Le 11, lettres patentes pour l'établissement d'une Chambre royale à Paris, destinée à faire l'office du Parlement. Le chancelier fait l'ouverture de ce nouveau tribunal aux Grands-Augustins, le 13.

— Pendant ce temps-là les Anglais se préparent à la guerre.

II.

54.

354. Concile d'Antioche, tenu par trente évêques



ariens qui déposent de nouveau saint Athanase, et mettent à sa place un homme du bas peuple, appelé George.

654. Election du pape Eugène.

734. Concile de Constantinople ou du palais d'Hiérie, sur la côte d'Asie, vis-à-vis de Constantinople, du 10 février au 8 août, sous l'empereur Constantin Copronyme. Trois cent trente-huit évêques iconoclastes y firent un long décret contre les *saintes images*, et plusieurs articles en forme de canons avec anathème. Ceux qui regardent la Trinité et l'Incarnation sont catholiques; les autres sont contre les images de Jésus-Christ et des saints.

— Pépin est sacré une seconde fois dans l'église de Saint-Denis, avec ses deux fils, Charles et Carloman, le 28 juillet, par le pape Étienne II. Pépin est nommé patrice de Rome, et s'engage, en reconnaissance, à marcher contre Astolfe, roi des Lombards.

— Sigebert, neveu d'Edrick, monte sur le trône d'Angleterre, et ne tarde pas à s'attirer, par sa cruauté et ses débauches, le mépris de ses sujets, qui le précipitent du trône en 733. Obligé de céder à la force, il se réfugie dans une forêt où il est tué par un porcher.

834. Invasions des Normands en France. — Attaques et pillages. — Ils brûlent Angers.



934. Lothaire, fils de Louis d'Outremer et de Gerberge, né en 941, associé à son père en 932, avec le consentement de la nation, ménagé par Hugues le Grand, fut couronné par l'archevêque Artaud, le 12 novembre 934, à Saint-Rémi de Reims, où il reçut l'hommage des principaux seigneurs français, bourguignons et aquitains.

1034. Henri I^{er}, roi de France, en dépit de sa défaite de l'année précédente, se ligue derechef contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, avec Geoffroy Martel, comte d'Anjou. Il entre en Normandie par le comté d'Évreux, tandis qu'Eudes, son frère, qu'il a tiré

de prison, conduit une partie de ses troupes par
Beauvoisis. (La suite à 1055.)

— Sanche, IV, fils aîné de Garcie et d'Etienne.



Barcelona, est proclamé roi de Navarre au commencement
de septembre.

— Mort du pape Léon IX, vaincu et fait prisonnier l'année précédente par les Normands.

— Concile à Barcelone, le 20 novembre, contre les usurpateurs des biens de l'Eglise.

1154. Eric IX, dit *le Saint*, roi de Danemark, est attaqué par les Finlandais, et remporte sur eux une victoire ensuite de laquelle il soumet le pays de ce peuple idolâtre.

— Concile de Moret. Il eut deux sessions en présence du roi Louis le Jeune et de plusieurs seigneurs. Il eut rapport aux attaques des habitants de la ville de Vezelay (où devait naître plus tard Théodore de Bèze) contre l'abbaye du lieu.

— Louis VII, dit *le Jeune*, épouse, à Orléans, Constance, fille d'Alphonse VII, roi de Castille.

— Mort d'Etienne, roi d'Angleterre. Henri II, surnommé *Plantagenet*, lui succède. Il était né au Mans, et fils de Geolfroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri 1^{er}.

— Un Anglais nommé *Nicolas Breakspear*, homme de basse extraction, devenu successivement abbé de Saint-Ruf, en Dauphiné, puis cardinal-évêque d'Albane, est élu pape le 5 décembre et prend le nom d'Adrien IV.

1254. Concile de Château-Gontier. Il n'en reste qu'un canon, qui ordonne de se conformer à la constitution de Grégoire IX, *Quia nonnulli*, touchant les rescrits de Rome.

— Louis IX s'embarque, le 25 avril, de la Palestine pour revenir en France. Il aborde en Provence le 11 juillet, parcourt le bas Languedoc, et arrive le 7 septembre à Paris. Au mois de décembre suivant, il reçoit le roi d'Angleterre avec une pompe toute royale.

— Reinald, évêque d'Ostie, de la famille des comtes de Segni, neveu du pape Grégoire IX, est élu pape à Naples le 12 décembre, et prend le nom d'Alexandre IV.

1354. Le connétable La Cerda est assassiné dans son lit à Laigle, le 6 janvier, par ordre de Charles le Mauvais, roi de Navarre, jaloux de son crédit auprès de tous les grands, et personnellement irrité contre lui de ce qu'il avait obtenu, à son préjudice, le comté d'Angoulême, sur lequel il avait hypothéqué. Le roi de France (Jean II, dit *le Bon*),

beau-père du coupable, est obligé de pardonner ce meurtre, dans l'impuissance où il est de le punir. Mais cette concession inévitable ne réconcilie pas les deux princes.

— A Venise, les hautes fonctions de doge sont dévolues à Marino Faliero, dont on sait la conspiration et la fin tragique.



1454. Au mois d'avril est rendue l'ordonnance de Montil-lez-Tours, en 123 articles, dont le 123^e porte que dorénavant toutes les coutumes du royaume seront écrites et coordonnées par les praticiens de chaque pays, puis examinées et autorisées par le grand conseil et le parlement, pour être, dans la suite, observées comme lois, sans qu'on puisse en invoquer d'autres. Cette rédaction n'eut point lieu alors, et ne fut faite que sous le règne du petit-fils de Charles VII.

1534. Francesco Venieri, élu doge de Venise, meurt deux années après.

— Le roi de France, Henri II, voulant tirer vengeance de la destruction de Théroüenne, opérée l'année précédente par Charles-Quint, partage son armée en trois corps qu'il fait entrer par trois endroits différents dans

les Pays-Bas. Le Cambrésis, le Hainaut et le Brabant sont ravagés en même temps par les Français. Le roi vient en



personne, accompagné du duc de Guise, se mettre à la tête de son armée, et assiège le château de Renti, qui tient en respect le Boulonnais. L'empereur accourt pour sauver la place. Gaspard de Tavannes se porte au-devant de Charles-Quint, détruit 2,000 hommes et revient triomphant au camp royal. Le roi l'embrasse et décore du collier qu'il porte le brave officier. — La guerre continue avec différentes vicissitudes.

— Henri II crée, par un édit du mois de mars, le parlement de Bretagne. Auparavant les états de la province en tenaient lieu.

1654. Le prince de Conti rentre dans les bonnes grâces du roi et se réconcilie avec Mazarin, dont il épouse la nièce (Marie Martinozzi).

— Louis XIV, de plus en plus irrité contre le prince de Condé, se rend, le 28 avril, au parlement, et le dé-



clare solennellement coupable du crime de lèse-majesté. Le 7 juin, le monarque est sacré à Reims par l'évêque de Soissons. Le roi fait sa première campagne en assiégeant Sedan.— Le cardinal de Retz s'évade du château de Nantes et se rend à la cour d'Innocent X, qui lui donne le chapeau au moment où la France s'y attend le moins, et en haine de Mazarin.

1754. Au mois de janvier, le parlement d'Angleterre,

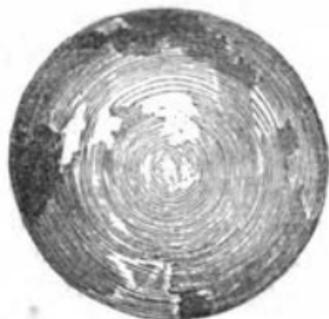
frappé des clameurs du peuple, casse et annule le bill de naturalisation accordé aux Juifs dans la précédente session.

— Les Anglais, qui, depuis le dernier traité de paix, méditaient une nouvelle guerre contre nous, lèvent enfin le masque en construisant un fort en Amérique sur nos terres voisines de l'Acadie. M. de Contrecoeur, commandant du Canada, leur députe M. de Jumonville, chargé d'une lettre par laquelle il les invite à ne pas troubler la paix et à se retirer. Le député est traîtreusement assassiné, le 24 mai, et son escorte est faite prisonnière. Le 3 juillet, M. de Villiers, frère de M. de Jumonville, pour venger cette perfidie atroce, marche, par ordre du commandant, contre les Anglais, et leur enlève le fort de la Nécessité. Mais, usant de générosité, il se borne à exiger le renvoi des trente prisonniers : condition qui, tout équitable qu'elle était, fut très-mal exécutée.

— En France, la dauphine met au monde, le 23 août, à Versailles, le duc de Berry (depuis Louis XVI).

— Le 2 septembre, le roi donne une déclaration célèbre qui impose un silence absolu sur les disputes qui troublent l'Eglise de France, et charge ses parlements d'y tenir la main. Le 4, celui de Paris est rétabli dans ses fonctions, et le lendemain il enregistre la déclaration.

ALFRED DE BOUGY.





PRÉDICTION

SUR

L'EMPIRE OTTOMAN.

Lorsque, en 1453, Mahomet II eut assuré par la prise de Constantinople la puissance des Turcs ottomans, l'avenir du nouvel empire préoccupa vivement les astrologues ou devins, qui étaient alors en nombre considérable chez toutes les nations. Quoique le sultan eût toléré la religion grecque, et laissé aux vaincus le droit d'élire leur patriarche, qu'il installait lui-même solennellement, la population chrétienne lui

était hostile. Elle accueillit avidement une multitude de prophéties, de combinaisons cabalistiques, qui calculaient la durée et annonçaient la chute de l'empire ottoman, qu'elle demandait chaque jour au pied des autels.



Ces œuvres, inspirées par l'aveugle emportement de la haine, ou par les trompeuses illusions du patriotisme, n'avaient aucune espèce de valeur. Une d'elles annonçait un grand événement pour le 29 mai 1853, quatre-centième anniversaire de la prise de Constantinople; et l'on a vu ce jour se passer sans le moindre incident notable. Les prêtres grecs, embarrassés, ont été obligés d'émettre l'opinion que la prophétie s'appliquait à la publication du firman qui accorde certains privilèges aux chrétiens; mais cette interprétation forcée n'a convaincu personne de la réalité de l'esprit vaticinateur des Grecs du quinzième siècle.

Nous croyons qu'on doit attacher plus d'importance à la prophétie que nous allons publier, et dont l'original est conservé dans la Muhamediîe, bibliothèque fondée à Constantinople par Mahomet II. La traduction que nous offrons à nos lecteurs a été faite avec soin par M. de Havüz, savant français, domicilié à Constantinople.

TAQVIMI-VEQUA'I.

(Table des événements.)

Le 28 du mois de Rabi-Ettani, l'an de l'hégire 886 (1481 de l'ère des chrétiens), moi, Sid-Ahmed-Ben-Mustapha, yak-naïb du quaza de Scutari (1), et khodja-eddestar (2), après avoir levé les mains au ciel pour réciter la Fateha (3), je me suis mis en méditation sur la tour de Ouïouk-Coulé (4).

Et j'ai écrit ce que me disait le prophète.

Les gjaours voient déjà des armées étrangères campées sur le Tcheragam (5). Ils voient le croissant abattu, la croix relevée, le Khazné pillé (6), les fidèles croyants soumis au karadj (7). Dans le quartier du Fanar (8), on compte les jours, et l'on se dit : « C'est pour demain. »

Mais le dieu de Mahomet protège les padichahs des Ottomans. Ils triompheront de leurs ennemis, et leurs oudjacks (9) répandront partout la terreur. Dieu soit loué!

Et les bach-raïs, les raïs etterix, les bach-thobdji, les beharis eux-mêmes (10), se partageront de riches trésors qu'ils auront enlevés aux infidèles, presque sous les yeux de leur pontife.

Et les padichahs commanderont à treize nations.

Mais un nuage s'élève dans les froides régions du Nord : un ennemi apparaît, plus redoutable et plus persévérant que les Hongrois, les Vénitiens et les Perses. Faible d'abord comme l'aiglon des Balkans, il étend

(1) Lieutenant civil du tribunal de Scutari en Asie-Mineure.

(2) Écrivain du palais.

(3) Premier chapitre du Koran.

(4) Tour bâtie par Anastase sur la partie la plus élevée de la ville de Galata, et d'où l'on domine Constantinople.

(5) Place devant le palais du sultan.

(6) Trésor particulier des sultans.

(7) Capitation.

(8) Quartier qui occupe la rive méridionale du port, et qu'habitent les familles grecques.

(9) Compagnies de cavaliers.

(10) Capitaines de vaisseau, capitaines de prises, chefs de canoniers, matelots de l'avant.

peu à peu ses ailes. Allons, selictar-aga, rechinbtar-aga, faites votre devoir (1) ! Feriks (2), rassemblez les hommes des redifs (3) ! Les hommes des pays où les pins et les bouleaux dressent leurs maigres cimes ambitionnent la possession des climats où croissent l'olivier, le fabago, le lentisque, le térébinthe et le kelmi. Les pères montrent Stamboul à leurs fils comme la proie dont ils doivent se repaître ; les femmes se font soldats contre les Osmanlis ; mais ils résistent comme la salamandre dans le brasier ardent.



Les années passent sur le monde, et les giaours reviennent à la charge et menacent ; mais le divan leur dit : *Olmaz*, cela ne se peut pas. Du haut d'Anatoli-Fanar et de Rumili-Fanar (4) on signale des flottes étrangères ; elles se montrent à la Corne-d'Or (5), mais ce sont des flottes amies.

Ce ne sera que plus tard, après que vingt-trois padichahs auront régné sur les treize nations, que Stamboul sera soumise au joug de l'infidèle. Hélas ! ils auraient été éternellement invincibles s'ils avaient marché d'un pas ferme dans la voie du Koran ; mais un temps viendra où les vieilles coutumes tomberont en désuétude, où le turban sera dédaigné, où des mœurs nouvelles se gliseront parmi les musulmans, comme la couleuvre dans un jardin de roses. La force que donne la foi ne prévaudra plus

(1) Officiers, dont l'un porte l'épée du sultan, et l'autre lui tient l'étrier.

(2) Généraux.

(3) Réserves.

(4) Phares construits sur les côtes d'Europe et d'Asie.

(5) Ancien nom donné au port de Constantinople à cause de son importance commerciale.

contre les tentatives des hommes des glaces, et ils entreront par les vingt-huit portes dans la ville aux sept collines (1).

Et voilà ce que m'a révélé le prophète, depuis la prière d'El-Asseur jusqu'au meghereb (2). Dieu donne le salut pour compagnon aux maîtres de l'univers !

OBSERVATIONS.

Les victoires de Bajazet , de Sélim et de Soliman réa-



(1) Constantinople, comme l'ancienne Rome, est bâtie sur sept collines, et ses vieilles murailles crénelées sont percées par vingt-huit portes, dont quatorze donnent sur la Corne-d'Or.

(2) La prière d'El-Asseur se dit deux heures avant le meghereb (coucher du soleil).

lisèrent la première partie des prédictions de Sid-Ahmed-Ben-Mustapha. Sous le règne de ce dernier roi, le célèbre Chereddin Barberousse, dey d'Alger, menaça Rome et ravagea les côtes d'Italie.

L'empire turc, comme le porte cette prophétie, s'étend encore aujourd'hui sur treize nations, savoir :

Ottomans.	11,800,000
Slaves.	7,200,000
Roumains.	4,000,000
Albanais ou Arnauts.	1,300,000
Grecs.	2,000,000
Arméniens.	2,400,000
Juifs.	170,000
Tartares.	230,000
Arabes (les populations africaines comprises).	4,700,000
Syriens et Chaldéens.	235,000
Druses.	23,000
Kurdes.	1,000,000
Turkomans.	90,000
	<hr/>
Total.	33,330,000

L'auteur de la prophétie désigne clairement les Russes, qui, sous le czar Fœdor Alexiowitz, dès 1679, soutinrent vaillamment les Cosaques de l'Ukraine contre la Porte Ottomane. Cette phrase : « les pères montrent Stamboul à leurs fils comme une proie » peut s'appliquer aux instructions contenues dans le testament de Pierre le Grand et qui portent textuellement :

« Sous prétexte de chasser les Turcs de l'Europe, entretenir une armée permanente vers la mer Noire, et, en s'avancant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

» Se servir de l'ascendant de la religion sur les Slaves et les Grecs répandus en Turquie. »

Ces mots « les femmes elles-mêmes se font soldats » désignent merveilleusement bien Catherine II, qui avait formé le projet de se faire couronner impératrice d'O-

rient et qui fit graver sur les portes de la ville nouvelle de Cherson : « C'est ici le chemin de Byzance. »

Aucun paragraphe de la prophétie de Sid-Ahmed Ben-Mustapha n'est applicable à la guerre de 1829, qui se termina par la paix d'Audrinople et joignit à l'empire russe une partie du pachalik d'Akhaltsikhi, la Géorgie, la forteresse d'Anapa et celle de Poti.



PRÉDICTION POUR 1854.

Si vous avez traversé cette partie du Morvan si pittoresque, si poétique, qui s'étend d'Autun à Château-Chinon, vous aurez pu remarquer près d'Arleuf, dans un site ravissant, quelques humbles maisons placées isolé-



ment les unes à côté des autres comme des ruches et couvertes comme elles de chaume.

Dans l'une de ces agrestes habitations est mort, il y a quelques mois, un vieillard que les gens du pays entouraient d'une sorte d'estime mêlée de vénération et qu'ils appelaient tous le *père Miland* : c'était, comme on dit vulgairement, l'oracle du lieu ; on le consultait à toute occasion, on sollicitait constamment son avis.

Ce qui donnait au vieillard un tel ascendant sur ceux qui le connaissaient, ce qui lui attirait une affection toute particulière, c'est que non-seulement le *père Miland* était pour tout le monde d'une excessive bienveillance, mais encore qu'il était plus instruit qu'aucun de ceux au milieu desquels il n'avait cessé de vivre depuis soixante ans. Aux yeux des Morvandiaux, *avoir porté la soutane, avoir étudié pour être prêtre*, c'est être digne d'être membré de toutes les sections de l'Institut : Emiland Boizot avait été moine.

Né en 1769 sur les terres de l'ancien fief de la Tour-



nelle, Emiland Boizot fut élevé par le chapelain du château, homme instruit, qui occupait ses loisirs de physique, d'astrologie, de cabalistique : études qui, lorsqu'elles s'emparaient de l'esprit d'un vieillard vivant dans la retraite, finissent toujours par le transporter dans le monde invisible.

Le jeune Emiland Boizot, toujours en contact avec le bon vieux ecclésiastique, prit facilement goût à ces études. Son naturel ardent, enclin au merveilleux, dési-

reux de devancer le temps et de connaître l'avenir, se

prêtait naturellement à tout ce qui pouvait surexciter son imagination ; la soif de savoir l'inconnu le dévorait. Que de jours et que de nuits il avait passés en compagnie du chapelain à chercher la prédiction de l'avenir dans les saintes Ecritures !

Emiland Boizot resta chez le vieux curé jusqu'à sa mort, lui servant à la fois de bedeau, d'enfant de chœur et de domestique ; c'était vers la fin de l'année 1788.

Notre jeune Morvandiau était dans sa vingtième année ; les habitudes de retraite et de méditation qu'il avait prises dans la société intime du vénérable ecclésiastique, qui lui avait transmis tout ce qu'il avait appris au séminaire d'Autun, le déterminèrent à embrasser la vie monastique.

Huit jours après la mort de son bienfaiteur, Emiland Boizot entra comme novice dans le couvent d'Apponay, ordre des Chartreux, situé à quelques lieues de chez lui, au bas du Morvand, à l'une des extrémités du canton de Luzy.

Comme on le pense bien, il n'eut garde d'oublier ses livres favoris. Il transporta au couvent la bibliothèque entière du chapelain de la Tournelle, donna à la communauté la majeure partie des livres, et se forma pour lui une petite bibliothèque choisie qu'il ne cessait de lire et de relire : c'était, pour ainsi dire, les instruments à l'aide desquels il élevait son esprit à la hauteur des choses futures.

Il vivait ainsi depuis plusieurs années adonné à l'étude profonde des calculs cabalistiques et à l'interprétation prophétique des événements, quand furent abolis les ordres monastiques.

Il quitta le couvent, comme il y était entré, avec les mêmes goûts et les mêmes livres, mais plus versé dans ce que les paysans du Morvan appellent la *science des sorciers* ; tandis que tant de religieux fuyaient au loin épouvantés, lui, sans souci de demain, sans peur de réaction, il se retirait au hameau natal, où il a vécu, où il vient de s'éteindre au milieu des siens, sans avoir été troublé un seul instant.

Depuis cette époque jusqu'à son dernier soupir, la vie

d'Emiland Boizot a été la même : vie tout intérieure, ne gardant du passé que ce qui pouvait, selon lui, servir à expliquer, à comprendre, à connaître l'avenir.

Emiland Boizot a laissé de volumineux manuscrits, qui sont aujourd'hui entre les mains de M. Hipp. Bonneau, avocat à Nevers. Ils sont, par malheur, presque indéchiffrables, hérissés de signes inconnus, de chiffres, de si-



gures bizarres, et encombrés de ratures, de renvois, d'accolades qui serpentent sur toutes les marges. Nous sommes parvenus, non sans peine, à extraire des papiers du prophète morvandiau cette prédiction pour 1854 :

« J'ai cherché et j'ai trouvé.

» Ce jourd'hui, dix-septième jour du septième mois de l'an de grâce 1809, vers la troisième heure du soir, étant couché à l'ombre sur la lisière des grands bois, près du chemin ferré qui va d'Autun à Château-Chinon, je me suis transporté en esprit à la cinquante-quatrième année

de ce siècle, qui donne, comme la présente année 1809, le total cabalistique 18.

1	1
8	8
0	5
9	4
—	—
18	18

» 1854 est la sixième des années du dix-neuvième siècle dont l'addition donne 18.

1809
1818
1827
1836
1845
1854
1863
1872
1881
1890

» 18 est un nombre favorable : 1 est un signe de rectitude, de persistance ; 8, chiffre composé de parties identiques, toutes deux de forme circulaire, indique la concorde, l'équilibre parfait ; mais ces heureuses influences sont combattues par les deux chiffres intermédiaires du millésime, qui donnent le nombre fatal 13.

8
5
—
13

» On le retrouve encore dans :

1
8
4
—
13

» Aussi n'est-il pas douteux qu'en cette année, comme trop souvent, le mal et le bien ne se combattent. »

PAUL DURY.

LE SUCCESSEUR DE NAPOLEON I^{er}.



ous sommes heureux de publier la note qui fut adressée à plusieurs journaux après le 5 mai 1821, qui vit l'existence de Napoléon s'éteindre sur les rochers de Sainte - Hélène. L'auteur, M. du Joussay, ne l'avait pas destinée à l'impression ; mais il voulait attirer sur son travail l'attention des publicistes. Ils ne le considèrent alors que comme un jeu d'esprit, une combinaison ingénieuse, mais sans portée. Les événements ont prouvé toutefois que M. du Joussay ne s'était pas abusé.

L'auteur débute par quelques considérations générales



sur les souvenirs que l'Empire a laissés dans la population, et il continue en ces termes :

« Ces souvenirs sont entretenus par tant d'ouvrages historiques, de brochures, de poésies, de chansons populaires, d'articles de journaux, qu'ils doivent inévitablement porter leurs fruits. Il me semble impossible qu'à un moment donné, le prestige dont est environnée la mémoire de Napoléon ne profite pas à son fils ou au fils d'un de ses frères. Je crois donc pouvoir dès à présent poser l'affirmative suivante :



« Napoléon aura un successeur de son nom. »

Vérifions-le maintenant par des procédés familiers à tous ceux qui s'occupent de la mystérieuse recherche de l'avenir.

Nous prenons les principales années de la vie de l'em-

pereur, en commençant par la date de sa naissance :	1769
Admission à l'école de Brienne.	1779
Admission à l'école militaire de Paris.	1784
Napoléon est nommé capitaine d'artillerie.	1792
Siège de Toulon.	1793
Journée du 13 vendémiaire.	1793
Campagne d'Italie.	1796
Expédition d'Egypte.	1798
Journée du 18 brumaire.	1799
Consulat : bataille de Marengo.	1800
Paix d'Amiens.	1802
Empire.	1804
Campagne d'Austerlitz.	1806
Mariage de l'empereur.	1810



Apogée de l'Empire.	1811
Chute de l'Empire.	1813
Mort de Napoléon.	1821

☞ J'additionne ensemble les chiffres du premier de ces nombres, 1769; je trouve :

1
7
6
9
—
25

En appliquant la même opération aux chiffres du second nombre, 1779, j'obtiens 24. L'opération continuée me donne les résultats suivants :

1769 — 23
1779 — 24
1784 — 22
1792 — 19
1793 — 20
1793 — 22
1796 — 23
1798 — 23
1799 — 26
1800 — 9
1802 — 11
1804 — 13
1806 — 13
1810 — 10
1811 — 11
1813 — 13
1821 — 12

500

Ce total de trois centaines complètes est déjà d'un augure favorable pour la solution du problème. Si elle répond à mon attente, la somme que j'ai obtenue par la décomposition des nombres précédents doit se rapprocher de celle que j'obtiendrais en calculant la valeur nu-

mérale des lettres de ma phrase : « Napoléon aura un successeur de son nom. »



On sait que dans les combinaisons cabalistiques chaque lettre est prise pour la valeur arithmétique que lui assigne son rang dans l'alphabet : A vaut 1, B vaut 2, C vaut 3, etc. C'est en m'appuyant sur ces bases que je traduis en chiffres les mots précités.

N — 14

a — 1

p — 16

o — 15

l — 12

é — 5

o — 15

n — 14

—
92

a — 1

u — 21

r — 18

a — 1

—
41

u — 21

n — 14

—
55

s — 19

u — 21

c — 3

c — 3

e — 5

s — 19

s — 19

e — 5

u — 21

r — 18

155

d — 4

e — 5

9

s — 19

o — 15

n — 14

48

n — 14

o — 15

m — 15

42

Le total me donne :

92

41

55

135

9

48

42

300

Trois cents ! Cette concordance parfaite justifie mes pressentiments. Mais comment ce successeur parviendra-t-il au pouvoir ? à quelle époque aura lieu son avènement ?

Né en 1769, mort en 1821, Napoléon a vécu cinquante-deux ans. Quelques considérations me portent à croire qu'un membre de sa famille commencera à régner ou cinquante-deux ans après lui ou en l'an cinquante-deux du dix-neuvième siècle.

Prenons encore quelques dates essentielles dans la vie de l'empereur : le 13 août 1769, date de sa naissance ; le 13 vendémiaire an III, qui décida de sa fortune ; le 2 décembre 1804, jour du sacre ; le 2 avril 1811, jour de la célébration de son mariage avec Marie-Louise ; le 13 octobre 1815, jour de son arrivée à Sainte-Hélène ; le 5 mai 1821, jour de sa mort.

13 + 13 + 2 + 2 + 13 + 5 nous donne 52.

L'avenir est enveloppé de voiles impénétrables, même pour les rêveurs studieux. Que d'hommes en ont pourtant soulevé les voiles à l'aide de certains indices, même sans être animés de cette inspiration supérieure qui est l'apanage des vaticinateurs ! A l'époque où la France, lasse de ses luttes, jetait les yeux sur Napoléon, l'anagramme suivante circulait :

« Révolution française. »

« Un Corse la finira. »

Mais cette anagramme était incomplète ; on n'avait emprunté aux mots primitifs que quinze lettres sur dix-neuf : un T, un E, un O et un V restaient sans emploi.

Avec ces lettres, l'on peut composer le mot *vo-té*, synonyme d'élu par un vote, et l'on obtient l'anagramme parfaite : « Un Corse vo-té la finira. » PH. ROSNIER.

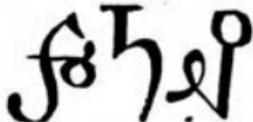


MANIÈRE DE TROUVER LA PLANÈTE

DOMINANT LA NATIVITÉ D'UN CHACUN.



Il faut seulement prendre le nom propre de celui ou celle dont il sera question, et extraire la valeur d'une chacune lettre dudit nom par l'ayde de la table alphabétique cy après descrite : puis diuisez par IX tous les nombres assemblez : le reste bien trouué en la table des planètes aussi mise cy-dessous monstrera viz-à-viz de soy la Planète dominante en la natiuité de celui ou celle qui aura proposé son nom. *Exemple* : Quelqu'un appelé FRANÇOIS desire s'auoir la Planète dominateur sur sa natiuité. Je trouve par la table alphabétique F, première lettre de son nom valeur 8, R 2, A 1, N 5, Ç 4, O 6, I 4, S 8.



Lesquels nombres assemblez font 53, et diuisez par IX laissent 8, trouuez en la table des planètes au droit du Soleil. Qui me fait dire que ledit Soleil est dominateur sur la natiuité dudit FRANÇOIS. C'est inuention, comme l'on dit, de Apulei, grand philosophe platonique.

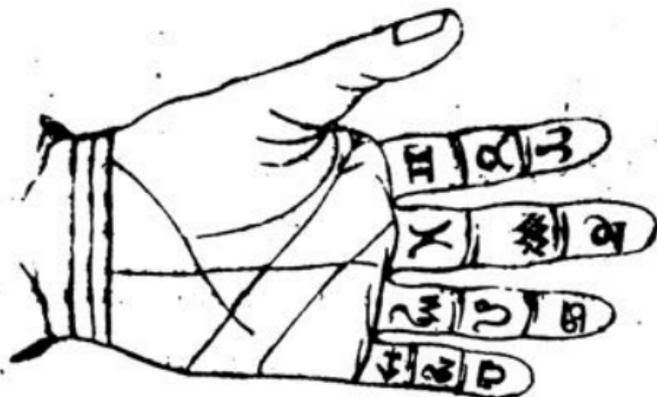


Table alphabétique pour la valeur des lettres du nom propre.

1	2	4	4	5	8	5	5	1	2	5	4	5	6	8	1	2
A.	B.	C.	D.	E.	F.	G.	H.	I.	K.	L.	M.	N.	O.	P.	Q.	R.
8 9 6																
S. T. V.																

TABLE DES PLANÈTES.

Soleil, 1.
Vénus, 2.
Mercure, 8.

Mars, 7.
Soleil, 8.
Vénus, 9.

Lune, 4.
Saturne, 5.
Jupiter, 6.

Le Soleil, Vénus, Mercure et Jupiter sont les planètes les plus favorables, *Saturne et Mars* les plus néfastes.



RCANDAM, à qui nous empruntons ce procédé, ne paraît pas y avoir grande confiance, puisqu'il finit par les lignes suivantes :

« Voyla ce que j'ay presentement voulu descouvrir pour l'intelligence et introduction du présent opuscule, aduertissant vn chacun qu'il seroit

beaucoup plus expédient de s'adresser pour tels affaires et iugement à vn bon et docte astrologue, que s'amuser à semblables inventions bien assurées. et sans aucun fondement. »

DES GENS DE BIEN
LE NOM MIS HAUT.

INFLUENCE DES NOMBRES.

NOMBRE 15.



ORSQUE le roi de France Louis XIII épousa l'infante Anne d'Autriche, « on prouva, dit Saint-Foix, qu'il y avait entre eux une merveilleuse et très-héroïque correspondance. »

En effet, le nom du roi *Loys de Bourbon* contient 13 lettres, celui d'*Anne d'Au-*

triche est composé d'un nombre égal.

Louis avait 13 ans quand ce mariage fut résolu. — Il était le treizième roi de France du nom de *Loys*.

Anne d'Autriche avait pareillement 13 ans à la même époque. On comptait 13 enfants du même nom dans la maison d'Espagne.

Tous deux étaient nés dans l'année 1601 et dans le même mois.

NOMBRE 14.

HENRI IV. — Le nom de Henri IV, *Henri de Bourbon*, se compose de 14 lettres. Ce prince naquit 14 siècles 14 décades et 14 ans après Jésus-Christ.



Il vint au monde le 14 décembre et mourut le 14 mai.
 En additionnant les chiffres formant la date de sa naissance, 1553, on a pour total 14.
 Enfin il vécut quatre fois 14 ans 14 semaines et 14 jours.

LES SIBYLLES.



ALGRÉ l'incrédulité, qui n'est souvent que le résultat de l'ignorance, on ne manque jamais de railler avec plus ou moins de finesse tous ces grands peuples de la Grèce ou de Rome, de la Perse ou de l'Égypte, qui ajoutaient foi aux oracles des sibylles. Il nous a paru utile de résumer dans les quelques lignes qu'on va lire les notions les plus importantes qui nous ont été léguées par l'histoire et par les ou-

vrages des premiers chrétiens sur ces prêtresses de l'avenir.

Varron ne compte que dix sibylles, mais il y en a eu douze en réalité, comme il résulte du tableau suivant :

1^o La *sibylle de Perse*. — Elle se nommait *Sambetho*. Elle a prédit l'avènement du Messie.

2^o La *sibylle lydienne*, qui voyagea à Samos, à Delphes, à Claros. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie, dans lesquels elle reproche aux hommes leur sottise de placer tout leur espoir dans un dieu de marbre ou d'airain, et d'adorer des ouvrages de leurs mains.

3^o La *sibylle de Delphes*, l'une des plus célèbres, elle fut le fameux devin Tirésias. Elle fut consacrée au temple de Delphes par les Epigones, descendants des guerriers qui prirent Thèbes pour la première fois. Diodore nous apprend que ce fut elle qui la première porta le nom de

sibylle. Elle a célébré la grandeur divine dans ses vers ; et des savants prétendent qu'Homère s'est servi de plusieurs de ses inspirations.

4° *La sibylle d'Erythrée*. — Elle a prédit la guerre de Troie. D'après l'opinion d'Eusèbe et de saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse : car elle a parlé de la sainte Vierge mille ans avant qu'elle fût née, disant que le Créateur du ciel habiterait dans son sein ; et elle a écrit avec beaucoup de détails clairs et explicites la venue du Christ, ses miracles, sa passion et son jugement. Elle a même fait des vers dont les premières lettres signifient, par acrostiche, *Jésus-Christ fils de Dieu*. Les peintres de la renaissance l'ont quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds.

5° *La sibylle cimmérienne*. — Elle a encore mieux parlé et plus clairement que la précédente de la Vierge Marie. Selon Suidas, elle la nomma par son nom.

6° *La sibylle de Samos*. — Elle a annoncé que les Juifs mettraient en croix le vrai Dieu.

7° *La sibylle de Cumès*, la plus célèbre de toutes. Elle s'appelait Déiphobe, était fille de Glaucus et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre à cent portes, d'où sortaient autant de voix terribles qui redisaient ses réponses. Tarquin le Superbe reçut d'elle un recueil de vers sibyllins qui furent soigneusement conservés au Capitole. Chacun sait qu'un incendie ayant consumé cet édifice pendant la dictature de Sylla, Auguste fit ensuite réunir tous les fragments de ce recueil que l'on put trouver, et les fit mettre dans des coffres d'or, au pied de la statue d'Apollon Palatin.

8° *La sibylle hellespontine*. — Née à Marpesse, dans la Troade, elle prophétisa du temps de Solon et de Crésus. Elle annonça aussi la venue de Jésus-Christ.

9° *La sibylle phrygienne*. — Elle rendait ses oracles à Ancyre, en Galatie, près du lieu où Tamerlan vainquit Bajazet. Elle a prédit l'annonciation et la naissance du Sauveur.

10° *La sibylle tiburtine ou alburnée*. — Elle prophé-

tisait à Tibur, où on la regardait comme une divinité. Elle a fait des vers contre l'adultère et annoncé que Jésus-Christ serait le roi du monde et qu'il naîtrait à Bethléhem.

11° La *sibylle d'Épire*, qui fit des prédictions analogues, suivant Nicéas.

12° Enfin la *sibylle égyptienne*. — La sibylle égyptienne a prédit les mystères de la passion, le crucifiement, la trahison de Judas.

Le grand peintre Michel-Ange, un des hommes de son temps qui connaissaient le mieux la littérature antique et la littérature sacrée, a placé les sibylles païennes à côté des prophètes de la Bible dans ses incomparables et immortelles fresques du Vatican.

D^r SAMUEL L...



LES TABLES TOURNANTES.



Plusieurs personnes se rangent autour d'une table, placent dessus leurs mains à plat, en superposant leurs petits doigts; au bout d'un temps plus ou moins long, la table, soumise à l'influence magnétique, tourne, s'incline, lève les pieds, au commandement des opérateurs.

Tel est le phénomène dont les esprits se sont occupés pendant l'année 1853. On a crié au miracle, comme si le magnétisme n'avait pas enregistré depuis longtemps une foule de faits non moins étranges. On a crié à la nouveauté; mais l'*Almanach prophétique*, qui, tout en annonçant l'avenir, sait fouiller dans le passé, a recueilli des documents d'où il résulte que la rotation magnétique des tables était anciennement connue, sinon du vulgaire, du

moins des initiés voués à l'étude des sciences occultes.

Le 23^e chapitre de l'*Apologétique contre les gentils*, écrit au deuxième siècle par Quintus Septimus Florens Tertullianus, porte ces mots que nous citons textuellement :

« Porro si et magi phantasmata edunt et jam defunctorum inclamant animas; si pueros in eloquium oraculi eliciunt; si multa *circulatoriis præstigiis* ludunt; si et somnia immittunt, habentes semel invitatorum angelorum et dæmonum assistentem sibi potestatem, *per quos et capræ et MENSÆ divinare consueverunt*; quanto magis ea potestas de suo arbitrio et pro suo negotio studeat totis viribus operari quod alienæ præstat negotiationi... »

Ce qui signifie :

« Or, si les magiciens font paraître des fantômes, et évoquent les âmes de ceux qui ne sont plus; s'ils donnent à des enfants la puissance factice de rendre des oracles; s'ils nous abusent par des *prestiges circulatoires*; s'ils envoient des songes par le moyen des anges et des démons qui les assistent, et à l'aide desquels des chèvres et des tables sont façonnées à la divination; quelle force ceux-ci n'auront-ils pas quand ils agiront pour leur propre compte! »

A l'occasion de cette divination par les tables, le commentateur Nicolas Rigault fait observer qu'au rapport d'Apollonius de Tyane, elle était en pratique chez les Gymnosophistes de l'Inde; elle s'y est perpétuée, et y est encore usitée aujourd'hui, s'il faut en croire une lettre publiée dans l'*Abeille du Nord*, journal de Saint-Petersbourg, par M. Tscherepanoff, qui a longtemps vécu dans les Indes orientales :

« Il faut considérer, dit-il, que les lamas ou prêtres de la religion bouddhiste, qui est celle de tous les Mongols et des Burètes russes, ainsi que les prêtres de l'ancienne Égypte, ne révèlent pas les mystères de la nature découverts par eux. Ils s'en servent pour entretenir les opinions superstitieuses de la multitude. Le lama, par exemple, sait trouver les choses dérobées par des voleurs en suivant la table qui s'envole devant lui. Le propriétaire de la chose dérobée adresse au lama la demande de lui indiquer l'endroit où elle est cachée. Le lama ne manque ja-

mais de faire attendre sa réponse pendant quelques jours.

» Le jour où il est prêt à répondre il s'assied par terre devant une petite table carrée, y pose ses mains en lisant dans un livre thibétain. Au bout d'une demi-heure il se



lève en ôtant aussi la main, desorte qu'elle conserve la position qu'elle avait eue sur la table. Aussitôt la table se lève aussi, suivant la direction de la main. Le lama est enfin debout sur ses jambes. Il lève sa main au-dessus de sa tête, et la table se lève au niveau des yeux. Alors le lama fait un mouvement en avant, et la table le suit; le lama marche en a-

vant, et la table marche devant lui dans l'air avec une si rapide augmentation de vitesse, que le lama a grande peine à la suivre; enfin la table parcourt des directions diverses et finit par tomber par terre. La direction principale choisie par la table indique le côté où il faut chercher la chose perdue.

» On affirme que la table tombe ordinairement juste sur l'endroit où les choses volées se trouvaient cachées. *Dans le cas où je fus témoin oculaire*, la table s'envola à une très-grande distance (d'environ 50 mètres), et la chose perdue ne fut pas trouvée tout de suite. Mais dans la di-

rection choisie par la table, il y avait la chaumière d'un paysan russe, qui se suicida, ayant aperçu l'indication de la table.

» Ce suicide éveilla les soupçons ; on fit des recherches, et on trouva les choses perdues dans sa chaumière.

» Dans trois autres cas où j'assistai aux expériences, il y eut des résultats négatifs ; la table ne se leva pas, et le lama déclara les choses introuvables.

» Mais j'ai observé moi-même la quatrième expérience dont je viens de raconter le succès et la conséquence sinistre. Elle fut faite dans l'an 1831, dans la province Transbaïque, près du village Jelawy. Je me méfiais de mes yeux, j'étais convaincu que le lama levait la table à l'aide d'un fil de fer bien mince et à peine visible ; mais en visitant rigoureusement la table je ne trouvai rien, ni fil, ni aucun appareil quelconque ou instrument. La table était construite en planches minces de bois ordinaire et pesait environ une livre et demie. Maintenant j'ai la conviction que ce phénomène et celui des tables tournantes ont le même principe. »

La rotation des tables était donc connue de temps immémorial parmi les prêtres d'Orient, mais ce ne sont pas eux qui nous l'ont transmise. C'est à Aubrun, dans l'État de New-York, qu'ont été faites les premières expériences ; elles ont été répétées en Allemagne, puis en France, où elles ont été multipliées à l'infini.

Les incrédules, toujours si nombreux, ont d'abord nié la rotation ; forcés d'en convenir par le témoignage de leurs propres yeux, ils l'ont attribuée à des causes purement mécaniques. Ils ont prétendu que si un objet inanimé tournait sous les doigts, c'était par suite d'un mouvement partant des millions de rameaux nerveux distribués sur toute la superficie de nos organes. Selon les sceptiques, chacun des individus composant une chaîne a le ferme désir de voir tourner la table sur laquelle il opère, il se produit une vibration insensible dans tous les bras ; et les efforts communs impriment la rotation si impatiemment désirée. Ajoutez à cela la lassitude causée par une attente plus ou moins prolongée, l'humidité des mains posées sur la table qui leur communique une adhérence

plus ou moins forte, et vous aurez une explication sinon complètement satisfaisante, du moins assez plausible du phénomène.

Ces arguments sont réfutés par les faits. Que des vibrations sont produites par la contraction prolongée des muscles, nous ne le contestons pas; mais elles ne sauraient communiquer à une table ni rotation ni translation. La preuve la plus concluante que la pression des doigts n'est pour rien dans les phénomènes observés, c'est l'expérience dont M. Lefèvre, de Saint-Étienne, a rendu compte dans le *Salut public*, journal de Lyon.

« Comme j'expérimentais, dit-il, sur un guéridon, devant quelques personnes peu convaincues, on prétendit qu'au moyen d'une légère pression des doigts sur la tablette du guéridon j'obtenais facilement ce résultat de faire lever ou baisser un des côtés, et par suite d'imprimer l'impulsion que je désirais. Ma loyauté était évidemment attaquée par une semblable supposition, et mon argumentation ne convertissait pas mes contradicteurs. J'ai renouvelé alors l'expérience en choisissant deux personnes de mon âge, et dont le pouls battait à peu près le même nombre de pulsations que le mien.

» Je les ai fait préalablement se débarrasser, à mon exemple, de tous les objets d'or, d'argent et de métal quelconque susceptibles de neutraliser l'action magnétique. Nous avons introduit les doigts servant à l'opération dans de petits cônes de papier, et nous avons formé la chaîne magnétique, en appuyant sur le guéridon les extrémités de ces petits cornets. Le silence le plus complet, le recueillement le plus religieux, nous ont rendu facile l'opération; l'énergie de notre volonté a fait le reste.

» Au bout de quarante-trois minutes, les légers craquements — précurseurs du mouvement — se font entendre; de faibles oscillations se manifestent, et, après deux minutes quinze secondes d'hésitation, la rotation se produit, de gauche à droite, d'abord lente, puis accélérée, à notre commandement.

» La longueur de l'opération nous avait rompu les bras, — peut-être aussi l'influence du dégagement ma-

gnétique. Il a bien fallu suspendre l'expérience. L'un des trois opérateurs s'est tenu en rapport avec le guéridon



pendant que les deux autres prenaient un repos devenu nécessaire. Après quelques instants, nous avons rétabli la chaîne, momentanément interrompue, et presque aussitôt la table a repris le cours de ses évolutions; elle tendait visiblement à se diriger vers le nord.

» Un des spectateurs, que je priai de faire lui-même des injonctions, lui ordonna d'aller à droite, à gauche, de se lever sur deux pieds, puis sur un; et, docile à ces ordres, elle exécuta tout avec une rare précision, à la grande surprise des assistants. Comme les trois opérateurs étaient musiciens, nous avons chanté sur un rythme très-lent, et presque instantanément, la table, en élevant deux de ses pieds, a marqué la mesure du morceau que nous chantions. Ayant précipité le mouvement, la table a continué de le suivre avec la même docilité.

» Agréez, etc.

LEFÈVRE. »

Il y a plus, on a opéré sans contact !

Chez M. Louis Lacombe, compositeur et pianiste connu, un guéridon avait été magnétisé. L'idée vint à

M. Auguste Gathy de soumettre ce meuble à des essais de rotation attractive et répulsive, et voici ce qu'il a écrit au *Journal du magnétisme* :

« Je traçai rapidement et à distance, c'est-à-dire *sans le toucher*, au-dessus du guéridon, une diagonale en guise de passe magnétique (précaution superflue, peut-être, pour me mettre en rapport avec le meuble); je lui présentai, toujours à distance, le bout des doigts et tirai à moi. Le guéridon suivit, tantôt en glissant, tantôt par soubresauts, selon le poli ou les aspérités du parquet, dans la direction de ma main; je lui présentai la paume de la main dans l'intention de l'arrêter, et il s'arrêta tout court. Par un petit mouvement brusque je portai la main en avant, et il recula; je poursuivis ce même geste en avant, et le mouvement de recul continua, et toujours

en raison de l'intensité du geste accompagné de volition.

» Enfin, moi avançant toujours, mais toujours à distance, bien entendu, le meuble recula tant et si bien, que ma main se soulevant, il se souleva de même du côté où elle se présentait, semblable à un cheval se cabrant à la vue d'un objet redouté, et par un dernier mouvement brusque



de ma main dans l'air, fut renversé du côté opposé.»

Dans une lettre adressée au *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, M. Gauthier affirme également avoir opéré sans contact.

« J'ai ôté mes mains de dessus la table, interrompant seul la chaîne, tenant les mains seulement à trois doigts de distance, et de là, avec la voix et le geste, je l'ai repoussée avec force et l'ai rappelée aussi vite à moi ; je me suis remis à la chaîne, et j'ai dit à deux personnes qui entouraient la table avec moi (MM. Eugène Clairefond et Elic Duc, de Chapey) de l'appeler à eux, elle leur a obéi à droite, à gauche, en avant, en arrière ; pendant que ces mouvements s'exécutaient, j'ai de nouveau rompu la chaîne, et, livrant combat à ceux qui appelaient la table à eux en même temps que moi, je les ai vaincus : la table a cessé de leur obéir, elle venait à moi de nouveau et fuyait à ma voix, mes mains toujours à deux doigts de distance de la table.

» J'ai fait ces expériences trois fois : la première en présence de huit personnes autour de la table, et les deux autres fois en présence de vingt à vingt-cinq spectateurs.

» GAUTHIER. »

Si l'on renverse un guéridon à trois pieds de telle sorte que la tablette adhère parfaitement au plancher, si trois expérimentateurs unissent leurs petits doigts sur le sommet des pieds de la table ainsi disposée, celle-ci ne tardera pas à se mouvoir. Dira-t-on que c'est un effet de la vibration des muscles ?

Pour établir la chaîne magnétique, il faut que les mains des expérimentateurs soient appuyées à plat sur l'objet, et le petit doigt de la main droite touchant par sa face palmaire la face dorsale du petit doigt de la main gauche voisine. Un changement de position des petits doigts change immédiatement le mouvement circulaire. Il cesse aussitôt qu'une main étrangère touche, même légèrement, un des expérimentateurs.

Si la chaîne est reformée après la suspension d'une première épreuve, le mouvement circulaire se renouvelle très-vite.

Une fois qu'une table est mise en mouvement, on

peut, sans craindre de l'arrêter, la charger des poids les plus lourds.

On a fait tourner non-seulement des tables, mais encore des chapeaux, des saladiers, des assiettes, des corbeilles d'osier. Trois personnes se mettant en rapport par la main gauche, et posant l'index de la droite sur le goulot d'une carafe pleine, la font tourner en quelques minutes. Il est à remarquer que souvent les objets les plus légers sont ceux dont la rotation se fait le plus attendre.

Le mouvement de marche a été également obtenu : que plusieurs personnes posent les mains sur un côté seulement d'une table carrée, en laissant les trois autres absolument vides. Au bout de vingt-cinq à cinquante minutes, la table fuira en ligne directe devant les opérateurs.

La possibilité de commander à l'objet magnétisé est attestée par des témoins dignes de foi. Dans une lettre à la date du 8 mai, écrite par M. Louis Soehner, de Wissembourg, il raconte le fait suivant, dont il fut témoin chez un de ses amis. M. Lutz, le professeur Rheinwald, mademoiselle Lutz et M. Grandjean forment la chaîne autour d'une table ronde à trois pieds. « Nous disons à la table : « Il ne s'agit pas, cette fois, de galoper ; tu resteras tranquille, car nous avons des questions à te faire. » Je commence et je dis : « Quel est mon âge ? » La table lève un de ses pieds et frappe juste 65 coups. « Depuis combien de temps suis-je veuf ? » 15 coups répondent juste. « Combien ai-je de frères ? » 4 coups répondent. « Où résident-ils ? » Je nomme une trentaine de villes, mais dès que Paris fut prononcé, le pied de la table se lève et frappe. « Combien, dit M. Rheinwald, ai-je d'oiseaux en cage chez moi ? » 40 coups répondent juste. « Quel est l'âge de M. l'abbé Paulus, notre curé, non ici présent ? » 50 coups frappent. « Tu te trompes, il faut recommencer. » Alors 53 coups frappent juste. « Quel est l'âge de M. Welty, le vicaire, mais qui n'est pas présent ? » 54 ans. Bravo ! La séance a duré plusieurs heures, et la chaîne a été souvent renouvelée. Vers la fin, la table ne répondait plus aux questions. Alors je lui dis :

« N'est-ce pas, tu es fatiguée? » Le pied se lève aussitôt et



répond oui. Mais cinq minutes de repos suffirent à la table. « Maintenant, galope un peu? » Nous sommes obéis. « Tourne sur un seul pied, sur deux, sur tous les trois. » Idem. Je dis entre autres à la table : « Les messieurs que j'attends de Paris arriveront-ils ce soir? » Non fut la réponse. « Combien sont-ils? » Deux.

» M. Rheinwald, mademoiselle Lutz et Grandjean ayant formé la chaîne sur un chapeau de feutre, ce chapeau, lui aussi, devinait l'âge des personnes, galopait ou s'arrêtait au commandement. Tous ces faits incroyables, je pourrais affirmer *par serment* en avoir été témoin.

» Adieu.

LOUIS SOEHNER. »

M. E. Mouttet a consigné dans la *Patrie* les résultats d'une expérience qui a eu lieu chez M. Delamarre en présence de vingt personnes.

« Plusieurs tables, dit-il, ont été mises en mouvement. Autour d'une d'elles étaient cinq expérimentateurs faisant la chaîne à la manière ordinaire, c'est-à-dire les mains appuyées à plat sur la table et le petit doigt de la main droite sur le petit doigt de la main gauche voisine

» Lorsque la table s'est trouvée saturée, elle a commencé à tourner de gauche à droite. Au bout de quelques minutes on a interverti le placement des doigts, c'est-à-dire on a mis les petits doigts gauches sur les droits; la table a alors tourné de droite à gauche. Quand ce mouvement a été bien régu'arisé, l'un des membres de la chaîne a ordonné à la table de reprendre la rotation primitive de gauche à droite. et *sans que le placement des doigts fût changé*, la table a obéi à cet ordre : d'où l'on doit conclure que le mouvement de la table dépend de la volonté des opérateurs sans égard au placement des doigts dans la chaîne.

» Sur une autre table l'expérience a été plus concluante, puisque le mouvement a été obtenu par la simple imposition des mains sans formation de chaîne.

» Voici maintenant quelque chose de plus extraordinaire, que nous avons parfaitement constaté.

» Un guéridon était actionné par trois personnes, dans la salle à manger contiguë au salon, mais dans laquelle il n'y a pas de pendule. Toute la société était réunie autour de cette table; on a demandé à la table de marquer par des coups l'heure de la pendule du salon, elle a frappé neuf coups bien distincts. On a demandé aussitôt après le nombre des minutes, alors le maître de la maison a passé dans le salon. La table a frappé neuf coups, ce qui s'est trouvé parfaitement exact.

» Nous pouvons garantir ce fait, parce que nous l'avons vu, parce que nous savons que toute la société était depuis assez longtemps hors du salon, et enfin parce que toute illusion et toute supercherie étaient non-seulement moralement, mais physiquement impossibles. Voilà le fait : l'explique maintenant qui pourra. »

Des faits analogues se sont produits, le 1^{er} juin, chez M. Decerfz, docteur à la Châtre. Un guéridon soumis à l'influence magnétique se penchait et se laissait choir quand on le lui disait, et il indiquait les heures et les minutes quand on le lui demandait. Pour les heures, il frappait fortement le parquet avec l'un de ses pieds, et pour les minutes il frappait également avec le pied, mais plus doucement et par des mouvements réguliers et ca-

dencés; et tout cela était d'une exactitude rigoureuse. Une fois, entre autres, il était 2 heures 25 minutes, il frappa deux coups forts pour indiquer les heures, et il continua de frapper plus doucement pour les minutes; arrivé à 25, la chaîne fut rompue brusquement d'un commun accord; mais le guéridon néanmoins frappa encore deux coups pour compléter le nombre 25 qui était justement l'heure indiquée par la pendule du salon où se faisait l'expérience.

Qu'on cache une pièce de monnaie, qu'on dise à la table magnétisée d'aller la chercher, de poser dessus tel ou tel pied, et la table obéira. Une expérience de ce genre a été faite avec succès, le 1^{er} juin, dans le bureau de M. Bonval, employé à l'hôtel de ville de Paris. Une table cassée, en acajou, mise en mouvement par l'impétuosité des mains de quatre jeunes gens, est allée à plusieurs reprises trouver une pièce cachée, sur laquelle elle a posé le pied en se soulevant avec effort.

Le récit d'une autre expérience de même nature a été adressé à la *Gazette du Languedoc* :



« Un guéridon à trois pieds fut apporté au milieu d'un

cercle d'incrédules dont je faisais partie. L'un des pieds de ce guéridon avait été revêtu d'un morceau de papier blanc. Deux personnes ayant appuyé les mains sur ce guéridon en se touchant, il se leva aussitôt comme pour dire qu'il était aux ordres de l'assemblée. Une pièce d'argent fut placée à une extrémité de la chambre, et aussitôt, sur l'ordre qui lui en fut donné, le guéridon se dirigea vers cette pièce en mettant un pied devant l'autre, comme le compas d'un arpenteur, et la couvrit de celui qui avait été marqué de blanc.

» Cette opération fut répétée et réussit parfaitement, après qu'on eut bandé les yeux aux deux expérimentateurs. On fit même plus, les flambeaux furent emportés, une pièce de billon remplaça la pièce d'argent, toujours la table docile et intelligente alla trouver du pied la pièce cachée.

» Une fois on l'avait placée sur une sorte de petite marche en brique qui se trouvait sous la cheminée, afin d'exhausser le foyer. La pièce se trouvait ainsi isolée. La table sembla un instant déconcertée. Elle se dressa tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et se mit à faire le tour du salon, allant de droite à gauche, de gauche à droite; après ces évolutions elle s'arrêta comme pour réfléchir, puis, partant avec une certaine vitesse, elle marcha droit devant elle, leva son pied blanc de manière à se pencher considérablement, et demeura ainsi appliquée sur la pièce, au grand étonnement des expérimentateurs, qui, ayant les yeux bandés, ne comprenaient pas pourquoi elle restait ainsi penchée.

» On conçoit qu'après ces expériences les fantaisies se donnaient carrière. « Mademoiselle, dit un des assistants à la table, j'ai placé non loin de vous une pièce de cent sous, et je vous prie de la cacher sous ce meuble qui est adossé au mur. » La table part aussitôt, se pose sur un pied, et se balançant, elle chasse la pièce avec un des deux autres, et la fait aller ainsi jusqu'à quelques centimètres du meuble indiqué.

» Là, ne pouvant plus la chasser de la même manière, elle se pencha en arrière et la poussa en roulant avec un pied sur le parquet jusqu'à ce que nous ne la vîmes plus.

» E. BÉNÉDICT.

Si la nature matérielle n'est pas la seule qui obéisse à son magnétique, les hommes tournent aussi, et c'est un phénomène assez notable pour mériter un article spécial.



LES HOMMES TOURNANTS.

Une personne se tient debout ; deux expérimentateurs, l'un à droite, l'autre à gauche, appuient légèrement leurs mains sur elle, de manière qu'elles ne rencontrent et ne touchent pas l'extrémité des doigts, vers les régions du sternum et de la colonne vertébrale. Au bout de quelques instants, l'effet se produit.

Les premiers essais de rotation humaine ont eu lieu à Aranjuez, en Espagne. On écrivait de cette ville à *la Espana* du 13 mai 1833 :

« La chaîne magnétique appliquée au corps humain produit le même mouvement de rotation que lorsqu'elle



est appliquée aux tables circulaires dans les mêmes conditions. La personne sur laquelle on veut pratiquer l'expérience, homme ou femme, se tient debout. Trois ou quatre hommes et femmes font, autour du corps de cette

personne, à la hauteur de la poitrine, la chaîne magnétique avec les mains. En moins de quatre ou cinq minutes, la personne soumise à l'expérience éprouve une impulsion douce, mais irrésistible, qui la porte de droite à gauche ou de gauche à droite.

» Son corps tourne lentement, mais visiblement. Elle cherche vainement à s'assurer sur ses pieds; les pieds eux-mêmes subissent l'entraînement, et ils suivent le mouvement de rotation imprimé au corps. Cette rotation personnelle est très-lente et très-agréable; cependant elle peut avoir des inconvénients pour les personnes très-nerveuses : on a vu une personne dégagée de la chaîne magnétique continuer de tourner seule malgré elle pendant quelque temps. Il paraît prudent de ne pas faire ressentir au corps humain l'influence de la chaîne magnétique pendant plus de dix minutes, pour prévenir tout accident. »

De nombreuses expériences de rotation humaine ont été faites en France. Nous n'en citerons qu'une seule, parce qu'elle est décisive, incontestable, et qu'elle est racontée par un incrédule converti.

On lisait dans le courrier de Paris de l'*Indépendance belge* :

« Maintenant, j'ai un aveu à vous faire, l'aveu d'un sceptique, c'est quelque chose ! Que parliez-vous de tables, de chapeaux et de saladiers qui tournent ! Voici bien une autre affaire : j'ai tourné, moi ! Ne vous récriez pas, ne vous moquez pas ! Tout ce que vous pourriez dire, je le disais. Mais aujourd'hui je me tais ; et, tout bas, quand mon esprit veut douter encore de ces phénomènes, il y a ma conscience impitoyable qui répond : Tu as tourné !

» Eh bien, oui, vous saurez tout. C'était l'autre dimanche, le soir, après dîner. Un dîner demi-champêtre, demi-citadin, dans un donjon, dans un chalet, dans un castel si gentil, qu'il a vraiment l'air d'arriver tout droit de Nuremberg pour prendre la place d'une curiosité sur l'étagère d'un salon de Polyphèmes. Le jardin est le rendez-vous de tous les arbres les plus exotiques, et l'habitation est celle des plus aimables indigènes.

» J'ai, pour ma part, le café et le marasquin excessivement incrédules. On parla tables tournantes, car ça dure encore, bien que fort en train de s'user à la ville, malgré les quatre pièces que quatre théâtres jouent sur ce sujet en ce moment. Mais nous étions presque à la campagne, et là les modes sont en retard.

» Donc, on affirmait la rotation, et je riais. Le fait est que, depuis un mois, toutes les tables de ma connaissance se sont montrées récalcitrantes; je n'ai vu que des tables indomptables. Pour ne désobliger personne, je laissais entendre que je croyais, mais, au fond, rien du tout! La dame de la maison, soupçonnant l'hypocrisie de ma parole, déclara que de cet athéisme féroce elle allait me faire passer aux plus fervents actes de contrition.

» J'avoue que la conversion m'était douce, car j'avais à abjurer entre les mains les plus charmantes. Le mari, qui porte un des beaux noms de la littérature, fort titubant dans l'espèce, allait du sarcasme à la foi, selon que l'un ou l'autre lui inspirait un mot plaisant. Il y avait en plus une jeune personne égayée et moqueuse comme une créole, et son frère un croyant. La sœur était schismatique. On commença.

» On commença par l'insupportable apposition des mains sur un guéridon qui ne broncha pas. Je déguisai trop peu, pour un invité, mon triomphe facile. — C'est la centième expérience que je vois avorter! dis-je.

— Eh bien, que diriez-vous si nous vous faisons tourner vous-même?

— La tête? C'est déjà fait!

— On ne plaisante pas. Vous tournerez irrésistiblement, de la tête aux pieds!

— Comme un derviche? hurlerai-je aussi, comme un derviche toujours?

» On ne daigna plus me répondre. Les deux opératrices montèrent sur des tabourets pour élever, sans fatigue, leurs mains à la hauteur de mes épaules. La maîtresse du logis renversa en arrière le col de mon habit, et les six mains imposées et liées par le petit doigt m'entourèrent d'une chaîne magnétique. Je riais! c'est que j'avais pour épaulettes à graines d'épinard, comme

on dit vulgairement en style de cuisine, ces gentilles mains fluidiques, et déjà il m'était tout naturel de croire à quelque chose. Le sérieux des magnétiseurs finit pourtant par me gagner, car... après cinq ou six minutes d'épreuves, je crus sentir...

— Bah! me dis-je, je me sens le désir instinctif de me retourner, et c'est tout simple; n'ai-je pas ces deux charmantes personnes derrière le dos? On se retournerait à moins.

» Mais bientôt il me sembla... il me sembla... comment vous avouer, comment vous expliquer le fait? Une involontaire puissance agissait sur mon buste, plutôt perçue d'abord, et physiquement constatée bientôt, en quelques secondes. J'y livrai curieusement l'inertie, me réservant de résister ensuite, et le torse à demi-tourné, les jambes durent suivre, les pieds pivotant inmaîtrisablement. Les expérimentatrices poussèrent des clameurs de triomphe.

— Un moment, dis-je, ayant forcé le trio à déménager tabourets et position. Je me remets en place, et vous déclare que je vais résister jusqu'à la force, la douleur, jusqu'à tout ce qu'il faudra. Allez!



» Eh bien! que vous dire? résister me fut finalement impossible. En peu d'instants il fallut que je fisse subir aux pieds la rotation du tronc à demi tourné, et nulle volonté, nulle résistance ne put s'opposer à cette force inconnue, effrayante, qui me maîtrisait d'une façon dont je n'osai plus rire!

» Ces dames, joyeuses de ma défaite morale et de ma rotation physique, voulurent la contre-épreuve. J'avais tourné vers ma droite, on me contraignit à tourner vers ma gauche. Il n'y eut pour cela qu'à poser le petit doigt vers la gauche. Et je retournai! Ici c'est le fluide magnétique, me disais-je. Ailleurs, c'est le fluide de l'intérêt, de l'ambition. Que de gens il fait tourner, retourner et détourner!

» Enfin, j'ai tourné, c'est un fait. Je n'ai plus le droit, je n'ai même plus l'envie de nier ces relations de la matière inerte, quand moi j'ai dû obéir, malgré mes résistances de l'esprit et du corps. Le fluide m'a vaincu, et j'ai la bonne foi de le dire, afin que l'épreuve se multiplie, et qu'on se fasse réciproquement tourner. Si vous doutez de la déclaration, retournez la page, moi je retourne à mes moutons.

JULES LECOMTE. »

Les expériences des tables tournantes et des hommes tournants n'ont pas seulement donné lieu à des phénomènes constants, elles ont produit des accidents bizarres.

La *Gazette de Helsingoer* du 15 mai 1853 raconte un fait très-remarquable dont elle garantit la vérité. On faisait la chaîne magnétique autour d'une table. Une jeune dame qui faisait partie de la chaîne se plaignit d'un violent mal à la tête après quelques mouvements très-rapides de la table. Deux autres jeunes personnes, également dans la chaîne, posèrent leurs mains sur la tête de la dame souffrante; aussitôt elle s'endormit si profondément, que toutes les tentatives que l'on fit pour la réveiller échouèrent. Cette dame entra même aussitôt en somnambulisme lucide; elle se mit à répéter toutes les questions qu'on lui adressa et y répondit. Elle signala la présence d'un individu qui lui était complètement inconnu et l'état de cet individu. Après qu'on lui

eut fait prendre quelques gouttes de vinaigre selon son ordonnance, elle se réveilla tout à coup sans avoir le



moindre souvenir de ce qui s'était passé pendant son sommeil, qui avait duré une demi-heure.

On mandait de Prague aux journaux français, le 10 mai :

« Un garçon de sept ans, appartenant à une des familles les plus considérées de la capitale de la Bohême, a pris part plusieurs jours de suite aux expériences de la table tournante. Un matin, en se levant, il commença à tourner comme ayant la maladie nommée en Allemagne *veitstanz* (la danse de Saint-Guy). Depuis, ce phénomène s'est montré tous les matins, de sorte que l'on a des craintes pour la vie de l'enfant. »

Le *Morning-Advertiser* du 3 juin rapporte un autre fait analogue :

« Une jeune dame, demeurant à Sussex place, Old-Kent-road, a éprouvé un accident très-fâcheux et très-extraordinaire à la suite d'une expérimentation du magnétisme animal. Cette dame avait fait partie de la chaîne

autour d'une table, avec la superposition des doigts. Lorsqu'elle a quitté la table, son effroi a été grand de



sentir que ses doigts, repliés dans la paume de la main, étaient crispés au point de ne pouvoir reprendre leur position naturelle.

» Afin d'empêcher les ongles de déchirer la paume de la main, les médecins ont ordonné d'entourer de coton le bout des doigts. Cette dame a été conduite à l'hôpital de Guys et de Saint-Thomas; on ne peut pas la guérir. Nous garantissons l'exactitude de cette nouvelle, et nous engageons le public à être sobre en matière de ces prétendues récréations inoffensives. »

Il importe donc d'apporter dans les essais de rotation magnétique, en même temps que la bonne foi et le désir de s'éclairer, la prudence et la circonspection.



MESSIRE DU GROIN.

LÉGENDE MERVEILLEUSE.



Le Graisivaudan est la plus belle partie du Dauphiné, qui est bien peut-être la plus belle province de France; car cette vaste contrée, accidentée, montagneuse, romantique, offre une grande variété de mœurs, de phy-

sionomies, de caractères, de températures, d'idiomes et d'aspects, de frappantes antithèses en un mot.

On trouve dans les cantons méridionaux du département de la Drôme la chaleur et la végétation du Midi. L'olivier commence à montrer çà et là son maigre feuillage d'un vert grisâtre. L'accent du peuple indique le

voisinage de la Provence. Les montagnes pourtant se couronnent d'âpres roches et de pins, comme dans les régions du Nord. Valence, Vienne et Lyon sont entourés d'immenses plaines froides et monotones qui forment le bas Dauphiné.

Le haut se compose de tout le département des Hautes-Alpes et de la moitié environ de celui de l'Isère. Dans ce dernier, on remarque l'énorme pâté des monts du Royannais ou Royans, celui des monts de la Grande-Chartreuse, et enfin les Alpes d'Allevard, Uriage et Vizille, chaîne la plus élevée de toutes, qui cerne le Graisivaudan (vallée de Grenoble) et le sépare du Piémont.

Sur ces sommets, on voit souvent la neige, couvrant



des pics anguleux, briller au soleil de l'été. Plus bas s'étendent des versants rapides de pâturages aromatiques ;

plus bas encore des forêts sombres de sapins et de mélèzes ; enfin les zones inférieures sont tapissées de bois de chênes, de cultures bariolées et de pampres joyeux qui produisent des vins dont quelques-uns mériteraient d'avoir plus de réputation.

Tel est le Graisivaudan : un pays tout à la fois doux et rude, sauvage et riant, sévère et gracieux. L'air chaud de l'Italie coule au fond du val parmi la vigne qui grimpe au tronc des arbres vigoureux, parmi les tiges d'un chanvre colossal et les noyers d'une magnifique venue qui bordent et ombragent les routes. Les cimes rappellent leurs sœurs de la Savoie, de la Suisse, du Tyrol ; un vent glacial y souffle en toute saison ; les nuages s'y reposent ; les chamois y brament, la foudre s'y brise avec un bruit affreux que répercutent les gorges sonores et les *balmes* profondes ; les cascades folâtres y prennent naissance dans des grottes où le glacier distille un flot que rien n'a encore souillé, et s'enfuient aussitôt, rapides, échevelées, pour venir se charger de la boue infecte des lieux habités et civilisés, se corrompre en traversant ces réservoirs puants et malsains où l'on fait rouir le chanvre, et se perdre enfin dans la limoneuse Isère, leur mouvant tombeau.

Nul pays ne renfermait plus de fiefs, de manoirs inexpugnables haut-perchés que le Dauphiné. Ses gentilshommes guerriers, qui ont rendu tant de services à la monarchie à toutes les époques, étaient désignés sous le nom d'*écarlate de la noblesse française* ; et le Trièves, prolongement du bassin de Grenoble au Midi, portait le nom poétique et glorieux de *Vallée chevaleresque*.

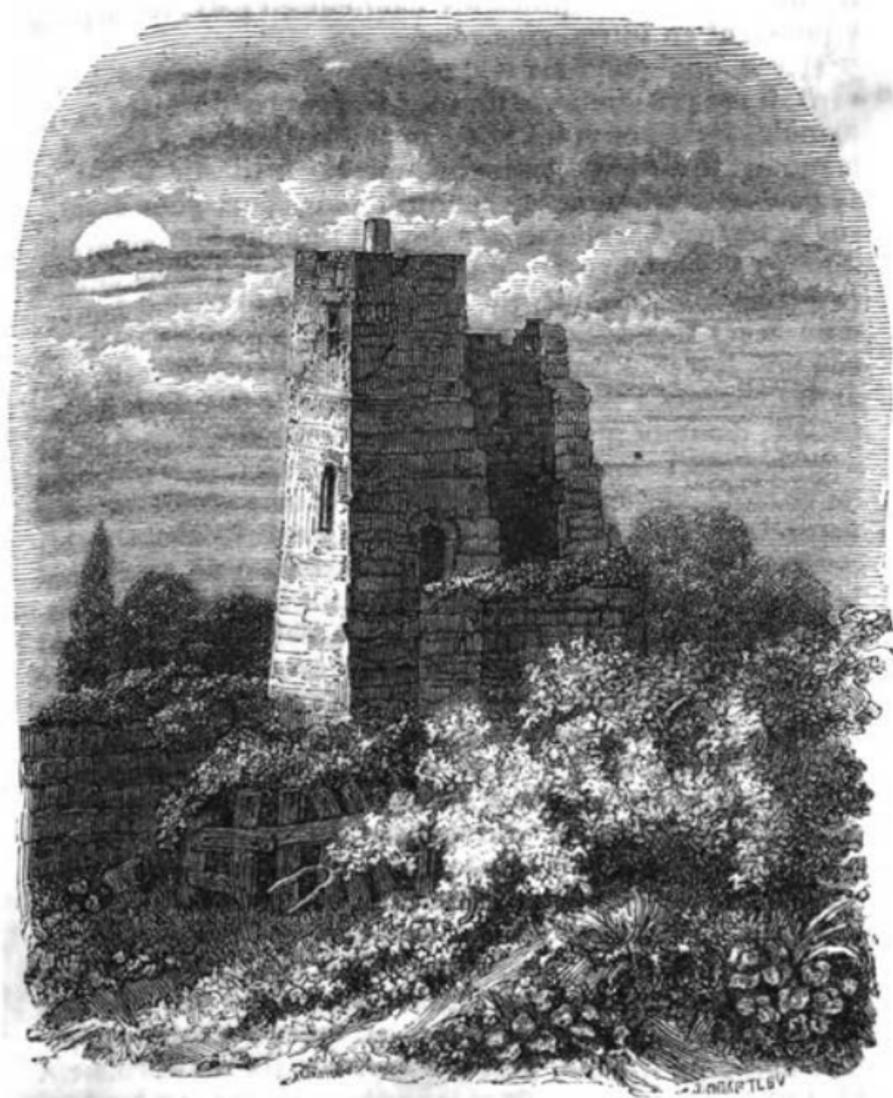
L'avenue principale du Graisivaudan met en communication directe le Dauphiné et la Savoie, Grenoble et Chambéry ; c'est une véritable Tempé, un Éden, un Eldorado qui a eu son chantre, son poète — mais, par malheur, un assez piètre poète, bien qu'il fût académicien — M. Campenon, mort il y a peu d'années. Là, sur le versant des collines, on rencontre, à des distances très-rapprochées, maints châteaux célèbres, maintes ruines historiques auxquelles se rattachent des traditions confi-

ses, superstitieuses, imaginaires ou qui n'ont qu'une légère teinte de certitude ou de probabilité. Ces contes sont bons à recueillir : ce sont des romances villageois, des fictions populaires, des épopées rustiques. Les vieilles gens et les vieilles mesures s'en vont. J'ai sauvé d'un entier oubli, par aventure, quelques récits étranges, merveilleux, fabuleux sans doute, dans mes pèlerinages sans but, entre autres celui que je vous conterai tout à l'heure, et qui met en scène un des personnages les plus lugubrement fameux du seizième siècle.

A celui qui a visité le château de Vizille, empreint encore de toute la grandeur du connétable de Lesdiguières, les restes imposants de la noble maison où naquit Bayard, au-dessus du village de Pontcharra, les tours féodales de Bressieux, celles d'Albon, d'où sortit la race souveraine des dauphins ; Monteiller, logis qui abrita les galanteries de la jeunesse libertine et indépendante de Louis XI ; Rochechinard, donjon perdu dans les bois et les brumes, qui servit de prison à un prince de l'Orient — dont je publierai les aventures touchantes, mystérieuses et fatales ; — Montchenu, grosse châellenie croulante, qui rappelle les opiniâtres rébellions du seigneur Falque contre Louis XI, et Baternay-du-Bouchage, favori de ce roi ; le castel prodigieux de Suze-la-Rousse ; celui de Montbrun, d'un valeureux chef protestant qui périt par la main du bourreau ; Grignan, dont le nom fut porté par la fille de madame de Sévigné ; Anjou, qui fait le sujet d'un bien lamentable épisode, que j'ai traité quelque part ; Beauvoir, séjour de plaisances des dauphins de la deuxième race, et notamment de celui qui céda ses États à la France ; la Tour-sans-Venin, une des sept merveilles du Dauphiné ; et plusieurs autres endroits dont l'énumération serait fatigante ; à celui, dis-je, qui a visité ces châteaux mémorables, il reste à voir le donjon très-escarpé de Beaumont, en Graisivaudan.

Ce donjon, ou plutôt ce qui en reste, s'élève au flanc de la chaîne des monts rocheux de Saint-Pancrace et de Saint-Eynard, sur un tertre fort roide, enveloppé de bois presque impénétrables, au-dessus du petit hameau de la Conche, à peu de distance du bourg du Touvet. Le voya-

geur qui de la grande route aperçoit ce tertre ne peut distinguer ce qu'il porte à son faite, et prend les décom-



ptes de Beaumont pour un roc saillant ou pour un énorme bloc tombé des cimes supérieures.

On ne va guère explorer cette ruine ; peu de gens dans

la contrée se soucient de ce qu'elle fut ; c'est un lieu déchu, délaissé, oublié ; les corneilles tourbillonnent autour de ses sommets inégaux, les plantes pariétaires rongent ses murailles, les reptiles les habitent en paix, les arbres y poussent en intrus sans gêne.

Il y a quelque dix ans que, revenant des eaux d'Alleward, il me prit fantaisie de voir de près les décombres du manoir : c'est pourquoi je grimpai à la Conche. Là, je demandai à une vieille bonne femme qui filait sur le sol de sa pauvre habitation, le chemin le plus court pour arriver sur le tertre. La fileuse, me l'ayant indiqué fort complaisamment, parut curieuse de savoir ce que j'allais faire à Beaumont, et me dit que c'était une localité mal famée, d'un accès très-difficile et dangereux, et qu'on y avait commis autrefois une très-vilaine et abominable action. — Je fus curieux à mon tour de connaître le fait dont il s'agissait, d'autant plus que je savais que Beaumont eut pour seigneur un homme qui a laissé une horrible réputation de cruauté, de férocité, et qu'il me vint aussitôt et tout naturellement à la pensée que la *vilaine et abominable action* était de cet homme. — La conteuse ne savait pas le nom du héros de sa légende, ignorait la date de l'événement en question. J'y suppléai par mes faibles connaissances historiques, et pensai que cette aventure, du genre surnaturel, dut avoir lieu de 1570 à 1580.

Voici la légende que me raconta la vieille :

En ce temps-là, il y avait à la Conche un petit moultier de cordeliers appelé l'Abbayette (un véritable diminutif d'*abbaye*, qu'on voit encore sur un coteau de vignes qui a conservé la teinte brune des vieux papiers, des vieilles murailles, et qui n'est plus qu'une maison de vigneron). Or, ces cordeliers, autrefois fort tranquilles en leur réduit monacal bien situé, bien renté, bien vénéré des bonnes âmes, vivaient maintenant dans des alarmes continuelles, dans de fâcheuses et tourmentantes appréhensions ; ils avaient perdu l'appétit ; ils ne dormaient plus que d'un œil ; ils ne rêvaient que pièges, embûches, surprises, vexations, et leurs regards se portaient sans cesse avec terreur vers le nid de vautours appelé Beaumont.

Une nuit d'hiver qu'il neigeait et qu'il ventait, un homme, enveloppé de sa cape, et qui venait de la montagne, arriva à la porte de nos moines endormis et frappa rudement.

A ce bruit, les cordeliers se réveillèrent en sursaut et furent saisis de frayeur. Le frère portier, transi de peur encore plus que de froid, ouvrit son guichet et dit : *Qui ra là ?* en tremblant et en avançant sa lanterne. « De la part de votre seigneur le baron, » répondit l'étranger ; et, entr'ouvrant sa cape, il montra sur son pourpoint les armes de son seigneur qui y étaient brodées (d'azur aux fleurs de lis d'or, avec cette devise : *Impavidum ferient ruinæ*).

— Mais... dit le portier, que veut monsieur le baron ? Il est bien tard, et les frères dorment.

— Eh bien ! que les frères papelards se réveillent !

Ces mots furent accompagnés d'une litanie de jurons.

Le portier alla demander au prieur ce qu'il fallait faire. Celui-ci ne répondit pas ; car ses oreilles bourdonnaient et il avait fourré sa tête sous sa couverture, de sorte qu'il n'entendit point... Le sous-prieur ou coadjuteur n'osa donner aucun ordre... Le pauvre portier ne savait quel parti prendre. Enfin, comme l'envoyé du baron frappait à coups redoublés, avec force injures adressées au pape, à la messe, aux saints, aux idoles, aux patenôtres, il se décida à ouvrir ; mais son trouble était tel qu'il eut grand-peine à trouver ses clefs.

L'homme du château ayant été introduit, déclara que son maître ordonnait au prieur de se rendre sur-le-champ à Beaumont et d'y apporter ce qu'il faut pour donner la communion suivant le dogme catholique. Il s'agissait, ajouta-t-il, d'administrer ce sacrement à quelqu'un qui allait mourir et tenait *mordicus* à la foi des papistes.

Le désolé prieur dut se lever ; il se recommanda dévotement à tous les bienheureux du calendrier, endossa son vêtement le plus chaud et partit avec l'envoyé. Un frère convers les précédait, portant une torche de résine et le ciboire.

Il était près de minuit quand ils arrivèrent au château

et furent introduits dans l'appartement du baron. On n'y voyait pour tout ornement que des armes accrochées aux lambris, dont les dorures avaient été effacées. Rien qui annonçât le luxe, l'opulence ; tout indiquait une simplicité et une gravité puritaines, un mépris exagéré de ce qui charme les yeux et plait aux sens.

Messire François de Beaumont, **BARON DES ADRETS**, homme trapu, vif et d'un caractère despotique, au regard



impératif et dur, au parler bref, à la barbe taillée en pointe, aux moustaches hérissées comme celles d'un chat en fureur,

reçut le prieur des cordeliers auprès d'un bon feu flambant dans une cheminée aux vastes proportions ; il le fit asséoir, et lui dit, après quelques propos, qu'il voulait séculariser le couvent de l'Abbayette, en sa qualité de serviteur de Christ, d'ennemi de l'idolâtrie, de disciple de Calvin, et parce qu'il ne convenait pas qu'un seigneur de la vraie foi eût parmi ses tenanciers des papistes, des fils de Bélial.

Le cordelier s'efforça de détourner le baron huguenot de ce dessein ; il fut humble, suppliant, protesta de son dévouement, de son obéissance et de celle de ses religieux, rappela les bienfaits des ancêtres du capitaine protestant, tous bons et fervents catholiques, amis et protecteurs de l'Abbayette ; enfin, usant de ménagements et de grandes précautions oratoires, il s'efforça de ramener son interlocuteur dans le giron de la véritable église de l'arracher à l'hérésie... Mais ce fut une vaine dépense de paroles et d'onctueuses exhortations. Des Adrets les accueillit avec des sarcasmes outrageux, des railleries, des quolibets et des invectives. Il savait par cœur les écrits virulents de Calvin, de Bèze et de Farel, tous les arguments de controverse de l'école et de l'église de Genève.

Le moine à la fin laissa parler son redoutable seigneur, baissa la tête et les yeux, croisa les mains sur sa poitrine, resta en silence et se tint coi. Puis il attendit patiemment que le baron eût terminé son discours pour le prier de lui faire accomplir son ministère de prêtre, puisqu'il l'avait mandé pour cela.

Beaumont se frappa le front comme quelqu'un qui oubliait une affaire importante qu'on lui rappelle, et il approcha de ses lèvres un sifflet d'ivoire qui rendit un son aigu.

Aussitôt un majordome parut et reçut d'un air passablement narquois cet ordre, qui lui fut donné de même :

— Qu'on amène messire Du Groin !

Le cordelier pensa que le baron avait dessein de faire périr de mort violente ce messire Du Groin, dont le nom étrange lui était entièrement inconnu, et permettait, sur la demande de celui-ci, qu'un confesseur fût appelé. Il fit part de cette supposition très-vraisemblable à Des

Adrets, qui la confirma pleinement avec un rire satanique et d'affreux brocards.

Le religieux, révolté de cet aveu, se mit à faire un sermon fort pathétique à son seigneur, à lui rappeler tous ses exploits sanglants, toutes ses impitoyables exécutions militaires : le sac de Mornas, de Pierrelatte, de Montbri-



son et de Saint-Marcellin; le viol, l'incendie, le pillage,

le massacre des habitants, le supplice des garnisons catholiques précipitées du haut des tours et des rochers, les profanations commises dans les églises et les couvents, les cruautés à jamais odieuses qui signalaient partout le passage des bandes huguenotes qu'il commandait.

Des Adrets ne fit que rire de cette récapitulation d'atrocités, qu'il appelait de justes et légitimes représailles, autorisées par le *droit* de la guerre, les nécessités impératives des circonstances, l'intention d'en finir avec un ennemi acharné, d'arriver à la paix en inspirant un salutaire effroi des armes.

Pendant tous ces discours, une rumeur inusitée remplissait le château : on entendait des pas nombreux, des éclats de rire; bientôt la porte de la chambre du baron s'ouvrit et l'on introduisit messire Du Grouin *en personne*, ou, pour mieux dire; l'animal cher à saint Antoine, un magnifique pourceau, qui parut fort étonné d'être amené là.

Toute la valetaille se pressait à la porte, et ces faces mécréantes s'épanouissaient d'une infernale jubilation.

Alors le baron ordonna au moine stupéfait, pétrifié, glacé de terreur, suffoqué d'indignation, d'obéir à sa fantaisie sacrilège et de placer l'hostie consacrée dans le gosier de l'immonde animal, que deux valets ouvrirent avec des pinces de fer.

— Puisque vous avez foi, dit-il, en cette folie qu'on nomme la présence réelle, puisque vous prétendez audacieusement que Dieu vient, à votre appel, se matérialiser dans une pâte pétrie ou touchée par des mains quelquefois indignes, impures, souillées, tentons une épreuve qui vous convaincra de votre extravagance, vous montrera l'inanité de votre culte, fondé sur une grossière interprétation des paroles du Sauveur.

Si le fils de Dieu est réellement dans l'hostie que vous avez bénite, il fera un miracle éclatant plutôt que de se laisser dévorer par un porc.

Le prieur refusa en termes énergiques et péremptoires de consommer cet attentat, ce crime de lèse-majesté divine, de se prêter à cette épouvantable épreuve... Alors le baron le menaça de toute sa colère, qui était terrible,

implacable et sans frein. — L'homme d'église resta ferme et inébranlable dans sa résolution courageuse.

Des Adrets ne se rebuta point de cette résistance, et mit devant les yeux du cordelier un tableau des malheurs qui allaient fondre sur l'Abbayette par suite de l'obstination de son chef; celui-ci commença à devenir plus souple en songeant à la ruine de ses religieux. — Il se dit que Dieu voyait la violence qui lui était faite, le piège dans lequel on l'avait fait tomber, et que peut-être il daignerait opérer un prodige pour confondre les hérétiques et manifester que sa vraie église était celle de Rome et non pas celle de Genève.

Son esprit fut exalté par une intuition subite, il pria avec l'élan d'une foi vive, d'une conscience pure, et demanda au ciel de se révéler à ces cœurs pervertis et sceptiques, puis il se prépara, avec un frémissement convulsif, à faire ce qu'on lui ordonnait.... Mais, comme il tirait l'hostie du ciboire, elle s'échappa de ses doigts comme un papillon, et, tout en feu, décrivit plusieurs cercles lumineux dans la haute chambre, qu'elle emplît d'étincelles, de parfums jusqu'alors inconnus aux narines humaines, comme pour assainir l'atmosphère hérétique du château, et, enfin, disparut par la cheminée....

Pendant le baron et ses serviteurs, courbés par une force surnaturelle, étaient tombés la face contre terre... Ils se relevèrent tous catholiques.

Le prieur obtint ce qu'il voulut pour son couvent.

Telle fut la narration de la vieille femme de la Conche.

La vérité est que Des Adrets, en butte à la défiance des protestants, à la jalousie des nouveaux chefs de ce parti, et se voyant déchu de son ancienne influence, de sa première autorité, retourna sa casaque et se rangea du côté des catholiques, auxquels il avait fait tant de mal. Il fut accueilli avec un empressement qui cachait des craintes et d'insurmontables répulsions. Trompé dans ses désirs ambitieux, n'ayant pu obtenir le bâton de maréchal de France, dont il voulait faire son bâton de vieillesse; mal vu de la cour, n'ayant d'amis sincères ni dans l'un ni dans l'autre camp; privé de son fils, qui fut une des nombreuses victimes de la Saint-Barthélemy; accablé du poids

insupportable d'une célébrité sinistre, mécontent de tout le monde et de lui-même, rongé d'ennuis, il se retira dans son château de la Frette en Dauphiné, où il mourut après avoir abjuré le calvinisme.

On ne sait pas à quelle époque précise le donjon féodal de Beaumont, qui a donné son nom à une famille dont les branches sont très-nombreuses et s'étendent dans beaucoup de provinces, fut abandonné et commença à tomber en ruine.

ALFRED DE BOUGY.



LES MORMONS.



Il existe maintenant en Amérique, sur les dernières pentes du versant occidental des montagnes de Timpanagos, une colonie d'environ 12,000 habitants qui s'appellent Mormons. Ce sont les disciples d'un sectaire, nommé Joseph Smith, qui fonda en 1851 la congrégation des Saints du dernier jour. Ses disciples s'accrurent rapidement. On en compte aujourd'hui près de 50,000 en Angleterre, et environ 130,000 aux Etats-Unis. L'histoire et les doctrines d'un homme dont l'influence a été si grande méritent d'être examinées. Nous en puiserons en partie les particularités dans un livre intitulé : *Visions remarquables*; il a pour auteur M. Orson Pratt, agent de l'émigration des Mormons à Liverpool, lequel prend lui même, sur la première page de son livre, le titre de : *l'un des douze Apôtres de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour*, mais que les Mormons de Liverpool désignent ordinairement comme *le premier Apôtre de l'Eglise des Saints du Dernier Jour en Angleterre*, et *l'agent principal de l'Eglise de Jésus-Christ en Europe*.

« Joseph ou Joë Smith, le jeune, dit Orson Pratt, naquit en la ville de Sharon, dans le comté de Windsor, dans l'Etat de Vermont, le 23 décembre 1805. Il n'avait encore que dix ans lorsque ses parents se transportèrent avec leur famille à Palmyra, Etat de New-York, dont il habita le voisinage pendant environ onze ans. Comme profession, on l'employa dès l'enfance aux travaux de l'agriculture. Dans cette situation, il n'eut pour s'instruire que des ressources presque nulles; aussi était-il déjà grand garçon qu'il ne lisait encore que difficilement, n'écrivait que d'une manière très-imparfaite, ne connaissait que les premiers éléments de l'arithmétique. C'était là tout ce qu'il savait encore à quatorze ou quinze ans, lorsque les premières idées lui vinrent de se préparer pour une nouvelle existence. En conséquence, il se retira dans une grotte mystérieuse située non loin de la maison de son père, et il commença à invoquer le Seigneur. Il fut d'abord cruellement tenté par les puissances des ténèbres, qui employèrent tout pour le vaincre; mais il résista jusqu'à ce que l'obscurité disparût de son esprit et qu'en réponse à ses ferventes supplications le Seigneur lui montrât dans le ciel une lumière miraculeuse, d'un éclat extraordinaire, et qui d'abord semblait perdue dans les profondeurs de l'éther. Cependant, par la force de ses prières, il contraignit la lumière à descendre vers lui, et elle finit par se poser à terre, enveloppant Joseph Smith de ses flammes surnaturelles. Il en ressentit une sensation extraordinaire dans tout son être, et aussitôt son esprit, enlevé au sentiment de la nature physique qui l'entourait, fut ravi dans une vision céleste où il aperçut deux personnages divins, doués tous les deux d'une ressemblance parfaite. D'eux il apprit que ses péchés lui étaient pardonnés, et il reçut des révélations sur les sujets qui depuis quelque temps occupaient son esprit. On lui enseigna que les doctrines de toutes les confessions religieuses étaient entachées d'erreur, et qu'aucune d'elles n'était reconnue de Dieu comme son Eglise, comme son royaume. Il reçut ensuite la promesse que la véritable doctrine, le complément de l'Evangile lui serait un jour révélé à lui-même; puis la vision disparut, le laissant dans un état de calme et de paix in-

descriptible. Et cependant, quelque temps après avoir été honoré de cette glorieuse vision, étant jeune encore, il se laissa reprendre aux vanités de ce monde, mais il ne tarda pas à s'en repentir pieusement et sincèrement.

» Et il plut à Dieu, le 21 septembre de l'an de grâce 1823, d'écouter encore la fervente prière de son disciple. Il sembla tout d'un coup que sa maison était inondée de flammes dévorantes. Cette apparition subite lui causa d'abord, comme on peut le croire, une sensation extraordinaire, qui fut suivie d'un sentiment de calme et de sérénité, d'un ravissement de joie qui passe l'intelligence, et aussitôt un personnage mystérieux se montra.

» Malgré l'éclat de la lumière qui déjà remplissait la chambre, il sembla qu'une nouvelle splendeur s'était manifestée avec ce personnage ; et cependant, bien que son regard fût plus perçant que l'éclair, son aspect était au demeurant si doux et si charmant, que toute crainte s'évanouit dans le cœur de Smith, que son âme fut ravie dans un calme céleste.

» La stature de ce personnage était un peu au-dessus de celle des hommes de l'âge qu'il paraissait avoir ; son vêtement était tout blanc et semblait être sans couture.

» Cet être surnaturel était un ange du Seigneur envoyé par Dieu lui-même pour annoncer à Smith que ses péchés lui étaient remis, que ses prières seraient exaucées, et pour lui apporter la bonne nouvelle à savoir que l'antique alliance conclue jadis avec Israël allait se réaliser bientôt pour sa postérité, que la grande œuvre préparatoire pour la seconde venue du Messie allait commencer, que le temps approchait où l'Evangile complété serait prêché à toutes les nations, qu'un nouveau peuple allait être préparé par la foi et la vérité pour le règne de Dieu sur la terre.



» L'ange lui annonça qu'il était appelé lui-même et choisi pour être l'instrument du Seigneur. Il lui révéla aussi que les Indiens de l'Amérique étaient un débris d'Israël ; qu'au temps où ils émigrèrent en Amérique ils formaient un peuple éclairé, possédant la connaissance

du vrai Dieu, jouissant de sa faveur et de ses dons particuliers ; que parmi eux des prophètes et des écrivains inspirés avaient reçu l'ordre de conserver l'histoire des événements les plus importants qui s'étaient accomplis parmi le peuple, que cette histoire s'était transmise de génération en génération, jusqu'au moment où Israël tomba dans l'extrême perversité. La plus grande partie de la nation périt, mais le livre saint fut déposé en lieu sûr pour le soustraire aux mains des méchants qui voulaient le détruire. Après lui avoir donné beaucoup d'autres instructions sur les choses passées et à venir, le céleste messager disparut ; la lumière surnaturelle s'évanouit, laissant Smith dans un état de calme et de joie qu'on ne saurait dépeindre. Mais deux fois dans la même nuit la même vision se renouvela, et chaque fois l'ange ajouta quelque chose aux instructions qu'il donna à Smith sur la grande œuvre que Dieu allait accomplir par lui sur la terre. Le lendemain matin, comme il sortait pour se rendre à son travail ordinaire, l'ange re-



parut encore et lui enseigna le lieu où le livre sacré était déposé.

» Il se rendit donc au lieu indiqué et dont la description est ainsi faite par une personne qui l'a visité, Olivier Cowdery :

« En suivant la grande route qui conduit de Palmyra à Canandiga, dans l'Etat de New-York, lorsque vous approchez du petit village de Manchester, à trois ou quatre milles environ de Palmyra, vous rencontrez à votre main droite, sur la route, une haute colline. C'est là, c'est sur le côté occidental de cette colline, à peu de distance du sommet, que le livre a été trouvé : et quand je visitai moi-même les lieux, en 1830, on y voyait encore quelques arbres, en assez grand nombre pour donner de l'ombre en été, mais non point assez touffus pour empêcher le gazon de pousser à leurs pieds. Dans le trou peu profond qui fut creusé, on rencontra d'abord une pierre d'assez grande dimension et à surface polie. Cette pierre scellait un petit caveau formé de quatre autres pierres également polies. Au milieu, sur trois dés en pierre aussi, était déposé le livre saint. Tandis que Smith contemplait avec un religieux étonnement ce trésor sacré, l'ange qui lui avait déjà apparu se représenta à lui, et son âme fut illuminée comme elle l'avait été le soir précédent : il fut rempli du Saint-Esprit, les cieux s'ouvrirent et un rayon de la gloire du Seigneur descendit sur lui. Il était encore plongé dans l'extase, lorsque l'ange lui dit : « Regarde ! » et il vit le Prince des ténèbres suivi d'une innombrable armée d'esprits infernaux. Cette armée ayant défilé devant lui, le céleste messager lui dit : « Tout cela t'est montré, le bien et le mal, le sain et l'impur, la gloire du Seigneur et la puissance des ténèbres, afin que désormais tu connaisses les deux principes et ne sois jamais influencé ou vaincu par celui du mal. Tu ne peux obtenir dès aujourd'hui la possession du saint livre, car l'ordre du Seigneur est absolu, et il veut que ce précieux trésor ne soit obtenu que par la prière et l'obéissance à ses commandements. »

» Pendant les quatre ans qui suivirent, Smith reçut de fréquentes instructions de la bouche du céleste messager, et enfin, le matin du 22 septembre de l'an de grâce 1827, l'ange du Seigneur lui remit le livre.

» Il était gravé sur des plaques de métal qui avaient l'ap-

parence de l'or. Chaque plaque avait de sept à huit pouces de long sur autant de large et n'était pas tout à fait aussi épaisse qu'une feuille de fer blanc. Elles étaient couvertes des deux côtés de caractères égyptiens ; elles étaient réunies en volume comme les pages d'un livre ordinaire, et sur l'un des côtés elles étaient attachées ensemble par trois anneaux qui les traversaient toutes. Le volume avait à peu près six pouces d'épaisseur, et sur une partie de ses feuilles était apposé un sceau mystérieux. Les caractères ou lettres gravés sur les feuilles non scellées étaient petits et très-bien exécutés. Le livre tout entier portait la preuve d'une haute antiquité, comme aussi d'une grande habileté dans l'art de la gravure. On trouva déposé près de lui un instrument très-curieux appelé par les anciens *urim et thummim*, lequel avait la forme d'un petit arc terminé à ses extrémités par deux pierres transparentes comme le cristal. Cet instrument servait autrefois à ceux qu'on appelait les *voyants*. C'était par son moyen qu'ils obtenaient des révélations. »

La quintessence des révélations faites à Joë Smith fut publiée dans un ouvrage qui a pour titre : *Voice of Warning* (la Voix de l'avertissement), et dont l'auteur est M. Parley Prat, autre apôtre des Mormons. Leur livre sacré contient l'histoire des anciens habitants de l'Amérique, qui étaient une branche de la maison d'Israël et de la tribu de Joseph, et dont les Indiens de nos jours représentent encore les débris. La principale nation d'entre eux ayant succombé dans une bataille, vers le quatrème ou le cinquième siècle de notre ère, un de leurs prophètes, dont le nom était Mormon, composa un abrégé de leur histoire, de leurs prophéties et de leurs doctrines qu'il grava sur des planches de métal, et lui-même ayant été tué, son livre passa à son fils Moroni, qui, poursuivi par ses ennemis victorieux, reçut du Ciel l'ordre d'enfouir ce dépôt sacré, sous la promesse de Dieu qu'il ne serait pas perdu, et serait au contraire rendu aux hommes dans les derniers jours du monde par une nation de gentils, devenus par la suite des temps et des révolutions maîtres de la terre d'Amérique. Le dépôt fut fait vers l'an 420, sur une colline appelée alors

Cumora, située aujourd'hui dans le comté d'Ontario, Etat de New-York, où il put conserver un excellent état, jusqu'au moment où il fut rendu à la lumière par le ministère des anges, et traduit par le secours de l'inspiration céleste.

On assure que Joë Smith, qui n'avait aucune espèce d'instruction, emprunta une partie de ses idées à un roman manuscrit composé par un certain Salomon Spaulding, ancien ministre de l'église. Ce roman, intitulé *le Manuscrit trouvé*, était fondé sur l'hypothèse que les Indiens descendaient des tribus d'Israël, et les principaux personnages étaient Mormon et son fils Moroni. C'est à ce nom de Mormon que les sectateurs de Joë Smith doivent la qualification sous laquelle ils sont connus.

Les Mormons reconnaissent deux ordres de prêtrise, celui d'Aaron et celui de Melchisédech ; ils sont gouvernés par un prophète ou président, par douze apôtres, par un conseil dit des Soixante-Dix, par un nombre indéterminé d'évêques, de grands prêtres, de diacres, d'anciens et d'enseignants. Ils affirment que le don de prophétie et le pouvoir de faire des miracles n'ont pas cessé pour les hommes, que Joseph Smith et beaucoup d'autres Mormons ont fait des miracles et exorcisé le diable, que la fin du monde est proche, qu'ils sont les saints annoncés par l'Apocalypse, lesquels doivent posséder le royaume temporel de Jésus-Christ en ce monde. Ils enseignent aussi que ce royaume doit être fondé ou sur les bords du Missouri, le lieu de leur premier établissement, ou dans le pays qu'ils occupent à présent sur les bords du grand lac Salé, dans la vallée qu'ils ont appelée Deseret. Ils prétendent que leur livre de Mormon, avec leur recueil de doctrines, forme le complément de l'Évangile, qu'ils n'ont rien pris ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament qu'ils sont venus compléter. Il ne paraît pas cependant que leur notion de Dieu soit celle de l'Évangile, mais qu'ils reconnaissent une divinité matérielle. Cette idée est énoncée plus explicitement dans le recueil qui a pour titre : *Times and Seasons*, et dans une foule d'autres écrits. L'extrait suivant d'une sorte de symbole de foi signé par Orson Spencer, l'un des

douze apôtres de leur doctrine, peut éclairer la question. On y lit : « Nous croyons que Dieu est un être qui a à la fois un corps et des parties, et aussi des passions. Je ne crois pas que le livre de l'Écriture sainte a été arrêté avec la révélation de saint Jean, mais je crois que partout où Dieu trouve sa véritable Église, il se plait à lui faire de fréquentes révélations; et comme Dieu a connaissance de toutes choses spirituelles et temporelles, ses révélations touchent à toutes les choses qui peuvent servir à manifester sa gloire. »

Joseph Smith est plus explicite encore. Dans le sixième volume du *Millennial Star*, on lit, signé de son nom :

« Qu'est-ce que Dieu ? C'est une intelligence matérielle organisée qui possède un corps et des parties. Il a la forme d'un homme, et il est en réalité de la même espèce, mais il est le modèle et le type de la perfection à laquelle l'homme doit atteindre, Dieu étant le chef et le père de toute la famille. Cet être ne peut occuper deux places à la fois, par conséquent il ne peut être présent partout.



» Qu'est-ce que les anges ? Des intelligences issues de l'espèce humaine. La plupart sont des enfants. L'Adam et d'Eve, d'hommes, est-il écrit, êtres-dieux ou fils de Dieu, doués des mêmes puissance, attributs et facultés que possèdent leur Père céleste et Jésus-Christ.

» Le plus faible des enfants de Dieu qui existent aujourd'hui sur la terre possédera un royaume plus étendu et plus de richesses, et plus de sujets, et plus de puissance, et plus de gloire que n'en possèdent aujourd'hui Jésus-Christ et son Père; mais en même temps Jésus-

Christ et son Père verront s'accroître leur puissance, leur empire et leurs sujets dans une proportion analogue. »

L'un des traits de leur religion la rapproche singulièrement du mahométisme : la pluralité des femmes leur est permise ; comme les musulmans, les Mormons ont le droit de prendre autant d'épouses qu'ils peuvent en entretenir, et les mariages doivent tous se faire suivant les dispositions de la loi.

Chassés, il y a quelques années, du Missouri et de l'Iowa, les Mormons, nouveaux Israélites, se dirigèrent vers les déserts de l'Ouest. Dans ce voyage, où ils allaient chercher non point la terre promise, mais un asile contre l'intolérance, ils eurent à supporter bien des épreuves, bien des souffrances, surtout lorsqu'il leur fallut franchir la grande chaîne des montagnes Rocheuses. Après avoir



marché pendant plus d'une année, ils vinrent enfin, le 24 juillet 1847, planter leurs tentes non loin du lac Salé, vers l'extrémité nord-est de ce vaste plateau qu'on désigne sous le nom de Grand-Bassin. Ils y jetèrent les fondements d'une ville, qui couvre maintenant une surface

de trois millés carrés et ne compte pas moins d'un millier de maisons.

La cité des Mormons est située sur les dernières pentes du versant occidental des montagnes de Timpanagos, près de la rivière qui unit le lac Salé au lac Utah, à cinq milles de ce dernier, et à environ vingt-deux milles de l'autre, dans une belle vallée qui s'ouvre de l'ouest à l'est. La ville même compte une population de 8,000 âmes, tandis que celle de la vallée s'élève à 10,000. L'aspect que présente la jeune cité est assez original. Elle est divisée en vingt quartiers, dont chacun forme une espèce d'enclos particulier. Les maisons bâties en *adobes*, ou briques séchées au soleil, n'ont guère qu'un seul étage ; elles sont entourées de jardins où l'on cultive non-seulement des légumes, mais des céréales. Des sources, qui descendent des montagnes, coulent en ruisseaux dans les rues et dans les jardins.

Les habitants ont ainsi sans peine une eau pure et limpide pour tous les besoins ordinaires de la vie, aussi bien que pour l'arrosage de leurs cultures. Un certain nombre de magasins existent déjà, et différentes industries sont en pleine activité. On a commencé la construction d'une maison d'Etat qui aura 90 pieds sur 40. Ce qui a été accompli en trois années prouve que les Mormons, pris en corps, sont doués d'une activité réelle et possèdent cette puissance créatrice qui semble être le privilège de la race anglo-saxonne.

Leurs croyances religieuses ont valu à ces sectaires des antipathies et des hostilités ; mais quand on jette un coup d'œil sur leur passé, on ne peut se refuser à leur reconnaître une indomptable énergie. La persécution d'ailleurs paraît n'avoir fait qu'affermir leur foi. Le président de leur Eglise, Brigham Young, est un homme d'environ quarante ans, d'une taille ordinaire, mais d'une assez belle corpulence. Il jouit d'une influence sans limites, et n'est guère moins respecté que ne l'était le saint des Mormons, Joë Smith.

E. L.

DAVEL.

- HISTOIRE D'UN ILLUMINÉ (1).



LE 15 mars 1723, le major Jean-Daniel - Abraham Davel, commandant le département mi-

litaire de la Vaux (canton de Vaud, en Suisse), homme honorable et distingué par ses services, à qui ses fonctions permettaient de mener la vie champêtre au bord du lac Léman, à Cully, son lieu natal, rassembla tout à coup quelques milices, marcha sur Lausanne pour délivrer la ville et le canton de la domination ber-

noise, mais, ne voulant pas user de violence et faire couler le sang, car il était fervent chrétien, il laissa au conseil de la ville le temps de se concerter et de prendre des mesures qui déjouèrent un projet patriotique mais mal conçu. Le major mourut sur l'échafaud.

(1) Extrait des *Nouvelles Vaudoises*, par Alfred de Bougy.

Cet officier distingué, qui avait puissamment concouru au gain de la bataille de Willmerghen, et donné la victoire à Berne, dont il voulut, plus tard, affranchir son pays, a beaucoup de ressemblance morale avec notre Jeanne d'Arc. Comme elle il eut des visions, il suivit les instructions de ses anges familiers, il fit des prodiges et périt martyr; comme elle, il eut la foi et l'enthousiasme qui transportent les montagnes; mais, moins heureux dans sa fin que notre touchante héroïne, il ne put chasser les étrangers de son pays.

Je détache de cette étrange histoire, que j'ai écrite avec développements, la partie merveilleuse qui convient à notre publication.

Davel, fils d'un pasteur ou ministre du saint Evangile qui desservait la paroisse de Morrens, dans les monts du Jorat, reçut une éducation tout à fait religieuse, et rien n'eût pu faire présager qu'il serait un jour soldat.

Etant encore très-jeune, il perdit son père, et « tint à cette occasion des discours qui étonnèrent, édifièrent et fortifièrent tous ses parents. »

Il fut décidé qu'il entrerait au service militaire; et, en attendant qu'il eût l'âge voulu, il vint avec sa mère habiter la rue escarpée de la Mercerie, à Lausanne.

Il raconta, dans ses interrogatoires, le fait que voici et ceux qui suivent: « Un jour, le feu prit dans une maison près de la cathédrale, on l'enferma et on courut sur le lieu du sinistre. Pensant que l'église était en danger, il voulut aller se joindre aux travailleurs, et comme il ne put sortir par la porte, il sauta par la fenêtre, qui était assez élevées, — sans réfléchir



aux suites que pouvait avoir cette imprudence, mais Dieu veillait sur lui. Au lieu de tomber perpendiculairement, il fut comme enlevé, porté à dix ou douze pas plus haut:

— car la rue est montante, — et toucha le sol sans se faire aucun mal. Une servante qui revenait, car le feu était éteint, fut stupéfaite de le trouver là...

Bientôt après on *le mit en change*, comme on disait, chez un pasteur d'Interlaken, dont le fils vint prendre sa place à Lausanne, pour apprendre le français.

La seule particularité remarquable de son séjour dans l'Oberland est celle-ci, que nous lui laissons raconter : « Je lus un jour par hasard, sur le mur d'une des chambres de la maison de mon hôte, que tel jour de telle année les pêcheurs de l'endroit avaient pris une quantité très-considérable de poissons. A quelque temps de là j'allai voir la pêche, et il arriva que les filets amenèrent plus de poissons en ma présence qu'ils n'en avaient amené à l'époque indiquée sur le mur de notre habitation. Le spectacle de la pêche m'ayant amusé, je me le donnai souvent, et les pêcheurs s'aperçurent bientôt qu'il y avait une sorte de bonheur attaché à ma présence, laquelle, selon eux, rendait toujours la capture plus abondante. C'est pourquoi ils ne manquèrent pas, depuis cette découverte, de venir me prendre chaque fois qu'ils se rendaient au lac. Un eune garçon du pays, spectateur ordinaire de la pêche,



voulut s'attribuer le mérite, — c'en est un — de ceci. Pour éclaircir la chose, je le laissai aller seul plusieurs jours avec les pêcheurs, qui, alors, prirent peu ou point de poissons. Je revins au lac, et la bonne chance me suivit. » Voici la suite du récit de Davel : « L'année d'après,

qui précéda celle de mon entrée au service militaire, c'était la dix-huitième de mon âge, et que je passai chez ma mère à Cully, amena un événement qui décida de mon avenir.

» C'était, si je ne me trompe, en 1688; il y avait alors de grandes et déplorables superstitions dans nos campagnes; le démon avait jeté dans les esprits de nos paysans, éclairés pourtant, une sorte de maladie de terreur, on croyait aux sorciers, aux magiciens, aux maléfices, aux apparitions; mais moi je combattais de toutes mes forces ce que je croyais alors une faiblesse.

» Les vendanges allaient commencer, et il se trouva parmi les travailleurs étrangers une jeune fille parfaitement belle et sage qu'on appela l'*Inconnue*.

» Un matin, ma mère entra dans ma chambre avec un visage tout triste, et m'apprit que l'*Inconnue* l'avait aver-



tie que je devais mourir dans trois jours et priée de me le faire savoir pour que je pusse me préparer.

» Cette nouvelle ne me causa aucun abattement. Je la reçus avec une entière sérénité, et j'employai les trois jours de vie qui me restaient à prier et à méditer chrétiennement. Pendant que j'étais agenouillé, l'*Inconnue* entra familièrement, loua mon recueillement et ma piété, me conseilla de prier plutôt de cœur que de bouche, puis m'engagea à changer de linge, parce que, selon elle, il était convenable de soigner sa mise pour se présenter devant Dieu, — recommandation que j'ai toujours suivie depuis lors; — elle me dit encore que je pouvais aller prendre l'air dans un endroit qui fût écarté, et où il n'y eût aucune distraction frivole, et que je ne devais pas cesser de soutenir mon corps par une nourriture saine.

» Les trois jours s'écoulèrent; la nuit où j'attendais la mort étant arrivée, je me mis au lit dans une sorte d'extase, de langueur délicieuse, d'ivresse de cœur, de plénitude ineffable. Il me sembla bientôt que je sentais comme un anéantissement graduel de mes facultés, cet état était plus doux que pénible. Les rideaux de mon alcôve étaient clos ainsi que mes paupières. Tout à coup mes yeux s'ouvrirent, et je vis deux anges qui se tiennent des deux côtés de mon lit.

» Comme j'étais ravi en ma vision, on heurta légèrement à la porte, et l'on m'appela à mi-voix : *Daniel*; ma mère, qui me donnait toujours ce nom, qu'elle préférait, était envoyée par l'*Inconnue* pour voir comment je me trouvais.

» Je ne répondis pas, ma mère eut peur et descendit en hâte auprès de l'*Inconnue*, qui était restée au coin du feu. La vendangeuse demeura un moment en silence, puis dit : — Retournez à sa porte, parlez-lui, mais gardez-vous d'entrer. Je crois qu'il vous répondra cette fois.

« Ma mère revint donc, et je lui répondis : — Eh ! ma mère, je suis bien; laissez-moi, je vous prie, dans ma tranquillité.

» Ma mère alla rapporter mes paroles à l'*Inconnue*. — Puisqu'il vous a répondu, dit celle-ci, il ne mourra pas encore, Dieu le conserve pour qu'il accomplisse de grandes choses. Mais il faut lui donner à manger pour le maintenir en état de force et de vigueur.

» A ces mots, elle me prépara une rôtie au vin, la plaça sur une assiette lavée avec soin par elle-même, et suivie de ma mère, me l'apporta. Je goûtai la rôtie, et lui trouvant un goût exquis, je voulus que ma mère la partageât avec moi; mais l'*Inconnue* dit : — Cela n'est point permis, et je m'y oppose; puis, s'adressant à moi, elle ajouta : — A présent, vous ne mourrez pas.

» On me laissa seul, et je dormis du sommeil le plus délectable.

» L'*Inconnue* demeura six jours chez nous. Elle restait presque continuellement à la maison avec ma mère et préparait les repas.

» Le lendemain de ma vision, j'allai prendre l'air

d'assez bon matin. L'étrangère, m'ayant aperçu, vint à moi et me saisit la main comme pour l'examiner. — Il est bon que vous sachiez votre destin, puisque vous allez voyager, dit-elle.

— Laissez, répliquai-je, je n'ai aucune foi en ces pratiques. Et retirant la main, je la cachai derrière mon dos.

— Eh bien ! reprit la jeune fille, j'examinerai votre front.

» Elle souleva mon chapeau ; je le renfonçai aussitôt assez brusquement.

— Vous avez beau faire, dit elle, j'ai tout vu, je sais tout.

» Et pour me convaincre et gagner ma confiance, elle me rapporta avec une exactitude vraiment prodigieuse les circonstances de mon séjour dans l'Oberland.

» Imaginez ma surprise, mon saisissement, je n'avais confié ces détails à personne !

» Elle, dé-
mêlant mes
sensations, se
prit à dire :

— Ne crai-
gnez point
laissez - moi
parler, vous
avez une phy-
sionomie heu-
reuse, plus
heureuse que
vous ne pen-
sez. Préparez-
vous à entre-
prendre un
excellent ou-
vrage auque-
Dieu vous des-
tine.....

» Ayant par-
lé ainsi, ell-
prit un œuf, le
cassa sur mon
front, et dit : —



— Vous allez voir quelque chose dont vous

serez bien aise; il est nécessaire que vous sachiez ceci.

» Elle ouvrit l'œuf, en versa le contenu dans un verre plein d'eau, et me montra sur cette eau plusieurs petites figures. La première que je vis tenait une plume à la main, la seconde était celle d'une personne morte, ce qui annonçait que je remplirais, en premier lieu, les fonctions de secrétaire auprès de quelqu'un qui mourrait bientôt. La troisième figure tenait un drapeau, ce qui me présageait que je serais enseigne. La quatrième enfin me présentait moi-même à cheval, ce qui me promettait un commandement militaire. Les divers grades par lesquels j'ai passé ont confirmé pleinement ces pronostics. *L'Inconnue* m'annonça avec des détails très-circonstanciés tout ce qui m'est survenu, les diverses circonstances de ma vie de soldat. — Ces événements, disait-elle, ne devaient être considérés par moi que comme un signe surnaturel, une préparation à de plus grandes choses (l'entreprise sur Lausanne). Elle m'expliqua mon plan futur, et me dit que *je serais soutenu par une force supérieure qui me ferait agir et exécuter.*

» Un jour je vis au fond de mon chapeau trois gouttes d'huile, ce qui me contraria. J'imputai ces taches à mon



frère, qui nia les avoir faites. La vengangeuse, entendant ce que nous disions, s'écria : — Montrez-moi ces taches ! Je les lui fis voir, alors, me posant mon chapeau sur la tête, elle dit : — Ce n'était rien : elles doivent avoir disparu. Je vérifiai le fait, et en même temps passai la main dans mes cheveux, qui se trouvaient humectés d'huile. *L'In-*

connue sourit et me pria de sentir cette huile, laquelle

avait une odeur délicieuse. Pendant plusieurs jours ce parfum s'exhala de ma chevelure, et je compris que la jeune fille m'avait oint et consacré à mon insu.

» L'étrangère me recommanda instamment de donner à un pauvre mon chapeau quand il serait vieux, et de remarquer ce qui arriverait à ce pauvre. Je fis ce qu'elle m'avait dit, et je choisis un mendiant de la Vaux, nommé Abraham Lederrey; or, cet homme, aujourd'hui propriétaire dans l'aisance, est l'un des conseillers de la paroisse de Villette....

» Tout ce qui m'advint au service militaire me prouva, jusqu'à la dernière évidence, que l'*Inconnue* avait vu parfaitement clair dans ma destinée. — Le merveilleux me suivit partout.

» Je fus d'abord envoyé en Piémont dans le Val d'Aoste, et je devins immédiatement secrétaire de la compagnie de M. d'Aubrecau, qui mourut bientôt après; on me nomma alors enseigne, ainsi que l'avait prédit la vendangeuse.

» Pendant mon séjour dans ce pays, j'eus lieu de remarquer, en mille circonstances, que j'étais regardé comme un jeune homme en qui il y avait quelque chose de particulier. Un jour que des catholiques d'Aoste faisaient les cérémonies d'usage autour d'un mort, en ma présence, j'obtins, par fantaisie, en dépit de ma qualité de protestant, de marcher avec la procession. Je ne puis dire pourquoi il me vint à la pensée que le mort lèverait la main, s'il y avait quelque heureux événement à attendre, et je fis part de mon idée. Chacun s'approcha du défunt sans qu'il fût le moindre mouvement, mais quand vint mon tour, il leva la main. Tous les assistants furent saisis de frayeur; pour moi, je crus à quelque supercherie et dis nettement mon soupçon: mais je me trompais, il fallut bien se rendre à l'évidence. Dieu venait d'opérer un miracle pour fortifier ma foi.

» Mon régiment avait été prêté au duc de Savoie par le roi Guillaume, à qui il appartenait; bientôt il fut rappelé en Hollande. Nous partîmes et traversâmes l'Allemagne; en passant un petit lac de Souabe, nous fûmes assaillis par une bourrasque si violente que tout le monde,

excepté moi, crut périr et perdit la tête. Cependant, nous atteignîmes le bord et fûmes sauvés. Beaucoup de gens étaient accourus pour nous porter secours. On se précé-



pita en désordre sur le rivage, mais je restai le dernier sur une barque, fermement convaincu, par devers moi, que mon heureuse étoile était pour beaucoup dans notre délivrance.

» Une nuit, — pendant que j'étais en garnison à Gorcum, en Hollande — les habitants eurent une terrible alerte : la haute marée, accompagnée d'un vent violent, fit craindre une inondation ; mais on en fut quitte pour la peur. Le bourgmestre et son conseil voyant dans cet événement un miracle, l'attribuèrent à la présence d'un homme craignant Dieu, et on fit prendre le nom de tous les étrangers qui se trouvaient en ce moment dans la ville. — La connaissance que mes camarades avaient de mes antécédents fit attribuer le prodige à l'influence qui me suivait.

» Une autre aventure arrivée à Gorcum mérite d'être citée : Je soupais en compagnie de quelques officiers chez un gentilhomme qui ayant fait apporter deux bouteilles

d'un vin de prix, demanda à son valet combien il y en avait encore à la cave. Celui-ci répondit qu'il y en avait huit. Notre hôte parut extrêmement surpris de ce rapport, et l'un de nous de s'écrier : « Vous êtes étonné, monsieur, de l'habileté avec laquelle nous vidons vos bouteilles ? — Bien au contraire, messieurs, répliqua-t-il, je n'avais que six bouteilles de ce vin, j'en ai fait apporter deux, et l'on m'annonce qu'il en reste huit. Voilà qui confond mon



arithmétique. » On envoya compter de nouveau les bouteilles, et il s'en trouva bien réellement huit. Notre gentilhomme était parfaitement sûr de n'en avoir que six avant le repas. « Que la multiplication de vos bouteilles ne vous surprenne pas, dit au maître de la maison

M. Lubar, un de mes camarades, il y a ici un convive que le merveilleux ne quitte jamais. » Et, à l'appui de son assertion, il narra un fait dont il avait été témoin oculaire peu de temps auparavant : Nous étions en mer, les matelots, prévoyant une furieuse tempête par certains signes infailibles, vinrent, suivant leur coutume, engager chacun à prier Dieu. Quand j'eus fini ma prière, je montai sur le pont pour voir le temps qu'il faisait, et ne remarquant aucun indice d'orage, je dis aux marins : « Pourquoi avez-vous voulu nous effrayer ? — Jamais nous n'avons rien vu de semblable, me répliquèrent-ils, le ciel a changé soudain au moment où vous avez paru. » Quand nous débarquâmes à Dordrecht, le maître pilote vint avec empressement me présenter la main. Une grande foule de matelots m'entoura, on me regardait avec beaucoup d'attention, en me faisant toute sorte de civilités, et l'on m'escorta jusque chez moi, où quelques personnes entrèrent même. Je ne comprenais pas trop pourquoi l'on me rendait tant d'honneurs. Quand je fus seul avec M. Lubar, il m'apprit que nos gens étaient persuadés qu'ils me devaient leur salut.

» Une autre fois, tandis que je soupais avec quelques amis, j'entendis très-distinctement une voix qui m'annonça ma dernière expédition, celle de Lausanne. Elle commença par ces mots : *Dieu vous soit en aide!* et finit par ceux-ci : *Dieu vous aidera...*

» Ces messieurs ouïrent la voix, et croyant que c'était une mystification, visitèrent toute la maison. Ils ne trouvèrent personne et furent plus qu'émerveillés de cette audition.

» En Hollande, je parvins successivement aux grades de capitaine-lieutenant, sous M. de Saconnay — dont l'*Inconnu* m'avait parlé — puis de quartier-maître et d'aide-major. On croyait que j'étais de ceux dont le contact est salutaire, de ceux qui *portent bonheur*, et M. Litberd, chirurgien-major de notre régiment, partageant cette croyance, tâchait toujours de m'emmener avec lui lorsqu'il allait visiter ses malades. On assura que j'avais puissamment contribué à la guérison d'un M. Achard dont on désespérait.

» Il m'arriva ensuite quelques tribulations qui, du reste, m'avaient été annoncées par ma nécromancienne de village : je fus malade à toute extrémité à l'Ecluse, en Flandre, ceux qui veillaient auprès de moi me crurent trépassé.

» Lord Albemarle, favori du roi, m'ayant fait un passe-droit criant en disposant, au profit d'un autre, d'une compagnie que j'avais méritée pendant cette guerre, je quittai le service de Hollande et passai à celui de France. On me nomma capitaine réformé dans le régiment de Spaar, j'entrai en campagne et il me vint, comme par inspiration, l'idée d'une petite expédition qui eût sans doute réussi; mais les généraux français à qui j'en fis part ne voulurent pas la permettre. Je demandais trois cents



hommes détermines et promettais de mettre la France en possession de l'Ecluse, d'amener Eugène et Marl-

borough morts ou vifs. La jalousie ou l'inintelligence de mes chefs me mirent des entraves dont je ne pus me dégager, et, comme j'avais pris la chose à cœur, j'en conçus du chagrin. J'avais une foi vive en la réussite de mon plan.

» M'étant chargé ensuite d'une affaire de recrues qui ne réussit point au gré de mon désir, j'eus de l'ennui, je tombai presque en disgrâce, et, m'étant dégoûté du service étranger, je rentrai en Suisse après une absence de vingt-cinq ans. Je n'avais reçu aucune blessure dans mes campagnes, ainsi que me l'avait prédit l'*Inconnue*. »

Davel arriva à point nommé pour offrir son épée à Berne et prendre part à la guerre inter-cantonale de 1712, qui fut terminée par la bataille de Willmerghen et la défaite de l'armée catholique.

Retiré à Cully, dans son petit commandement, le major



vécut aimé et honoré de tout le monde jusqu'à la catastrophe qui le perdit. Il avait composé cette prière qu'il récitait matin et soir :

« Eternel,
Grand Dieu
tout-puis-
sant, créa-
teur du ciel

et de la terre, toi qui gouvernes toute chose par ta divine providence, qui disposes des événements suivant que tu le trouves expédient pour ta gloire et le bien de tes enfants ! je me prosterne dans la plus profonde humilité pour t'adorer de toutes les forces et capacités de mon esprit, et me ranger aux décrets de ta divine volonté que

tu m'as manifestée par le ministère de tes serviteurs saints (les anges, sans doute).

» Fortifie-moi, ô mon Dieu! dans toutes les fonctions de ma vocation, afin que je m'en acquitte avec zèle, fermeté, courage et persévérance entière. Que ta gloire rebruisse dans toute ma conduite, et que mon prochain soit édifié, consolé et établi dans la pureté de ta parole, et que tous ensemble nous magnifions ton saint nom par-dessus toute chose, de tout notre cœur, force et entendement. Nous nous remettons entre les bras de ta divine providence avec une ferme foi et entière confiance. Préserve-nous de toute illusion et tentation du malin, et fais que nous embrassions et pratiquions la pure vérité de tes ordres sacrés. »

On voit que Davel obéissait à des voix surnaturelles comme avait fait Jeanne d'Arc, et était aussi pieux que la bergère héroïque de Domremy. Il mourut dans la plaine de Vidy, sur un échafaud, avec le courage et la résignation qu'avait montrés la guerrière française sur le bûcher de Rouen.

Longtemps le canton de Vaud oublia celui qui s'était offert en holocauste pour son indépendance; mais enfin cet oubli ingrat fut réparé; et l'on plaça dans la cathédrale de Lausanne une tablette de marbre sur laquelle on lit l'inscription que voici :

A LA MÉMOIRE
DU MAJOR DAVEL
MORT SUR L'ÉCHAFAUD EN 1723, LE 24 AVRIL,
MARTYR
DES DROITS ET DE LA LIBERTÉ DU PEUPLE VAUDOIS.

LE VŒU DE L'ASSEMBLÉE PROVISOIRE DE 1798
LA GÉNÉROSITÉ DE FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE
LA RECONNAISSANCE DU CANTON DE VAUD
ONT CONSACRÉ CE MONUMENT
ÉRIGÉ
L'AN 1839, AU MOIS D'AVRIL, LE 24^e JOUR.

A DIEU SEUL HONNEUR ET GLOIRE.

Le bourg de Cully, situé au bord du lac près de Vevey, a voulu aussi payer sa dette à Davel, et lui a élevé



sous les arbres de la promenade du rivage un obélisque de pierre blanche sur lequel on a gravé ces vers de M. Juste Olivier, poète vaudois et auteur d'une Vie du major :

A son pays esclave offrant la liberté,
Comme un héros antique il mourut seul pour elle,
Et, pieux précurseur de notre ère nouvelle,
Il attendit son jour dans l'immortalité.

Au-dessous du socle on a placé les interrogatoires de Davel, renfermés dans une boîte de fer.

Nos biographes n'ont pas eu connaissance de la vie d'un des hommes les plus justement célèbres de la Suisse française.

Le pasteur Vinet, de Lausanne, littérateur éminent, mort depuis peu d'années, lui a consacré ces lignes dans le tome VII du journal *le Semeur* :

« . . . Davel, qui n'a pas de pareil dans le passé, et à qui l'avenir ne promet point d'imitateurs, guerrier avare de tout autre sang que du sien, calme et doux dans l'en-

treprise, dans le péril, dans la catastrophe; fou, si l'on veut, mais d'une folie sublime et touchante, et dont les motifs, les principes et les moyens feraient honte à beaucoup de ceux qui seraient tentés d'invoquer son exemple; homme enfin dont le souvenir, s'il ne peut être la règle de nos actions, nous enseigne du moins un patriotisme religieux, un civisme chrétien, les seuls qui puissent nous sauver. »

Gibbon, lui, s'écrie simplement dans ses *Mélanges* :

« Davel, enthousiaste, il est vrai, mais enthousiaste pour le bien public! »

M. Sainte-Beuve a placé le nom de Davel dans une strophe d'une poésie adressée aux étudiants de la Société de Zofinghen.

M. Gleyre, peintre fixé à Paris, mais originaire de la Suisse française, à laquelle nous devons Pradier, Töpffer et tant d'autres grands artistes, a fait pour la ville de Lausanne un grand et beau tableau représentant Davel adressant, du haut de l'échafaud de Vidy, une allocution au peuple pour qui il se dévouait.

ALFRED DE BOUGY.



L'OMRAH.

ABRÉGÉ D'UNE HISTOIRE MERVEILLEUSE.



I.

L'un des derniers jours de février 1728, il y avait à Chésalles, village du canton de Vaud, sur une montagne enveloppée de forêts, au district de Moudon, réunion de famille dans la maison Moginié, qui n'existe plus aujourd'hui, et avait l'apparence d'un pauvre manoir rustique passé presque à l'état de métairie. Je n'ai pas pu découvrir le but de cette réunion, mais cela importe peu à notre histoire. Cette petite société de bonnes gens se composait du maître du logis, Moginié père, veuf, qui ne devait pas avoir plus de quarante ans; de ses deux fils, Daniel et François, — le premier âgé de dix-huit ans, le second de seize; — d'un autre Moginié qui habitait le village d'Oron, frère du veuf,

et, par conséquent, oncle des jeunes gens que je viens de nommer ; de deux cousins de ceux-ci ; enfin de Jean Du-toit et du compère Baptiste, tous deux de Moudou.

Daniel Moginié, notre héros, avait la physionomie agréable et fort éveillée, l'esprit vif et impressionnable, la conception prompte, l'humeur ambitieuse et entrepre-



nante ; son frère cadet, au contraire, était d'une nature timide, froide, indolente et d'une intelligence médiocre. Une franche et solide amitié unissait ces frères si différents au moral : ils mettaient tout en commun et se con-

sultaient pour les moindres choses. Daniel ne faisait jamais sentir sa supériorité à François, et celui-ci n'éprouvait aucune jalousie à l'encontre de son frère.

Je ne peindrai pas les autres personnages, parce que je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur eux. Tout ce que je sais, c'est que Jean Dutoit, âgé de vingt-sept ou vingt-huit ans, passait dans le pays pour un *savant*; car il avait fait quelques études pour devenir ministre du saint Évangile, état austère qu'en fin de compte il ne s'était pas senti disposé à embrasser.

Je me le représente la figure matoise, l'air ricaneur et narquois, le ton dogmatique et tranchant. Il devait avoir l'aplomb, l'assurance imperturbable de qui ne sait les choses qu'à demi, et être, du reste, un brave et serviable garçon, un bon Vaudois, c'est-à-dire un bon buveur.

C'était le soir, il faisait un temps sombre. Nos gens, assis autour d'une table sur laquelle ils s'accoudaient,



dans une salle du rez-de-chaussée aux murs nus, aux poutres brunies par la fumée, devisaient en ingurgitant de fré-

quentes rasades d'un de ces vins blancs légers, agréables au goût, mais traitreusement capiteux, que produisent les vignobles si bien cultivés de la Vaux.

— Ah ! j'ai cela sur le cœur ! disait avec indignation et en frappant rudement la table avec son verre Isaac Moginié (1).

— Tu veux dire : *sur les épaules*, s'écria plaisamment Jean Dutoit. Les coups doivent y avoir laissé des marques.

— Ah ! comment faire pour me venger ?

— Renonce à ta vengeance, cousin, dit François Moginié, les nobles ont toujours raison quand même ils ont tort : les baillis de Berne sont pour eux, la prison ou l'amende pour nous, gens de bas lieu, vilains...

— De bas lieu !... eh ! qu'en sais-tu ? s'écria impétueusement Moginié d'Oron.

— A coup sûr, vous êtes de haut lieu, dit Dutoit, puisque vous êtes de la montagne.

— Neveu, dit Moginié de Chésalles, ne va pas te fourrer dans une mauvaise affaire.

— Ce M. de Tavel ne s'est pas contenté de me frapper brutalement, il m'a donné des noms qui ne sont pas beaux : tout ça pour une gélinotte tuée sur sa tête... une gélinotte maigre !... Etre maltraité par un homme dont je me crois l'égal !... dont je...

— Oh ! oh ! interrompit maître Jean Dutoit, tes prétentions sont modestes !

— Notre famille est peut-être de plus vieille souche que celle de Tavel, dit Moginié d'Oron.

— Qui sait ? ajouta le moqueur Dutoit.

— Les terriers de Villars-Mendraz, dit Isaac, attestent qu'un Moginié, mon bisaïeul, a été en possession de la seigneurie de cette paroisse.... Tu as beau rire, maître Jean, notre famille est noble.... d'origine. La condition présente n'y fait rien. Qui, nous sommes de vieille noblesse.

— Si vieille qu'elle est entièrement usée, ricana le bel esprit de village. Et moi aussi j'ai des prétentions à la

(1) Dans les pays protestants, les prénoms sont pour la plupart empruntés à la Bible.

gentilhomme, et, de plus que vous, une particule. Je prétends la mettre en relief et signer dorénavant *du Toit* ; cela fera bon effet. Je conseillerai au voisin Dubois de se donner aussi de la particule.... *du Toit, du Bois*.... Un de mes ancêtres fut probablement charpentier ou couvreur : de là ma noblesse.... *Du Toit!*... bon ! je suis aussi de haut lieu.... ah ! ah ! je descends.... d'un toit, pardieu ! Quant à *du Bois*, il descend d'un arbre ou plutôt d'une bûche.

— Méchant moqueur ! cria-t-on en éclatant de rire à ses saillies.

— Il sera toujours le même farceur, dit le compère Baptiste. Il n'en est pas moins vrai que les Moginié ont possédé la seigneurie de Villars Mendraz.

J'interromps un moment ce dialogue pour confirmer l'assertion du compère Baptiste. M. d'Hermenches, qui acquit cette terre en 1733, mit en ordre les archives et découvrit que la famille Moginié, dont il existe encore à Chésalles plusieurs descendants, chez qui j'ai reçu l'hospitalité dans un de mes voyages, avait été propriétaire du lieu.

— Belle seigneurie, ma foi ! dit Jean, vingt ou trente cabanes !

— De plus, reprit Baptiste, la maison où nous sommes en ce moment compte plusieurs siècles d'existence et a toujours appartenu aux Moginié ; c'est une des plus anciennes du pays. Ne trouvez-vous pas qu'elle a un certain air de château ? C'était probablement celui de Chésalles.

— Salut au noble châtelain de l'endroit et à ses non moins nobles fils, dit Dutoit ; c'est pour moi un honneur insigne de trinquer avec eux.... A notre santé !

Et tous les verres de se choquer.

— Vous savez, reprit Moginié de Chésalles, qu'il y a au grenier une hallebarde rouillée et un casque démantibulé, que j'ai rempli de grain pour mes pigeons.

— Toutes ces ferrailles sentent le vieux temps, observa le compère Baptiste. Qui sait si, en fouillant et refouillant partout ici, on ne trouverait pas des curiosités ?

— Mieux vaut fouiller et refouiller nos champs pour

avoir de grosses récoltes ! dit François, qui était le vrai type du paysan.

— Quelles sont vos armoiries ? demanda ironiquement Dutoit.

— Du diable si je le sais ! répondit le maître du logis ; nous devons pourtant en avoir.

— Des armoires nous suffisent, fit François.

— Cela se trouvera, dit Dutoit, et au moment où vous vous y attendrez le moins, vous découvrirez que votre famille descend d'un prince né avant la création du monde.



— On ne m'ôterait pas de la tête, dit Moginié de Chésalles, qu'il y a dans notre vieille maison un trésor caché. Mon père, au lit de mort, m'a recommandé très-instamment de ne jamais la vendre, et de faire cette recommandation, que lui avait faite son père, à celui de mes enfants à qui je la laisserai.

— En avant les marteaux et les pioches ! cria Dutoit, renversez de fond en comble cette maison ; ce ne sera pas dommage, car elle menace ruine.

— Tous nos parents montrent du penchant pour les armes, dit Moginié de Chésalles, ce qui semble indiquer qu'il y a dans nos veines du sang noble. Le manque de fortune a fait dégénérer notre famille, comme tant d'autres ; mais si jamais nous devenons riches, nous saurons relever notre nom.

Il était tard, on se leva bientôt, et chacun tira de son côté. Dutoit et le compère Baptiste prirent le chemin de Moudon, bourg situé dans la vallée, sur le gros torrent de la Broie ; Isaac et son frère se dirigèrent vers Villars-Mendraz, et Moginié d'Oron vers ce village, puis le maître de la maison et ses deux fils allèrent se mettre au lit.

Daniel, qui avait prêté l'oreille à la conversation sans y prendre part, se coucha la tête pleine d'idées de noblesse, d'armoiries, de titres retrouvés et de trésors exhumés. Son sommeil fut agité; plongé dans une double ivresse, mais ivre d'ambition plus encore que de vin, il vit en songe, un peu avant le point du jour, un pays de merveilles féeriques, de délices inénarrables, des palais splendides, des éléphants blancs harnachés d'étoffes couvertes d'or, de diamants et de perles, des jardins enchantés où des almées ravissantes dansaient aux accords d'une musique céleste.



II.

Levé au chant du coq, il courut réveiller son frère, qui dormait du lourd sommeil de son tempérament inerte et apathique.

« Debout, François, j'ai eu en songe une révélation dont il nous faut profiter sans retard. Tu sais qu'il y a

dans le mur du grenier à blé une pierre noirâtre. J'ai rêvé que je l'arrachais et que je découvrais un trésor inestimable.

— Eh bien?

— Il ne tient qu'à nous de savoir si c'est un avertissement. J'entends notre père qui attelle sa charrette pour se rendre au marché de Vevey, profitons de son absence, enlevons la pierre, nous la remettons en place avant son retour, et il ne s'apercevra de rien.»

François était habitué à faire ce que Daniel désirait; il se leva et le suivit au grenier.

La pierre est arrachée du mur, elle couvrait un trou carré assez profond.

« Voici le nid, s'écrie Daniel en enfonçant son bras dans cette cachette, et voici l'oiseau... Bon Dieu! comme il est léger! »

En disant ceci, il tire dehors une botte de fer-blanc, qu'il secoue... Aucun son métallique ne se fait entendre.

Les deux frères se regardent d'un air désappointé, puis Daniel lève le couvercle de la botte, qui ne contient qu'un rouleau de parchemins.

« Qu'est ceci?... Je n'ai jamais vu pareille écriture.

— Ni moi non plus.

— Des signes bizarres auxquels on ne peut rien comprendre. Sont-ce des lettres ou des chiffres?

— Que ferons nous de cela?

— Si cette écriture était sans valeur, on ne l'aurait pas enfermée dans ce mur comme un trésor. C'est celui dont mon père parlait hier soir sans le connaître. Il me vient une bonne idée, allons à Lausanne et portons ce cahier à un grand savant dont j'ai entendu parler et qu'on appelle M. de Crouzas. Il nous dira ce que signifient tous ces signes auxquels, sans lui, nous ne pourrions jamais rien comprendre. Partons tout de suite pour être de retour ici avant notre père.»

A ces mots, Daniel reboucha le trou du mur, et suivi de François alla à la ville en passant, pour abréger, par les sentiers des monts du Jorat.

Nos jeunes gens, arrivés chez M. de Crouzas, firent antichambre pendant une demi-heure et ils commen-

çaient à perdre patience, quand ils virent paraître M. Abraham Ruchat, professeur à l'Académie de Lausanne, homme érudit mais médiocre écrivain, auteur d'une *Histoire de la réformation de la Suisse*. Daniel Moginié, qui s'était trouvé plusieurs fois à côté de lui au prêche, le salua respectueusement et lui fit part de la découverte du jour.

« Ne pourriez-vous pas, monsieur, dit-il ensuite en lui présentant le parchemin, obtenir pour nous une petite audience ? il faut que nous retournions aujourd'hui même à notre village, qui est à plus de quatre lieues d'ici, et nous ne voudrions pas avoir fait une course inutile. On m'a dit que M. de Crouzas est l'homme le plus savant qu'il y ait en Europe.

— Et on ne vous a point trompé, » repartit M. Ruchat.

Puis il ajouta avec une naïveté admirable :

« Mais je me crois plus capable que lui de traduire ce manuscrit oriental. Oui, c'en est un. Il me sera facile de satisfaire votre curiosité. Allons chez moi, mes enfants. »

Nos montagnards suivirent donc M. le professeur, qui, arrivé à son domicile, leur fit servir à déjeuner, pour avoir tout le loisir d'examiner le manuscrit et de feuilleter ses vocabulaires. Au bout de deux heures d'horloge, étant parvenu à traduire quatre mots, il vint les expliquer aux deux frères, qui, comme on le pense bien, furent peu charmés de cette rarissime érudition.

« Ceci est, dit-il, un idiome corrompu et par conséquent fort malaisé à comprendre, une sorte de patois arabe. Le seul homme au monde peut-être qui puisse déchiffrer ce grimoire habite Leyde, en Hollande. Il se nomme M.... On le dit très-familiarisé avec tous les dialectes orientaux.

— A Leyde, en Hollande !... s'écria piteusement Daniel ; c'est un peu loin de Chésalles....

— Voulez-vous me vendre *ces paperasses*, reprit M. Ruchat, elles ne vous serviront jamais à rien. Je vous en offre dix écus blancs.

— Nous n'avons pas l'intention de nous en défaire, répondit Daniel, mais nous voudrions bien qu'on pût nous les traduire.

— En ce cas, mes amis, il vous faut aller à Leyde. »

Daniel et François ayant pris congé de M. Ruchat, retournèrent chez eux fort désolés de n'avoir pu faire éclaircir le mystère du vieux manuscrit oriental.

« Aller à Leyde! soupira Daniel, c'est facile à dire.

— Dix écus blancs, dit François, c'est bon à prendre.

— Tu ne penses qu'à l'argent.

— Toi, tu n'y penses pas assez.

— Se dessaisir de papiers de famille! Y penses-tu!

— Rien ne prouve que ceci en soit... Dix écus blancs font une jolie somme.

— Notre trouvaille peut valoir bien davantage. Quoi qu'il en soit, elle est du plus grand prix pour nous. N'en faisons part à personne, pas même à notre père, entends-tu bien!

— Pas même à lui! Et pourquoi?

— Parce qu'il voudrait s'en emparer et la vendre. »

Ils marchèrent un moment en silence, puis Daniel, s'arrêtant tout à coup, s'écria :

« J'irai en Hollande!

— Toi?

— Pour faire traduire mon livre.

— Mais c'est de la folie.

— Chacun a la sienne.

— Où prendras-tu de l'argent pour voyager?

— J'en demanderai à mon père.

— Il refusera.

— Je le prendrai par son faible. Je lui dirai que je me sens un penchant prononcé pour le métier de soldat et désire m'enrôler dans un de nos régiments suisses au service de Hollande, dans le régiment de Constant, par exemple... Je ne mentirai pas, j'aime l'uniforme, et lui seul peut me faire faire le voyage de Hollande.

— Ah! frère, tu songes à me quitter, dit François les larmes aux yeux. Comment veux-tu que je reste sans toi à Chésalles! Maudit livre!

— Je ne saurais te quitter sans un vif chagrin, mon bon François, nous sommes inséparables. Il faut que tu me suives, que tu t'attaches à ma fortune prospère ou malheureuse.

— Mon père ne nous laissera pas partir tous deux, et puis je n'ai point la vocation militaire.

— N'importe, tu me suivras sans t'enrôler. Je ferai deux parts de ma solde. »

Daniel et François s'embrassèrent en jurant d'associer leurs destinées, de mettre en commun les chances propices ou contraires de l'existence aventureuse dans laquelle ils allaient se lancer.

Le soir, notre jeune ambitieux déclara hardiment à son père que, las de la vie paisible de la campagne, dévoré par le désir de se distinguer, il le pria de le laisser entrer au service militaire de Hollande.

« Tu es bien mon sang ! s'écria Moginié ; touche là, mon garçon. Le métier de soldat est le seul qui convienne à un vrai Suisse. Pars quand il te plaira et tâche de faire ton chemin. J'eus tort de quitter le service, et il n'est pas dit que je n'y rentrerai pas, car je suis encore jeune et robuste (1). »

Ayant dit ces paroles fort agréables à Daniel, Moginié jeta sur la table un écu neuf pour les frais du voyage à Berne, lieu des enrôlements, puis il fit apporter de son meilleur vin, et l'on but allégrement à la prospérité de l'aîné de la famille. Le paysan vaudois boit à tout propos.

Le lendemain, Daniel partit avec son frère, qui était censé l'accompagner, mais qui ne devait pas revenir sous le toit paternel.

Ils arrivèrent à Berne le 2 mars, et, le même jour, Daniel se présenta au capitaine Sturler. Cet officier l'accueillit à merveille et lui donna un louis pour lui témoigner qu'il était charmé de sa détermination. Ensuite, notre futur héros signa un engagement pour deux ans seulement, et fut présenté à un personnage qualifié dans la relation : *seigneur commissaire*. Le capitaine eut la bonté de faire au jeune soldat l'avance de quatre ducats, que celui-ci promit de rendre à l'expiration de son engagement, et il lui remit, en outre, de l'argent de sa solde pour frais de route.

(1) Il y entra, au dire de la relation sur la foi de laquelle j'ai écrit cette nouvelle.

Les deux frères s'acheminèrent ensuite vers Bois-le-Duc, où la compagnie Sturler, dont Daniel faisait partie, tenait garnison. La relation n'a consigné aucune particularité de leur voyage de vingt-six jours.

III.

Le fond des chapitres qui précèdent est parfaitement authentique; si l'on en doute, on peut lire un vol. in-12, rare en France, mais assez répandu dans le canton de Vaud, et composé vers le milieu du siècle dernier par un auteur anonyme. Voici son titre :

L'illustre paysan ou Mémoires et aventures (sic) de Daniel Moginié, natif du village de Chésalles, au canton de Berne, bailliage de Moudon, mort à Agra, le 22 may 1749, âgé de trente-neuf ans, omrah de la 1^{re} classe, commandant de la 2^e garde mogole, grand portier du palais de l'empereur et gouverneur de Pangeab.

Où se trouvent plusieurs particularités, anecdotes des dernières révolutions de la Perse et de l'Indostan et du règne de Thamas-Kouli-Khan.

Écrit et adressé par lui-même à son frère François, son légataire. — A Lausanne, chez Pierre A. Verney, libraire, au Pont. MDCCLIV.

L'ouvrage, passablement long et indigeste, plein d'interminables récits de guerres, de campagnes, de sièges et de batailles, porte cette épigraphe : *Si fortuna volet, fies de rhetore consul* (Juvénal). Il est dédié aux nobles seigneurs, l'avoyer, grand et petit conseil de l'État extérieur de la ville et république de Berne.

— Je me suis amusé à extraire de cette relation les faits les plus intéressants de la vie nomade et aventureuse de Daniel Moginié, et il en est résulté un manuscrit de 216 pages in-8°. Je vais essayer de résumer cet extrait en quelques lignes, pour l'appropriier à notre *Almanach*.

Les deux frères arrivent en Hollande, Daniel se fait incorporer dans le régiment, mais demande et obtient un congé de quelques jours, afin d'accompagner à Rotterdam François, qui songe à s'embarquer pour l'Angleterre, dans le but de se mettre au service de quelque riche lord.

Ce dernier trouve, en passant à Utrecht, un certain chevalier Dillington, dont il devient le groom, mais qui lui permet d'aller avec Daniel jusqu'à Leyde.

Le savant indiqué par M. Ruchat n'est guère plus heureux que celui-ci, et ne peut ni comprendre entièrement ni acheter le manuscrit.

« C'est bien là, dit-il, une fable dans le goût arabe ; mais ce n'est point là de l'arabe... On dirait une sorte de patois. Allez à Amsterdam, et adressez-vous à M. Kalb, ancien commandant de Malacca et membre du conseil de Batavia ; il demeure sur le Reiss-Graat ; c'est le seul homme que je sache capable de vous satisfaire. »

M. Kalb, homme serviable, reçoit parfaitement nos Vaudois, et dit à l'aspect du manuscrit :

« Ceci est l'un des dialectes de la langue malaie ou langue indienne primitive... »

— Mais, interrompit Daniel avec anxiété, pouvez-vous le traduire ?

— Je le peux parfaitement, répond M. Kalb. Vous avez en votre possession, je ne m'explique pas comment, la généalogie d'une race originaire de l'Inde qui se retira dans le Taurus lors de l'expédition d'Alexandre, et s'établit en Perse au dixième siècle, alors que le dernier khalife fut détrôné et que les Arabes furent chassés par les Arsacides.

» L'an 1062, à l'époque de l'invasion de la Perse par les barbares, cette famille fut dispersée et plusieurs de ses membres se réfugièrent dans le Caucase. »

Ici M. Kalb s'arrête et reprend l'étude du document.

« Ce manuscrit est-il à vous ? » demande-t-il ensuite à Daniel.

Celui-ci lui raconte l'histoire étrange de la trouvaille d'un air de sincérité qui ne permet aucun doute.

Alors M. Kalb :

« Souffrez que j'embrasse en vous un des premiers gentilshommes du monde. Je ne sais que chez les Juifs une noblesse aussi ancienne que la vôtre. Vos ancêtres ont été sur le trône avant le règne du premier Cyrus, il y a plus de deux mille ans. La généalogie est fort bien suivie depuis *Amorgines* (nom qui a du rapport avec ce-

lui de *Moginié*), roi des Saces, jusqu'à Boghud-Amorgines, gendre de Bojas Arsacides, qui vécut dans l'obs-



Estache Lorange

Reze. sc

curité sur les bords de la mer Caspienne, pendant le règne des khalifes. L'an 928, les Bojacides, qui descendaient, par les seconds rois des Parthes, de Darius, fils d'Hystaspe, formèrent un parti et détrônèrent le khalife, dont l'un d'eux, nommé Amarxès, prit la place. Sa postérité régna jusqu'en 1062, temps où des barbares, qui ne sont point autrement désignés, inondèrent la Perse. Sapor Amorgines était alors le chef de votre famille, qui est appelée *famille royale*. Il avait cinq fils. Le livre ne parle que du troisième, qui, après une grande bataille perdue par Amelkrem, le dernier roi des Bojacides, s'enfuit dans le Caucase, d'où il vint à Constantinople. N'ayant pas été reçu à cette cour comme il l'espérait, il passa à Rome, où il se maria. Ayant encore quelques bijoux, débris de son ancienne fortune, il forma le dessein d'employer ce qu'il retirerait de leur vente à acheter un morceau de terre dans un pays où rien ne troublât l'obscur tranquillité qui convenait à ses malheurs, et il choisit la contrée la plus riante et la plus écartée de la Savoie (le pays de Vaud, qui en faisait alors partie). Baptisé à Rome, il avait reçu le nom de Pierre. Ce livre est écrit de sa main ; il l'a daté de l'an du Christ 1069, le sixième de la ruine de l'empire des Bojacides, le seize cent dix-septième depuis la bataille contre Cyrus. Il nomme Avécum (Avenches) le lieu où il écrivait (à quatre ou cinq lieues de Chésalles). »

Ainsi donc les Moginié descendaient d'une race royale de l'Orient !

Daniel trouve en M. Kalb un protecteur qui l'engage à aller chercher fortune aux Indes et lui en fournit les moyens. Les deux frères se séparent. L'aîné obtient l'annulation de son engagement militaire et s'embarque avec M. Kalb, au Texel, le 24 juin. Le bon Hollandais qui se charge de l'avenir de Daniel fait passer celui-ci pour un gentilhomme allemand de ses parents. Par malheur, il meurt en mer, en vue du Cap, et Daniel, fort chagrin de cette perte, continue son voyage. Il est porteur de lettres pour madame Kalb, qui a une jeune et jolie fille que le Vaudois aime et voudrait épouser. L'amour de la mère pour lui y met obstacle. Il persiste, et se trouve acteur

principal d'une aventure désagréable qui le chasse à jamais de Batavia.



Il va à Malacca et se lie d'amitié avec un vieil officier français, protestant réfugié et commandant du fort, M. d'Imberbault. Cet officier lui apprend l'art de la fortification dans ses heures de loisir.

Daniel se rend à Bender-Abassi, et sert, en qualité d'officier, les Afghans contre les Persans, puis les Persans contre les Afghans. Il est colonel et se distingue en maintes occasions ; il se marie, tombe en disgrâce, est forcé d'abandonner sa femme et de fuir derechef chez les Afghans ; il défend Candahar ; bref, il est contraint d'aller offrir son épée et son titre de *min-souba* au Grand Mogol, dont il discipline l'armée à l'euro péenne, exemple suivi de nos jours par le général Allard chez Rundjeet-Singh. Il rend des services signalés pendant l'invasion des Persans, est fait *omrah* (c'est-à-dire grand de l'empire), épouse, grâce à sa généalogie, une sœur du Mogol, possède des palais et parvient à la plus haute fortune.

Voici le fond d'une histoire compliquée de beaucoup d'incidents, d'événements, de vicissitudes étranges, et qui ressemble fort à un conte de fées.

Daniel Moginié, dévoré par le climat meurtrier de l'Inde et miné par une maladie de poitrine, meurt dans

son palais d'Agra et laisse à son frère une fortune très-considérable. Le Mogol permet cette donation.

François Moginié, qui était devenu tavernier à Londres et père de plusieurs enfants, s'en va recueillir cette riche succession ; mais, embarqué à Surate avec ses millions, pour revenir en Europe, il ne reparait plus....

On lit ceci dans le *Dictionnaire de la Suisse* d'Ebel et Lutz (pasteur de Laufelfingen), traduit de l'allemand par J.-L. Leresche :

CHÉSALLES, village du cercle de Lucens ; pop., 119 h. « Ce village est remarquable par l'histoire de deux frères, Daniel et François Moginié. Le premier était chambellan et généralissime de l'armée du Grand Mogol, vers le milieu du siècle passé. A sa mort, il laissa une succession de 20,000 louis à son frère, qui partit pour recueillir ce riche héritage, mais périt malheureusement avec le vaisseau qui le ramenait en Europe. »

Le manuscrit indien suivit sans doute les millions au fond de la mer ; à moins, toutefois, qu'on ne se soit défait de François durant la traversée pour s'emparer de l'immense fortune qui passait d'un prince à un cabaretier.

J'ai fait, il y a quelques années, vers la fin de l'automne, un pèlerinage artistique à Chésalles, et j'ai déjeuné chez un Moginié, syndic (maire) de l'endroit et tisserand de son métier. C'est un brave homme, qui connaît le livre curieux des aventures de Daniel, mais n'a pas la moindre idée de gloriole en tête, et se résigne sagement à vivre et à mourir paysan. Je visitai avec lui, par une belle pluie battante, un pré, emplacement du manoir où Daniel fit sa fauneuse trouvaille ; puis je dessinai tant bien que mal la rustique église et la fontaine du village montagnard.

ALFRED DE BOUGY.



MÉDECINE ET HYGIÈNE.



Acclimatation. — La connaissance des climats n'est pas une des parties les moins intéressantes de l'hygiène. Que d'hommes ont dû le rétablissement de leur santé et de longues années de vie à un simple déplacement ! On ne saurait dire combien de valétudinaires auraient prolongé leur existence si la triste nécessité des

affaires ne les avait pas arrêtés devant la mort. Parmi les faits nombreux que nous avons recueillis dans le cours de notre carrière, le suivant nous paraît très-concluant. — Un honorable membre de l'Académie royale de médecine fut pris, à l'âge de 25 ans, d'un rhume, accompagné d'une hémoptysie abondante. Les crachements de sang, plusieurs fois répétés, l'avaient réduit au dernier degré de marasme et d'épuisement. Tous les secours de la médecine avaient été inutiles, lorsqu'on lui donna le conseil d'aller habiter

une campagne aux environs de Paris. A peine y avait-il passé quelques jours, qu'il se sentit mieux. Un mois après, l'hémoptysie s'était arrêtée. Il ne tarda pas à reprendre ses travaux. Quarante années se sont écoulées depuis cette époque, et la santé de cet honorable confrère est toujours excellente. Ce changement d'un lieu à un autre est souvent recommandé pour la coqueluche, et plus d'une fois les quintes de toux ont cessé en allant d'une maison à une autre.

On a beaucoup préconisé le climat de l'Italie pour les affections de poitrine; mais tous les endroits de ce beau pays ne sont pas également bons. Nice, exposée aux vents de la mer, est peu favorable à la phthisie pulmonaire, mais elle exerce une influence heureuse sur les gastralgies et les affections nerveuses. Les températures de Gênes, de Florence, de Rome, de Naples ne peuvent qu'accélérer la marche de la maladie par leurs variations atmosphériques et leurs émanations. Pise, au contraire, par sa température douce et salubre, a souvent retardé les progrès du mal, et l'on cite même des cas de guérison, ce qui ne surprendra point ceux qui connaissent les moyens qu'emploie la nature pour guérir les tubercules. Les îles d'Hyères sont également rangées parmi les localités qui doivent être recommandées aux personnes qui souffrent de la poitrine. Tous les médecins anglais et Clarke principalement, vantent le séjour de l'île de Madère. Ses eaux méritent aussi une mention spéciale.

Il arrive à chaque instant qu'on passe, pour ses affaires, d'un pays dans un autre, d'un climat froid dans un climat chaud : ces changements ont, en général, peu d'influence quand le séjour n'est que passager; mais, s'il se prolonge, il se manifeste des symptômes plus ou moins graves qui constituent l'acclimatement. Voici, sur les dangers de s'expatrier, quelques faits qui pourront jeter du jour sur la question. — En 1748, sur trois cents Allemands envoyés à Cayenne, trois seulement existaient après deux mois à peine. Sept cents Français, dirigés sur un canton du Mexique en 1828 ou 1829, perdirent, en deux ans, cinq cent trente des leurs. Aux Antilles, un cinquième des nouveaux venus périt chaque année. Dans la presqu'île du

Gange, c'est à peine si la troisième génération d'Européens pure race existe encore. De 1730 à 1752, Batavia a vu succomber plus d'un million de nouveaux arrivés.

Certaines précautions peuvent diminuer les chances défavorables de l'acclimatement; les principales sont : 1° bien connaître l'organisation, le régime, les habitudes, le mode de fonctionnalité des indigènes; 2° se préparer peu à peu à ces régions, à ces habitudes, à cette fonctionnalité, afin de modifier l'économie, la rapprocher de celle des indigènes; 3° n'émigrer que dans une saison analogue à celle qui régnera quand on arrivera à destination. Ainsi, veut-on aller dans le Midi? on partira dans l'hiver; a-t-on choisi le Nord? on partira dans l'été. Une précaution indispensable, c'est de prendre, avant de partir, des renseignements sur le genre de vie qu'on doit mener, et de consulter, en arrivant, un médecin éclairé sur les précautions à prendre; car la vie n'est qu'à ce prix.

Maux de tête. — Les causes qui déterminent la céphalalgie sont très-différentes. Nous ne parlerons ici que des remèdes qui conviennent dans certains maux de tête nerveux. Il arrive fort souvent que l'on éprouve tout à coup une violente douleur à la tête. Le moyen qui réussit le mieux dans ce cas est l'application d'un linge trempé dans l'eau froide avec mélange d'un peu d'eau de Cologne. Quelquefois même une lotion d'eau de Cologne pure enlève le mal comme avec la main.

Crampes d'estomac. — Cette douleur, fort commune et quelquefois insupportable, peut dépendre d'une alimentation insuffisante, surtout chez les personnes qui n'ont jamais faim. On voit souvent disparaître ce mal comme par enchantement, en prenant un bouillon, un verre de vin avec un biscuit. Si la douleur ne se calmait point, il faudrait avoir recours au sirop d'éther mélangé au sirop de diacode, dans les proportions, pour le premier, de quatre grammes, et, pour le second, de trente grammes. On en prend une cuillerée à café au moment de la souffrance. Mais le médicament qui réussit le mieux est le nitrate de bismuth en pilules, à la dose de cinq centigrammes. On prend une ou deux pilules par jour.

Douleurs rhumatismales. — Il n'est presque aucun

individu qui n'éprouve des douleurs de ce genre. Un des meilleurs remèdes dans ce cas consiste à appliquer sur l'endroit douloureux un morceau de flanelle qu'on aura imprégné de la liqueur suivante : eau de-vie camphrée, soixante grammes ; essence de terébinthine, quinze grammes ; extrait de belladone, trois grammes.

Hydrothérapie. — Le traitement par l'eau a pris, depuis quelques années, une grande extension ; mais son inventeur, comme ses partisans, ont voulu l'appliquer à tout. Ce sont ces exagérations qui nuisent le plus aux progrès des sciences. Quelque ingénieux que soient les procédés, l'eau froide n'est pas plus une panacée que le camphre. Par quels moyens, dans certains cas, remplacera-t-on la saignée ? Je n'en connais aucun. Pourquoi renoncerait-on au sulfate de quinine dans les fièvres intermittentes ? L'indication des remèdes éprouvés, comme l'opium dans les douleurs cancéreuses, l'iode dans les scrofules, la racine de grenadier contre le ténia, le fer dans la chlorose, sera toujours forcée, malgré les systèmes. Mais, ceci posé, il faut reconnaître que, dans plusieurs maladies, le traitement par l'eau froide a produit de bons résultats.

Gerçures du mamelon chez les nourrices. — L'allaitement, chez les femmes qui sont atteintes de ce mal, est souvent insupportable, tant les douleurs sont affreuses. Le meilleur remède contre ces fissures est le tanin. On fait dissoudre vingt-cinq centigrammes de cet acide dans trente grammes d'eau distillée, on trempe une compresse dans ce liquide et on l'applique sur le mamelon, en le couvrant d'un morceau de toile cirée. La guérison est prompte.

Traitement du ver solitaire. — Le grenadier ne manque jamais de faire rendre tout le ver, si on prend le remède convenablement, c'est-à-dire si on se sert d'écorce de la racine fraîche, et qu'on administre la décoction de soixante-quatre grammes dans un litre d'eau réduite d'un tiers. On doit prendre cette décoction en trois fois, à une demi-heure de distance et à jeun, le jour ou le lendemain d'un jour où on a rendu des anneaux de ténia. Jamais, à l'aide de ce moyen, le ver solitaire n'a pu résister.

Folie. — Pendant une longue suite de siècles, cette grave maladie avait été considérée comme au-dessus



des ressources de l'art; mais les efforts persévérants des médecins modernes ne permettent plus de douter qu'elle ne soit susceptible de guérison comme les autres maladies. Nous avons déjà montré que cet heureux résultat n'était pas seulement propre à la France, et nous l'avons également constaté dans les nombreux établissements de l'Italie, de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterte

que nous avons successivement visités. Nous avons appelé l'attention sur la grande fréquence de l'aliénation dans les pays civilisés. Cette opinion, qui a été vivement combattue par des personnes qui y voyaient à tort une attaque contre la civilisation, repose sur cette donnée physiologique incontestable : tout organe exercé outre mesure est par cela même plus exposé aux maladies. La meilleure preuve à fournir à l'appui de ce fait, c'est que la folie est rare chez les sauvages, dans les gouvernements despotiques ; tandis qu'elle est très-fréquente en France, en Angleterre, aux États-Unis. Dans ces trois contrées, la proportion des aliénés ne serait pas au-dessous de 2 par 1,000 habitants. Certes, la folie, les crimes, le suicide diminueront avec les progrès de la véritable civilisation ; mais nous croyons que ces maux ne cesseront de faire des progrès tant que la corruption sera aussi générale et tant que des hommes pervers s'obstineront à mettre un lingot d'or à la place de l'honneur et du devoir. Paris renferme environ 4,000 aliénés, en y comprenant ceux qui sont dans les établissements publics et privés, les couvents, les pensions bourgeoises, les maisons religieuses et chez les particuliers. En 1841, il y avait :

	Population.	Entrées.	Sorties ou décès
A l'hospice de la vieillesse (hommes).	812	780	706
A l'hospice de la vieillesse (femmes).	1,516	1,024	1,079
A la maison royale de Charenton.	350	244	222
Dans les maisons de santé particulières.	500	245	225
	<u>3,178</u>	<u>2,293</u>	<u>2,226</u>
		4,519	

Cette proportion est aujourd'hui beaucoup plus considérable. Ainsi, à Charenton, on compte 480 malades ; il y a à Bicêtre plus de 900 malades ; à la Salpêtrière, le chiffre dépasse 1,600 ; enfin il est des maisons de santé de la capitale qui reçoivent 100 malades et plus par an. Cet accroissement des aliénés a été tel qu'on s'est trouvé obligé, il y a un an, de faire partir des convois de plusieurs centaines d'individus pour les évacuer sur des établissements très-éloignés de la capitale. Cependant il existe maintenant des réglemens très-sévères qui ne per-

mettent point de recevoir dans les hospices de Paris des étrangers au département.

Heureusement les moyens à opposer à cette déplorable maladie ont crû en proportion de ses développements. Le mémoire que nous avons lu à l'Académie de médecine sur le traitement des formes aiguës de la folie par les bains prolongés et les irrigations continues, a été accueilli avec une certaine faveur. C'est, en effet, une conquête pour l'humanité que d'être parvenu à rendre à la raison en huit jours, et au plus tard en quinze, un grand nombre de malades qui passaient des mois entiers dans les maisons de santé. Nous ne croyons pas qu'un remède avantageux soit une panacée applicable à tous les cas ; nous préparons en ce moment un nouveau mémoire sur le traitement des formes mélancoliques de la folie, où nous ferons voir l'influence toute-puissante de la vie de famille.

A. BRIÈRE DE BOISMONT, D. M.



NOUVELLE DÉCOUVERTE IMPORTANTE

POUR L'AGRICULTURE.

L'Almanach prophétique, qui enregistre minutieusement tout ce qui peut intéresser les agriculteurs, doit les entretenir d'un procédé dont cinq ou six mille expériences faites en Belgique ou en Allemagne attestent les incontestables avantages.

L'espèce bovine est évidemment le plus précieux élément de l'agriculture; car sans bêtes bovines pas de travail, pas de fumier, pas de beurre, pas de viande.

Ainsi, nous avons raison de le dire, le bœuf est la base de l'agriculture, et on peut juger par le nombre, les qualités et l'état des bêtes bovines, le degré de prospérité ou de décadence où elle se trouve.



L'espèce bovine, on le sait, est exposée à une foule de maladies qui menacent sans cesse son existence.

Le veau à peine a-t-il échappé à force de soins aux maladies qui accompagnent son développement, qu'il est livré à la reproduction. C'est alors que commence pour lui une vie nouvelle pleine de dangers et de périls. Dans les pâturages, la météorisation, les coups, les chutes, les intempéries de l'air; dans l'étable, les nombreuses maladies qui sont la conséquence d'une séquestration conti-

nuelle dans une atmosphère viciée par des émanations putrides ; enfin la parturition, presque chaque année, fait courir à la vache un nouveau risque de mort.

Ce n'est donc qu'avec des soins extrêmes, une surveillance continuelle et beaucoup de sacrifices et d'inquiétudes que le cultivateur parvient à faire atteindre à chaque pièce de bétail l'âge de trois ans, véritable époque de rendement. Ce n'était pas assez des innombrables chances de perte qui peuvent atteindre l'espèce bovine, il a fallu qu'une nouvelle cause de mort vînt s'y adjoindre.

Ce fut vers l'année 1732, dit-on, que la maladie nouvelle fit son apparition sur les montagnes de la Suisse, dans le canton de Zurich, où elle continue à exercer ses ravages. Jusqu'à l'année 1792, cette épouvantable maladie, trop bien connue de tous les paysans et à laquelle les savants ont donné un épouvantable nom, écoutez, *pleuro-pneumonie interlobulaire exsudative épizootique*, n'avait fait de victimes que dans les montagnes et dans les laiteries de Paris et de ses environs, mais alors elle est descendue dans les plaines de toute l'Europe, où elle paraît se jouer partout de toutes les drogues et de tous les traitements employés pour la combattre.

On a beaucoup disserté sur cette maladie. D'abord, on ne savait quel nom lui donner ; on s'est disputé ensuite pour tracer sa marche. Un savant disait qu'elle avait fait sa première apparition en 1732 ; un autre érudit prétendit que ce n'était qu'en 1733. Enfin, on s'est amusé à tracer la carte routière du fléau en indiquant le jour et l'heure de son arrivée dans chaque pays. Tout cela est fort instructif sans doute, mais ce qui serait plus utile que toutes ces dissertations, ce serait l'indication d'un bon moyen pour guérir cette maladie lorsqu'elle survient dans une étable. Les vétérinaires les plus savants de Paris, ceux même qui sont payés pour instruire les autres, n'ont encore rien trouvé. Ils passent leur temps à écrire pour se disputer sur la contagion ou sur la non-contagion de cette maladie ; cela s'appelle chez les savants étudier une question. En attendant que l'étude soit terminée, la pleuro-pneumonie, etc., continue à tuer tous les

bestiaux qu'elle frappe, et le cultivateur voit ainsi périr le docile et laborieux compagnon de ses travaux; le fumier, indispensable à la fertilisation de son champ, lui manquer; le lait, le beurre, la viande, dont la vente doit lui fournir les écus nécessaires à payer son fermage, lui faire défaut, et la richesse publique de la France se trouve diminuée chaque année de 30 gros millions de francs.

Cet état de misère et de ruine paraissait devoir se perpétuer et gagner des proportions plus étendues par la propagation du fléau épizootique dans toutes les communes de France, lorsqu'un médecin, après avoir constaté l'incurabilité de cette redoutable maladie, s'est occupé des moyens de la prévenir. Ses recherches ont été couronnées de succès. Il est parvenu à garantir l'espèce bovine de la pleuro-pneumonie exsudative comme on est arrivé à prévenir la variole dans l'espèce humaine par la vaccination. Mais le médecin qui a fait cette importante découverte n'est pas Français, c'est un Belge, il est l'enfant d'un pays voisin et ami.

Mais peu importe le lieu de naissance de l'inventeur de la vaccination destinée à prévenir le fléau de la pleuro-pneumonie exsudative du bétail; que M. le docteur de Saive soit étranger ou régnicole, il a rendu un immense service à l'agriculture; et, en venant en France pour y propager sa précieuse invention, il a acquis des titres à la bienveillance du gouvernement et à la reconnaissance d'une nation généreuse.

Il rencontrera, nous le lui prédisons, quelques détracteurs qui, dans leur mécontentement de n'avoir trouvé aucun remède capable de guérir cette redoutable maladie, se sont laissé devancer dans la découverte du véritable moyen de la prévenir. M. le docteur de Saive deviendra le point de mire des attaques et des sarcasmes de tout genre. On a déjà cherché à lui ravir la priorité de son heureuse invention; maintenant on essaiera de lui en contester le mérite et la valeur, on tâchera de la discréditer en semant des défiances dans l'esprit des habitants des campagnes pour les détourner de recourir à une méthode qui doit avoir pour résultat la disparition

d'une maladie qui est pour la médecine vétérinaire une source féconde d'argent.

Mais l'homme persévérant qui a passé près de vingt ans de sa vie à la recherche et à l'étude d'un moyen capable de lui faire atteindre le but poursuivi depuis si longtemps, ne se laissera pas intimider par quelques criailleries. Les découvertes les plus importantes sont celles qui rencontrent le plus d'incrédules. Les adversaires les plus acharnés de tous les progrès sont ceux que l'envie ou la passion égarent.

Voici en quoi consiste la découverte de M. le docteur de Saive :

Par l'inoculation d'un atome de virus pneumonique dans la peau du fanon ou à l'extrémité de la queue à l'aide d'une lancette à gouttière, l'espèce bovine est préservée pour toujours de la pleuro-pneumonie exsudative épizootique.

Les animaux jeunes ou vieux, gras ou maigres, les vaches pleines ou donnant du lait et les bêtes à l'engrais, indistinctement, peuvent être opérés s'ils ne sont pas malades et surtout s'ils ne sont pas déjà porteurs du germe de la maladie.

LOUIS QUEV.



CULTURE ET AVANTAGES DES PATATES.

En tête des plantes supplémentaires que nous recommandons se place la patate (*convolvulus patatas*). Presque entièrement inconnu en France, cet excellent tubercule jouera bientôt un rôle important dans l'agriculture française. C'est surtout au Midi que convient la culture de la patate ; elle réussit merveilleusement dans les terres sèches et sous le soleil brûlant dont la pomme de terre ne peut supporter l'ardeur : elle exige peu de main d'œuvre, presque pas d'engrais, et fournit, outre ses racines alimentaires, un fourrage très-abondant et d'une excellente qualité. Des travaux récents présentés à la Société royale et centrale d'agriculture fournissent tous les documents nécessaires pour guider les praticiens qui n'ont pas l'expérience de la culture de la patate. Les plus belles récoltes s'obtiennent sur des terres pourvues de terreau plutôt que d'engrais azotés. M. Vallet de Ville-neuve ne préparait le sol qu'avec des plantes enfouies en vert. M. Ridolfi obtient ordinairement 625 mille kilog. de tubercules sur une fumure de 11 mille kilog. de fumier ; M. Regnier 2,862 kilog. sur 17 ares sans engrais. Les cultures de M. Auguste de Gasparin ont toujours lieu sans engrais direct, et sont très-abondantes par le seul bénéfice de l'état antérieur des terres. La patate craint les gelées ; on ne doit l'exposer en pleine terre que quand on ne craint plus le retour du froid, c'est-à-dire dans la première quinzaine de mai, pour le département de Vaucluse et les climats analogues ; sa récolte doit avoir lieu vers la fin de septembre.

On sait que la patate se multiplie par boutures : une dizaine de jours après le repiquage, on donne un léger binage pour détruire les mauvaises herbes, et l'on butte les jeunes tiges. Un mois plus tard, on pratique un nouveau binage ; la plante pousse alors avec vigueur, et sa végétation luxuriante étouffe bientôt toutes les mauvaises herbes parasites, tout en maintenant la fraîcheur du sol. C'est un avantage inappréciable dans le Midi ; car il suffit

d'arroser entre les deux binages, si la terre est trop sèche; plus tard, la patate se protège elle-même contre les excès de chaleur. Des irrigations répétées nuiraient à la production et à la qualité des tubercules.

La préparation consiste en un labour très-léger. Sur un sol profondément défoncé, la patate donne peu de tubercules; les racines fibreuses s'allongent indéfiniment sans se renfler lorsque la terre meuble leur permet de courir sans obstacle. Agissant d'après cette pensée, M. A. de Gasparin s'est borné l'année dernière à creuser dans un champ durci, qui avait porté du seigle, des fossés de 0^m 35 de côté sur 0^m 20 de profondeur; c'est là qu'il a planté ses boutures à 0^m 60 de distance l'une de l'autre. Une belle récolte a prouvé la bonté de cette méthode.

M. le comte de Gasparin établit comme il suit les frais de culture d'un hectare de patates :

Loyer du sol	88 30
Pour maintenir pendant l'hiver le terrain net de mauvaises herbes, deux coups légers d'extirpateur ou scarificateur.	5 "
Formation de 27,777 fosses; un homme en fait 300 dans sa journée, qui lui est payée 1 fr. 75 c. par jour; ci, 92 journées.	161 "
Valeur des boutures.	61 10
Plantation, 6 journées de femme.	6 "
Valeur de l'engrais consommé, en supposant une récolte de 30,000 kilog. de tubercules. Cet engrais est représenté par la valeur de 282 kilogr. d'azote, soit qu'on l'obtienne de l'état antérieur du sol, soit que l'on fasse dans les terres pauvres un mélange de fumier consommé et de terre pour remplir les fosses, ce qui revient, dans le Midi, au prix de 2 fr. le kilogr. d'azote.	564 "
Binage et buttage, deux fois.	69 64)
Frais et récolte.	150 "
Transport à un kilomètre.	15 "
Silos et mise en silos.	100 "
Total.	1,200 "

On récoltera 50,000 kilog. de tubercules et 50,000 de tiges; celles-ci comptées au prix du foin (4 fr. le quintal métrique) ont une valeur de 672 fr. qu'il faut retrancher de la dépense : il reste donc 328 pour représenter la valeur des tubercules, qui reviennent ainsi à 1 f. 76 c. les 100 kil. dans un pays où les pommes de terre reviennent à 1 fr. 64 c., mais la récolte peut être portée jusqu'à 60,000 kil., comme l'a démontré l'expérience de M. Auguste de Gasparin, et les patates ne coûtent plus alors que 88 c. les 100 kil., ce qui nivelle leur prix avec celui des pommes de terre cultivées dans la situation la plus favorable.

Tout ce que nous venons de dire s'applique uniquement au midi de la France. Sous le climat de Paris, jusqu'au 26° degré de latitude, la patate doit être considérée comme une plante jardinière.

La culture de ce végétal ainsi limitée peut néanmoins contribuer pour une part importante à l'alimentation publique : elle n'exige pas de grandes dépenses et ne présente aucune difficulté. Jusqu'à présent, toutefois, le prix élevé du plant de patates présente un obstacle sérieux ; mais, dans l'avenir, les cultivateurs produiront eux-mêmes les boutures qui leur seront nécessaires, et cela sans déboursés considérables, comme nous l'avons démontré par une expérience faite conjointement avec M. Masson, jardinier de la Société royale d'horticulture. Voici ce que nous avons constaté :

Un tubercule de 15 centimètres de circonférence et de 22 cent. de longueur produit habituellement vingt bourgeons. Chaque bourgeon, séparé par tronçons, donne en moyenne huit boutures, et par conséquent chaque tubercule cent soixante boutures. Si l'on exécute la plantation d'un hectare avec espacement d'un mètre entre chaque pied, soixante-dix tubercules seront suffisants ; il en faudrait cent quarante pour suivre la méthode des jardiniers parisiens, qui placent deux boutures dans chaque fossé.

Or, pour faire la part à tous les accidents, admettons que l'on emploie cent cinquante patates ; elles pèseront environ 50 kilogrammes, et nous croyons ne pas diminuer

leur valeur réelle en les estimant 50 fr. ; à la vérité, les horticulteurs parisiens ont vendu en 1846 leurs patates 2 fr. le kilogramme ; mais ce prix ne tiendra pas devant la concurrence du Midi, qui réalise un beau bénéfice en vendant 20 centimes le kilogramme ; il résulte de là qu'avant peu l'emblavure d'un hectare de patates coûtera moins cher que le plant d'un hectare de pommes de terre.

Le mode de plantation et de culture dans les jardins doit être exactement le même qu'en plein champ. On place les boutures dans des fosses peu profondes, et à parois imperméables pour les racines ; on arrose abondamment les jeunes plantes, on les paille si la sécheresse est trop



grande, et on détruit les mauvaises herbes par des binages jusqu'à ce que les branches couvrent le sol.

Voilà, en résumé, tout ce qu'il faut savoir pour cette culture. MM. Vilmorin et Poiteau conseillent, comme perfectionnement accessoire, de marcotter la tige même de la bouture à 10 centimètres du pied, quand elle sera allongée de 20 à 50 centimètres. Ces habiles horticulteurs ont reconnu que le marcottage ainsi pratiqué produisait souvent des tubercules plus beaux que le pied lui-même. Il est convenable de soulever souvent les branches qui rampent sur le sol, pour les empêcher d'enfoncer dans les

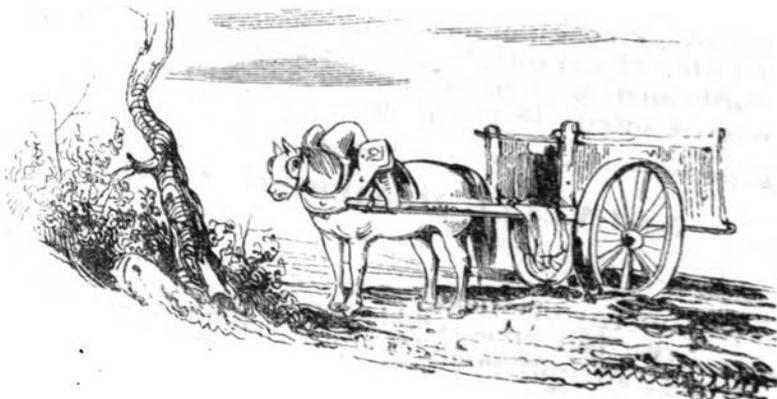
racines, et qui nuiraient au développement des tubercules. Tout cela, comme on le voit, ne présente aucune difficulté : la plupart des légumes de nos jardins sont plus coûteux et moins faciles à produire que la patate.

Dans les circonstances actuelles, il ne faut pas dédaigner les petits moyens de production : beaucoup de cultivateurs qui auraient désiré faire des plantations tardives de pommes de terre, se trouvent fort empêchés par la rareté du plant. Presque tous les tubercules ont été livrés à la consommation ou détruits par la maladie ; il est difficile de s'en procurer suffisamment pour emblaver aujourd'hui d'après la méthode ordinaire. M. de Gasparin a surmonté cette difficulté en empruntant à la culture de la patate son procédé de bouturage. Un propriétaire charolais, M. de Digoine, décrit comme il suit cette nouvelle méthode, dont il a fait lui-même usage plusieurs fois avec succès.

- « J'ai fait, dit-il, creuser dans mon jardin une fosse de 1^m,05 de large sur 5 mètres de longueur ; au fond de cette tranchée, creusée à un fer de bêche seulement, j'ai fait mettre une couche de fumier de 8 à 10 centimètres d'épaisseur ; je l'ai fait couvrir d'autant de terre bien battue, et sur cette levée j'ai fait placer des pommes de terre coupées par la moitié, la surface coupée posant sur le sol et les morceaux se touchant presque tous ; on a recouvert le tout de la terre tirée de la tranchée. Au bout d'un mois, j'avais une forêt de tiges hautes de 30 centimètres. J'ai fait enlever ces tiges, et je les ai plantées de la manière suivante : Dans un terrain meublé et préparé, un homme donne un coup de pioche en enfonçant le fer à 20 ou 25 centimètres ; en tirant l'instrument un peu en arrière, il se forme entre le fer et la terre un vide dans lequel une femme place une des boutures qu'elle tient dans un panier couvert d'une toile mouillée ; l'homme retire le fer du sol qu'il presse un peu sur le sujet, le redresse, s'il est nécessaire, et l'opération est terminée. Cette opération marche vite, un homme et une femme peuvent planter jusqu'à 5,000 boutures par jour ; c'est une plantation de 15 ares, en espaçant les sujets à 0^m,50. Un mois après, j'ai pu encore enlever une nouvelle récolte de boutures aussi abondante que la première. Ces

3 mètres carrés m'en ont fourni plus de 10,000. Quoique l'année fût assez sèche, ces boutures ont parfaitement repris; et au mois d'octobre, dans un champ où en avril on avait planté, pour remplir des espaces vides, on ne trouvait pas de différence avec les tubercules plantés à demeure. »

ÉLIZÉE LEFÈVRE.



MÉTHODE ÉCOSSAISE

POUR CONSERVER LES ŒUFS.

Au lieu de la chaux ou d'un vernis quelconque, les Écossais plongent les œufs dans de l'eau bouillante, où ils les laissent un petit moment. Le blanc en contact avec la coque se coagule, forme une couche mince, imperméable à l'air, et garantit l'œuf de la décomposition. Cette méthode mérite la préférence sur toutes les autres, car elle atteint mieux le but qu'on se propose.

NOUVELLE MANIÈRE DE GREFFER.

Nous croyons devoir aider à propager la découverte suivante, qui nous semble très-intéressante pour l'agriculture, surtout pour les arbres à fruit. Au lieu de se servir de greffe pour reproduire l'espèce, on prend un beau rejeton (de pommier, par exemple), qu'on plante dans une pomme de terre; on enterre l'un et l'autre, de façon qu'un ou deux pouces de rejeton restent visibles.

Bientôt celui-ci prend racine, se développe, pousse et finit par devenir un bel arbre qui porte les plus beaux fruits. Cette méthode est due à l'invention d'un jardinier bohémien qui possède une magnifique collection de pommiers.



DÉCOUVERTE DE M. GUÉNON.

FACULTÉ LACTIFÈRE DES VACHES.

Vers la fin de l'Empire, une humble famille de marchands vivait à Libourne du travail de ses mains. Le fils aîné de la maison, enfant de 14 ans, conduisait aux champs la vache unique de son père. Seul avec elle dans la prairie, pendant de longues journées, il aimait sa compagne et lui prodiguait de tendres caresses. Un jour en lustrant son poil, il s'aperçut qu'il s'en détachait de minces pellicules jaunâtres ressemblant au son des céréales.

Mille autres avant lui, sans doute, avaient vu le même phénomène, mais leur attention n'en avait point été frappée. Il n'appartient qu'aux esprits d'élite de remarquer un fait vulgaire, d'en chercher la cause et la signification. Notre jeune pâtre était du petit nombre de ces hommes qui savent lire dans le livre de la nature et qui comprennent son langage mystérieux.

Les sécrétions pulvérulentes qu'il venait de rencontrer sur la peau de cette vache frappèrent son imagination et lui révélèrent aussitôt l'une des plus brillantes découvertes de la science zootéchnique.

Ce pauvre enfant destiné à vivre obscur comme ses ancêtres, c'était François Guénon, dont le nom sera bientôt connu de tous les cultivateurs de l'Europe; c'était l'homme pour lequel le Congrès central réclamait, il y a peu de jours encore, une récompense éclatante de M. le ministre de l'agriculture. On sait où l'a conduit sa première observation; on sait qu'il a trouvé le moyen de déterminer *a priori* les facultés lactières d'une vache, de juger quelle quantité de lait un animal inconnu peut fournir par jour. Il est toujours curieux de connaître par quelle filiation d'idées un inventeur déduit un système complet d'une simple indication que lui fournit le hasard. Guénon a raconté lui-même l'histoire de sa découverte dans les termes suivants :

« Le son que je venais de trouver sur le derrière de

ma pauvre vache frappa mon attention ; je me rappelai avoir ouï dire à l'un de mes ascendants que les vaches devaient avoir des signes extérieurs auxquels on reconnaît leurs qualités et leurs défauts , comme on reconnaît aux lignes de la peau des végétaux et à leur feuillage leurs qualités et leurs forces vitales. Raisonnant par induction, j'arrivai à cette conclusion que , s'il existait des signes indiquant positivement les propriétés bonnes ou mauvaises des plantes , il devait exister aussi des signes extérieurs pour faire reconnaître les qualités et les défauts d'un animal quelconque. Je crus avoir découvert un de ces signes , et je résolus de vérifier par l'expérience quelle en était la valeur et la signification. »

Guénon parlait, comme on le voit, sans théorie préconçue dont la vérité n'est rien moins que démontrée ; il suivait en cette circonstance, et à son insu, la marche que suivent presque toujours les inventeurs. Heureusement son imagination ne l'avait pas trompé ; il était dans la bonne voie, et il put la suivre sans s'égarer.

Bientôt en comparant les vaches de ses voisins à celle de son père, il put se convaincre qu'il existait une certaine corrélation entre la sécrétion du lait et celle des pellicules, ainsi qu'il l'appelait dans son langage naïf. Ce n'était là cependant que le point élémentaire de sa découverte ; un esprit moins observateur n'aurait probablement rien trouvé au delà, mais Guénon observait tout avec la plus scrupuleuse attention. Aussi ne tarda-t-il pas à constater un nouveau fait beaucoup plus important que le premier : il s'aperçut que toutes les vaches portaient sur la partie postérieure du corps des espèces de dessins géométriques, formés par des lignes parallèles de poils remontants, qui partent du centre des mamelles et s'élèvent en courbes régulières jusqu'aux environs de la vulve. Ces dessins, nommés *écussons* par Guénon, ont des formes très-variées et peut être en nombre illimité.

Cependant l'expérience prouve que l'écusson est à peu près identique chez toutes les vaches qui rendent quotidiennement une même quantité de lait, et que le rendement va en décroissant à mesure que la régularité et l'ampleur de l'écusson vont en diminuant. Après de lon-

gues recherches, Guénon reconnut que l'on pourrait diviser à peu près tous les types connus des écussons en huit classes, et subdiviser chacune des classes en deux ordres qui représentent à leur tour les types de dégradation de la faculté lactifère des vaches.



Lorsque cette découverte fut annoncée pour la première fois, elle ne rencontra, comme d'habitude, que des détracteurs ou des incrédules. On ne voulait pas admettre qu'un paysan illettré eût trouvé un principe nouveau dont les savants n'avaient pas même pressenti l'existence. Aujourd'hui, après dix années de vérification, personne n'essaye plus de contester la découverte du pauvre laboureur.

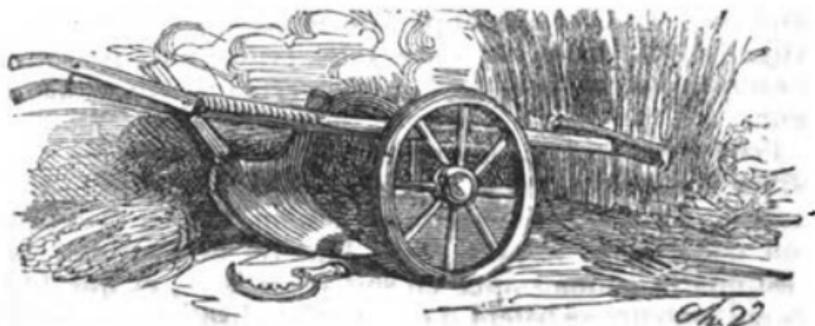
Peut-être, après de nouvelles études, pourra-t-on simplifier la classification et la rendre d'un accès plus facile ; mais le principe lui-même restera inébranlable, et ce que l'on doit désirer le plus, dans l'intérêt de l'agriculture, c'est que la connaissance en soit vulgarisée, et que tous les cultivateurs se hâtent d'en faire l'application dans leurs étables.

La population des vaches adultes s'élève à 5,600,000

têtes environ, qui donnent en moyenne de 3 à 23 litres par jour. Celles qui donnent 23 litres sont les moins nombreuses; Guénon croit même que le produit moyen de toutes les vaches réunies ne dépasse pas 6 litres, soit 35,600,000 litres par jour, qui font, à 10 cent. l'un, 3,560,000 fr. de revenus quotidiens; or, en éliminant successivement les bêtes inférieures, et en élevant pour la vacherie seulement les jeunes bêtes de première puissance lactifère, il ne serait pas difficile d'arriver en quelques années à un produit moyen de 10 litres par tête, et par conséquent d'obtenir un accroissement de revenu quotidien de 2,240,000 fr. ou 817,600,000 fr. par an.

Voilà, sans exagération, les résultats prochains que doit produire la découverte de M. Guénon; nous disons les résultats prochains, car si nous montrions ce qu'elle promet pour l'avenir, peut-être ne nous croirait-on pas. Guénon a donné à son pays le moyen de tirer à peu près *un milliard* de plus, chaque année, de l'herbe des champs. Tout illettré que soit Guénon, il n'a pas moins fait une admirable découverte, par les moyens ordinaires qu'emploient les savants, c'est-à-dire par l'observation et la méthode. Il lui a fallu, pour arriver à son but, toute la persévérance, la sagacité, la justesse d'esprit qui caractérisent les observateurs éminents. Son intelligence ne s'est exercée que sur un seul objet; mais il a surmonté des difficultés incroyables et a construit en définitive une œuvre de la plus haute importance.

ÉLIZÉE LEFÈVRE.



INSTRUMENT

INVENTÉ PAR M. BREULET, DE MARCHÉ (BELGIQUE),
POUR BOUCLER LES TAUREAUX.

La civilisation moderne répugne aux pratiques chirurgicales, alors même que les animaux en sont l'objet. Épargner une douleur, souvent nécessaire, à un agent de la richesse agricole, manier cet agent, un taureau par exemple, sans éveiller un sentiment de fureur qui le rendrait dangereux, cela constitue un progrès.

A ce titre, nous croyons pouvoir recommander aux cultivateurs et aux éleveurs un instrument inventé par



M. Breulet, médecin vétérinaire du Gouvernement à
Marché; instrument destiné au bouclément des taureaux.

On sait que la docilité et l'obéissance ne s'obtiennent chez ces animaux qu'à l'aide d'un anneau qui leur traverse la cloison nasale; aussi les règlements émanés des conseils provinciaux interdisent la circulation des taureaux qui ne sont pas pourvus de cet anneau.

Jusqu'à ce jour, pour le placer on a employé deux procédés : on perce la cloison nasale avec un instrument tranchant; ou bien on pratique l'ouverture avec une tige en fer rougie au feu.

Dans le premier cas, un mouvement de tête de l'animal expose à une échappée et à un délabrement sanglant; dans le second cas, on donne lieu à des douleurs cuisantes, dont les taureaux gardent longtemps le souvenir, et souvent leur résistance va jusqu'à compromettre la sécurité de l'opérateur et des personnes qui le secondent.

Ce double inconvénient disparaît avec l'instrument de M. Breulet, que nous préconisons en toute connaissance de cause.

Que l'on se figure des tenailles, dont les branches s'écartent par un ressort, et dont l'un des mors est pourvu d'un emporte-pièce qui vient appuyer sur un bourrelet en *gutta-percha* fixé au mors opposé, et l'on aura une idée du mécanisme de cet instrument.

Les selliers se servent de quelque chose de semblable pour percer le cuir; cette comparaison achèvera de faire comprendre notre description.

Tout n'est pas terminé quand la cloison nasale est percée, il faut encore y passer l'anneau. Dans les campagnes, on tourne une pièce de fer, dont les deux extrémités sont rivées après que l'un des bouts a été passé par l'ouverture pratiquée à la cloison. On le voit, le complément du procédé est digne de son début.

M. Breulet a porté avec succès son attention sur l'anneau; celui qu'il emploie figure un cercle en fer à charnières, dont les abouts se rapprochent sans efforts; une vis les réunit de manière qu'ils ne puissent plus s'écarter.

Nous ne saurions trop recommander l'emploi de l'instrument inventé par M. Breulet; et nous désirons vivement qu'il se vulgarise dans les campagnes.

PAVAGE EN FER.

Voici quelques détails sur le nouveau système de pavage en fer, qui vient d'être essayé dans une ville des Etats-Unis :

Les plaques de fer qu'on substitue aux pavés ont une épaisseur de 2 centimètres et demi environ, sur une longueur d'un mètre et une largeur de cinquante centimètres. La surface de ces dalles métalliques est coupée par des rainures qui courent en zigzag de manière à empêcher les chevaux de glisser. Ces dalles sont posées sur un lit de sable mêlé de chaux dans une faible proportion, et elles s'ajustent entre elles avec une telle perfection, que tout démembrement est matériellement impossible par l'action du charroi. Ce dallage s'opérant sur une surface plane se pratique avec une étonnante rapidité.

Depuis six mois que l'épreuve dure sur une voie située dans le voisinage d'une tonderie, et qui est sillonnée sans cesse par des voitures chargées de fer et de charbon, on n'a pas eu à constater dans le nouveau pavage l'altération la plus légère : les dalles de fer ont admirablement résisté aux poids énormes qu'elles ont eu à supporter constamment ; aucune pression n'a pu ni en déranger la symétrie, ni en faire fléchir le niveau sur un point quelconque, comme cela arrive si fréquemment sur les voies pavées d'après les procédés ordinaires.

Indépendamment de l'économie que le nouveau système présente sur tous les autres, nous devons aussi faire remarquer les avantages qui résultent de son application pour le charroi. Avec l'égalité du pavage les chevaux fatiguent beaucoup moins et peuvent dès lors traîner de plus lourdes charges ; le cahotement si dangereux pour les piétons, si préjudiciable aux véhicules, est supprimé complètement, et ce qui ne gêne rien, une voiture roule sur ces voies unies et toujours propres sans faire plus de bruit que si elle parcourait l'allée sablée d'un parc.

NÉCROLOGIE DE L'AN 1853.

L'année qui vient de s'écouler a vu disparaître beaucoup d'hommes célèbres à divers titres. Dans l'impossibilité de les énumérer tous, nous nous bornerons à citer ceux dont les noms ont eu le plus de retentissement.

Et d'abord, parmi les vétérans de nos assemblées législatives, la mort a moissonné trois débris de la Convention qu'elle a trouvés encore debout : Fockedey, qui avait représenté le département du Nord et qui avait atteint sa 98^e année; Dumont, du Calvados, âgé de 88 ans; enfin, le comte Doulcet de Pontécoulant, représentant le même département dans l'Assemblée révolutionnaire où il votait avec les Girondins, puis préfet sous l'Empire, et, sous les Bourbons de la branche aînée et de la branche cadette, pair de France siégeant toujours à la gauche jusqu'en février 1848, époque où il fut un des quatre membres de la haute chambre qui adhérèrent au projet de banquet. M. de Pontécoulant, né en Normandie vers la fin de 1764, avait par conséquent près de 89 ans lors de sa mort, survenue au commencement de cette année.

La Restauration a perdu aussi plusieurs de ses serviteurs les plus dévoués et les plus connus : le comte de Corbière, qui avait été ministre de l'intérieur; le comte de Bouillé, qui, après avoir été aide de camp de Charles X, avait obtenu toute la confiance du roi détrôné et mérité d'être choisi par lui pour diriger l'éducation de son petit-fils; Cornet d'Incourt, ancien directeur général des contributions indirectes; Bacot de Romand, ancien directeur des contributions directes; Charpit de Courville, vice-président du conseil de l'instruction publique sous le ministère de M. de Frayssinous; Pardessus et Josse de Beauvoir, députés et conseillers, le premier à la cour de cassation, le second à la cour des comptes; Péliissier de Féligonde, etc.

Jacques-Joseph-Guillaume de Corbière avait été le

plus élevé en dignité de tous ces hommes politiques et le plus apparent par le rôle qu'il joua pendant un temps. Il était né à Rennes en 1766. Fils d'un laboureur, il avait été destiné à la carrière ecclésiastique, mais il préféra définitivement celle du barreau. Durant l'Empire, il plaida avec un succès peu remarqué devant les tribunaux de Rennes, et ne commença que sous la Restauration à prendre une part active aux affaires publiques. D'abord député d'Ille-et-Vilaine, il figura au premier rang parmi les royalistes les plus prononcés de la seconde chambre. Bientôt il entra au ministère avec son ami M. de Villele, dont il partagea jusqu'au bout la fortune. Lorsqu'il dut résilier son portefeuille, il fut appelé à siéger sur les bancs de la pairie, où il resta jusqu'en 1850. Depuis cette époque, il avait complètement disparu de la scène.

Parmi les députés qui firent partie du parlement sous le règne de Louis-Philippe, et que la mort a enlevés depuis un an, nous enregistrons MM. Renet, de la Seine; le général Baillod, de la Manche; Lenoble, de la Marne; Fleury, de l'Orne; Tribert, des Deux-Sèvres; Emile Dubois, François Le Maistre, et Desjobert (de la Seine-Inférieure), etc.

Le dernier, M. Desjobert, s'était fait surtout connaître par son antipathie pour la conquête et la colonisation de l'Algérie. Pendant les vingt années qu'il siégea dans ce qu'on appelait la chambre basse, il n'avait laissé passer aucune session sans répéter avec une énergie toujours infatigable son opiniâtre *delenda est Carthago*. On l'avait surnommé par antiphrase *Desjobert l'Algérien*. Il est resté presque jusqu'au dernier moment sur la brèche. Appelé à faire partie du Corps législatif actuel, il n'avait donné sa démission que bien peu de mois avant de mourir.

Au nombre des noms qui avaient figuré dans les deux assemblées républicaines, la Constituante et la Législative, deux hommes méritent une place à part, Audry de Puyraveau et Michel (de Bourges).

Le premier, après avoir pris une part active à la révolution de juillet 1830, s'était retiré des affaires dès les premières années du règne de Louis-Philippe. Il ne repa-

rut qu'après les événements qui amenèrent la chute de ce prince. Envoyé à la Constituante par le département de



la Charente-Inférieure, il eut l'honneur d'en ouvrir les séances en qualité de président d'âge.

M. Michel (de Bourges) a été un des orateurs les plus éloquents et les plus influents de son parti. Il eut, du reste, au barreau, des succès non moins brillants

qu'à la tribune. Il est mort à Montpellier des suites d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps, et ses restes ont dû traverser une grande partie de la France pour rentrer dans le pays où il avait élu sa résidence et dont il fut le représentant, le Cher.

Les collègues d'Audry de Puyraveau et de Michel (de Bourges) décédés durant la période écoulée sont MM: Deville (des Hautes-Pyrénées), qui, condamné à la détention dans les prisons de Belle-Isle à la suite des événements de juin 1849, n'en était sorti que depuis peu; le docteur Delbrel, de Tarn-et-Garonne; Caumes de la Guibourgère et Aristide de Grandville, de la Loire-Inférieure; Regembaal, de l'Ain.

Le Sénat a perdu deux de ses membres, Arrighi de Padoue et de Préval, que nous allons retrouver parmi les généraux. Le Corps législatif, un seul, M. le baron de Nougarede, député de l'Aveyron.

La mort avait moissonné l'année dernière les rangs des maréchaux, qu'en 1853 elle a jusqu'ici respectés; mais

elle compte de nombreuses victimes dans le cadre des généraux de division et de brigade. Dans le nombre, il faut signaler d'abord Arrighi, duc de Padoue, d'une famille alliée à la famille Bonaparte et qui avait succédé au prince Jérôme Bonaparte dans les hautes fonctions de gouverneur des Invalides; le comte de Préval, considéré depuis trente ans comme autorité dans les questions militaires, surtout en ce qui concerne la cavalerie; le comte d'Anthouard, ancien président du comité de l'artillerie; le baron de Tholosé, ancien gouverneur de l'École polytechnique; le général Cornemuse, commandant une des divisions de l'armée de Paris; les barons Baillo, Blancart et Schouller; le vicomte de Talon, qui avait commandé une partie de la cavalerie de l'ancienne garde royale; le général Budan de Russé, commandant de l'école de Saumur; le marquis d'Hantpoul, frère du grand référendaire; les barons Harlet et Vatable; les généraux Courtot, Faivre, Mocquery, Rousselot, Scheille, etc.

La haute magistrature regrette le président honoraire Boyer, de la cour de cassation; le conseil d'Etat, MM. Pons de l'Hérault et Taboureau, anciens conseillers, puis le comte Camerata, jeune maître des requêtes, parent de l'Empereur, et dont la mort malheureuse a été pendant quelques jours l'objet de toutes les conversations à Paris.

Les pertes qu'ont faites la science, la littérature et les arts ne sont ni moins nombreuses ni moins regrettables.

Sur les bancs de l'Académie des sciences ont cessé de siéger l'illustre géologue de Berlin Léopold de Buch, à qui ses voyages et ses découvertes avaient fait un nom européen; le botaniste Achille Richard, dont les leçons étaient chères à la jeunesse de nos écoles; son collègue Adrien de Jussieu, descendant d'une famille dont le nom a figuré plus d'une fois avec gloire dans l'histoire de la science; le chimiste Laurent, qui, jeune encore, avait conquis un rang très-distingué; Orfila enfin, qui mérite de nous arrêter un instant.

Né en Espagne, Orfila était venu de bonne heure en France, où l'avait attiré et où le retint l'amour de l'étude. Ses recherches et ses travaux s'étaient surtout dirigés sur

la toxicologie. Aussi était-il consulté par les tribunaux dans la plupart des affaires criminelles où le poison jouait un rôle. Ses ouvrages sur cette matière sont devenus populaires. Orfila avait encore rendu d'importants services



ORFILA.

comme doyen de la Faculté de médecine, qui lui doit l'agrandissement de ses jardins botaniques et l'ouverture du musée d'anatomie pathologique créé avec des fonds provenant d'un legs de l'illustre Dupuytren.

Orfila était membre de l'Académie de médecine, qui a vu disparaître de ses rangs presque en même temps que lui les docteurs

Abraham, Andral père et Husson, un des plus zélés propagateurs de la vaccine.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a perdu M. Pardessus, ancien professeur de l'Ecole de droit de Paris et auteur d'ouvrages estimés sur la jurisprudence commerciale; l'Académie des sciences morales et politiques, son correspondant Willm, inspecteur de l'Académie de Strasbourg et connu par d'importants travaux philosophiques.

Si nous passons à la littérature, nous aurons à signaler, parmi les morts, des auteurs dramatiques qui ont fait la fortune des théâtres secondaires : Georges Duval, décédé

à 91 ans, après avoir fait rire autrefois tout Paris aux scènes si plaisantes du *Jeune Werther* et de *la Journée à Versailles*; Charles Sewrin, presque aussi âgé que son confrère (79 ans), et qui n'avait pas moins que lui égayé leur génération contemporaine avec *la Famille des Innocents* et *les Intrigues de la Rápée*; Merle, journaliste instruit, fin, de bon goût, et le collaborateur de Dumerseau et de Brazier dans la mise en scène de leur joyeuse galerie des mœurs populaires; Bayard, enfin, le parent, l'élève et presque l'émulé de Scribe, du moins sur les scènes à vaudevilles.

Bayard recevait chez lui le samedi 19 février; la réunion était brillante et gaie. On ne se sépara qu'au matin. Le dimanche, à 10 heures, on attendait Bayard au théâtre du

Vaudeville pour la répétition de son dernier ouvrage.

L'auteur n'arrivait pas. Directeur, régisseurs, comédiens et actrices de s'impatier. Hélas! ils ne devaient plus le revoir. Le messenger envoyé à sa recherche ne trouva qu'un cadavre. Au réveil de la fête qu'il venait de donner, le malheureux amphitryon avait succombé à l'improvisiste. On peut dire qu'il est mort sur son champ de bataille à lui, entre deux succès, *Un Fils de famille*, qu'il avait vu attirer la foule au Gymnase, et *les Contes de Boccace*, qu'on répétait encore au Vaudeville



BAYARD.

quand il rendait le dernier soupir. Bayard, né à Charolles le 20 mars 1796, n'avait pas encore 57 ans accomplis. On a de lui, seul ou en collaboration avec d'autres, 230 pièces de théâtre, parmi lesquelles on se rappelle surtout *le Mari à la campagne*, au Théâtre-Français; *la Reine de seize ans*, *la Fille de l'Avare* et *le Gamín de Paris*, au Gymnase; *Marie Mignot*, au Vaudeville; *les Premières Armes de Richelieu*, au Palais-Royal.

Quelques littérateurs ont droit encore à une mention, entre autres Adrien de Sarrazin, l'auteur d'un agréable recueil de contes, *le Caravansérail*; Benjamin Laroche, le traducteur de lord Byron et de Walter Scott; Grattet-Duplessis, le patron des proverbes, auxquels il a consacré trois ou quatre ouvrages; Napoléon Landais, lexicographe et grammairien bien connu du public; madame Camille

Bodin (Jenny Bastide), romancière féconde.

Les peintres plus ou moins célèbres qui ont succombé sont : Cottereau, inspecteur général des Beaux-Arts; Tony Johannot, dont les délicieuses vignettes ont embelli les plus recherchées des éditions illustrées; Henri Decaisne; Bruloff, jeune Russe dont on avait



TONY JOHANNOT.

remarqué au salon de Paris *le Dernier jour de Pompéi*; Schnorr de Karolsfeld, conservateur du musée du Belvé-

dère à Vienne; Charles Bouton, excellent peintre d'intérieurs et le collaborateur de Daguerre dans la création du *Diorama*; enfin Blondel, membre de l'Institut, dont les obsèques ont eu lieu le 13 juin 1853.

Blondel était né à Paris en 1781. Elève de Regnault, il obtint en 1803 le grand prix de Rome, et prit dès lors sa place dans les rangs de l'école académique et mythologique de l'Empire. On a de lui *Zénobie trouvée mourante sur les bords de l'Araxe*, tableau conservé au Luxembourg; *la Chute d'Icare* et *le Déchaînement des vents*, plafonds peints pour le Louvre; *la France victorieuse à Bouvines*, plafond, *la France recevant la Charte constitutionnelle*, tableau, vaste composition, qu'on voit au palais du conseil d'État; *la Justice protégeant l'Industrie*, dans la salle du Tribunal de commerce; d'autres et nombreux tableaux qui se trouvent aux églises de l'Assomption et de Sainte-Élisabeth, dans le palais de Fontainebleau, dans les musées de Dijon, Toulouse, etc.

Nous nommerons, parmi les sculpteurs, Ramey, de l'Institut, et le comte d'Orsay; parmi les architectes, Abel Blouet et Huvé, tous deux de l'Institut, qui avaient achevé, le premier, l'arc de triomphe de l'Etoile, le second, l'église de la Madeleine; parmi les musiciens, le compositeur Louis Jadin et le guitariste Matteo Carcassi.

Au théâtre, les troupes en activité sont restées à peu près intactes; mais les rangs des acteurs en retraite ont été largement décimés: Dabadie, le baryton qui avait créé, avec Nourrit, Levasseur et madame Damoreau, *Moïse*, *Guillaume Tell*, *la Muette* et *le Comte Ory*; Marinette, la piquante et vive danseuse, devenue éditeur de musique sous le nom de madame Laun^{er}; Galli et Porto, de l'ancien Théâtre Italien; madame Desbrosses et Arnaud, de la Comédie Française; Henri, l'amoureux du Vaudeville, alors que le défrayaient Barré, Radet, Pils, Dupaty, Joseph Pain et Bouilly; sa camarade Minette, si fine, si piquante dans les rôles de paysanne naïve ou d'espiègle soubrette; enfin les trois joyeux comédiens des Variétés, Bruet, Odry et Flore.

Mira, si connu sous le nom de Brunet, était né en 1763; il avait par conséquent atteint sa quatre-vingt-hui-

tième année : sa carrière avait été bien remplie. Passionné pour l'art dramatique, il n'avait quitté le théâtre qu'alors que ses forces ne lui permettaient plus de s'y maintenir. La Montansier, puis les Variétés, dont il avait été l'un des



BRUNET.

administrateurs, lui durent de nombreux succès. Inimitable dans les Jocrisses et dans une foule de rôles qu'il créa à côté de ses amis Potier et Tiercelin, il savait être bête avec un naturel, une candeur dont ceux qui l'ont vu peuvent seuls avoir une idée.

Odry n'était pas moins comique. La génération actuelle se le rappelle encore dans Bilboquet des *Saltimbanques*, type devenu proverbial, auquel il sut donner le cachet le plus original et le plus plaisant. Odry était né à Versailles le 17 mai 1781 ; il est mort, dans sa soixante-douzième année, à Courbevoie, où il s'était retiré, le 29 avril 1843. On l'a vu successivement à la Galté, à la Porte-Saint-Martin, aux Variétés. C'est à ce théâtre, où il resta longtemps inaperçu, qu'il se fit enfin un nom. Il y fut surtout applaudi dans *Cadet-Roussel beau-père*, *Jocrisse chef de*

brigands, le Soldat laboureur, l'Ours et le Pacha, la Neige, Madame Gibou et madame Pochet, Monsieur Cagnard, etc.

Flore parut dans presque tous ces ouvrages après de son camarade, dont elle avait la verve et la gaieté. Son nom de famille était Corvée. Elle était à peine âgée de soixante-trois ans.

Pour clore cette longue et funèbre liste de noms français, mentionnons encore M. Anselme Halphen, régent de la Banque; Herhan, inventeur de la stéréotypie, décédé à l'hôpital; Molé, célèbre fondeur de caractères; les libraires Baudry, J.-J. Debure, Marc Ducloux et Joubert.

Un souvenir aussi à une jeune aéronaute, Emma Verdier, qui, âgée à peine de vingt et un ans, est venue, cette année, grossir la liste déjà longue des victimes de l'art auquel l'infortunée aspirait à se consacrer. Partis le 20 juillet 1855, dans la matinée, de Mont-de-Marsan, où l'on célébrait la fête de la ville, elle montait le ballon *la Cité bordelaise*, qu'avait équipé et gréé M. Lartet. Les commencements de son voyage furent heureux. Elle atteignit une hauteur prodigieuse, puis elle disparut aux yeux de la foule réunie pour contempler le beau spectacle d'une ascension. Que s'est-il passé depuis dans les régions élevées où le vent la poussait vers le sud-est? On en est réduit aux conjectures. Il paraît probable que l'ancre de la nacelle se sera accrochée à la cime de quelque arbre, et qu'un choc violent en étant résulté, Emma Verdier aura été rejetée en dehors de son embarcation aérienne pendant que l'aérostat s'élançait dans l'espace avec une force nouvelle. Le cadavre de la pauvre jeune fille a été retrouvé à Montesquiou, petit village du département du Gers, situé à 97 kilomètres de Mont-de-Marsan. Il était couché sur le côté, les membres rompus et la tête écrasée.

A l'étranger, les maisons souveraines ont perdu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar; Auguste, grand-duc régnant d'Oldenbourg; le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, qui avait abdiqué il y a quelques années; et l'archiduc Reynier d'Autriche, ancien vice-roi des provinces lombarde-vénitiennes.

Le sacré collège compte trois cardinaux parmi les morts : MM. de Diepenbrock, archevêque de Breslau, Pignatelli, archevêque de Palerme, et de Brignolles. Nommons après eux le général de la compagnie de Jésus, le très-révérend père Roothaan, Hollandais de naissance.

A Paris, le corps diplomatique regrette deux de ses membres principaux : Mgr Garibaldi, nonce apostolique du saint-siège, et M. Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, ambassadeur d'Espagne.

Mgr Garibaldi était né à Gênes en 1797. D'abord auditeur-secrétaire de la nonciature en France, il y devint internonce après la révolution de 1830. Envoyé ensuite à Naples, il revint en 1850 à Paris avec le titre de nonce.

M. Donoso Cortès n'était âgé que de quarante-quatre ans. Il avait été successivement chef de division au ministère de grâce et de justice, député aux cortès, conseiller royal, sénateur, ministre plénipotentiaire, d'abord à Berlin, puis à Paris, où il résidait depuis deux ans. Il avait une grande réputation comme orateur et comme écrivain. Son *Essai sur le catholicisme* avait fait beaucoup de bruit peu de mois avant sa mort.

Deux hommes ont également disparu qui avaient joué un grand rôle dans leurs pays respectifs : Daniel Webster et Wellington.

Le premier n'a survécu que peu de temps à Henri Clay, dont nous annonçons la mort il y a un an. Comme lui, il avait présidé aux relations extérieures des États-Unis en qualité de secrétaire d'État. Calhoun, mort avant eux, formait, avec ces deux orateurs célèbres, une sorte de triumvirat auquel les Américains avaient décerné en commun la palme de l'éloquence.

Arthur Wellesley, duc de Wellington, était né à Dungan-Castle, en Irlande, le 1^{er} mai 1769, dans la même année qui vit naître Napoléon. Circonstance non moins singulière, c'est en France, à l'école militaire d'Angers, qu'il s'était formé dans l'art auquel il dut sa haute fortune. Entré au service en 1787, il franchit rapidement les premiers grades. En 1794, il commandait déjà une brigade sous le duc d'York, en Hollande. Mais c'est aux Indes, où il suivit en 1797 son frère, le marquis de Wel-

lesley, nommé gouverneur général des possessions anglaises, qu'il commença surtout à se signaler. Il contribua à la défaite de Tippoo-Saïb, défit le chef de partisans Houdiah-Wang et termina glorieusement la guerre contre les Mahrattes. De retour en Europe en 1805, il fut successivement pourvu de commandements de plus en plus importants dans le Hanovre, contre le Danemark, en Portugal et en Espagne. On connaît le reste de sa carrière militaire et la bataille de Waterloo, dont les ennemis de la France lui ont fait tous les honneurs.



WELLINGTON.

Appelé à siéger dans la Chambre des lords, il y exerça une influence qu'il dut à sa renommée autant qu'à son caractère. Tory de naissance et d'opinion, il présida, cependant, comme premier ministre aux grandes concessions que l'aristocratie sut faire opportunément à l'opinion publique, d'abord à l'émancipation des catholiques, puis à la réforme parlementaire. Il remplissait depuis longtemps les hautes fonctions de commandant en chef de l'armée anglaise. Ses compatriotes ont rendu à ses restes des honneurs pompeux, et ses funérailles ont été une grave question d'Etat.

Nous avons à enregistrer encore parmi les morts célèbres à l'étranger ; Rufus-King, décédé peu de temps après

avoir été élevé à la dignité de vice-président des États-Unis; Vincenzo Gioberti, écrivain et philosophe, qui avait été président du conseil des ministres dans le Piémont, sa patrie; le général Haynau, dont le nom restera attaché à l'histoire de la sanglante réaction autrichienne en Hongrie; le marquis de Rodil, un des généraux espagnols qui ont marqué dans les dernières guerres civiles; Jahn et Goerres, deux des instigateurs les plus fougueux du grand soulèvement de la jeunesse allemande en 1813, le premier connu aussi par ses tentatives de régénération de la gymnastique, le second par ses écrits philosophiques en faveur du néo-catholicisme; Louis Tieck, le dernier des chefs de l'école romantique allemande, poète et critique éminent; Raupach, le Scribe de l'Allemagne par le nombre et la variété de ses compositions dramatiques, etc.

AUGUSTE JULLIEN.



EN VENTE A LA LIBRAIRIE PLON FRÈRES.

RUE DE VAUGIRARD, 36.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

DU PRESBYTÈRE, DE LA FAMILLE ET DES ÉCOLES.

Chacun de ces petits livres, du format in-18, est composé de 108 pages de texte et orné de 9 ou 10 charmantes gravures.

PRIX DE CHAQUE VOLUME, 50 CENTIMES.

Les 20 premiers volumes dont les titres suivent sont en vente.

- | | |
|--------------------------------|------------------------------------|
| 1 Le père Lejeune. | 11 Culte de la Sainte Vierge. |
| 2 Visite aux prisonniers. | 12 Un Pauvre devant Dieu. |
| 3 Les Pains de six livres. | 13 Vie de sainte Geneviève. |
| 4 Comment on devient heureux. | 14 Vie de saint François de Sales. |
| 5 L'Abbé de l'Épée. | 15 La Madone |
| 6 Le jeune Artiste. | 16 La petite Vivandière. |
| 7 Vie de la Sainte Vierge. | 17 Le chemin de Kéroulas. |
| 8 Blanche et Marthe. | 18 Le nègre Iago. |
| 9 Les petits Enfants célèbres. | 19 Le Marchand de statuettes. |
| 10 Comment on devient sage. | 20 Les petits Pâtés. |

MAGNIFIQUE PORTRAIT DE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE

Ce splendide Portrait est imprimé avec luxe sur grand papier vélin.

(80 centimètres de hauteur sur 57 de largeur.)

- EN HABIT DE VILLE. 2 fr. 50 c.
EN UNIFORME DE GÉNÉRAL. 2 fr. 50 c.
A CHEVAL, — imprimé en deux teintes et de même grandeur que
les précédents. 3 fr. 50 c.

Les Douze Journées Chrétiennes, une grande feuille contenant douze jolis dessins avec texte au-dessous de chaque sujet. Prix : 5 centimes.

Les Douze Journées de Louis-Napoléon, une grande feuille contenant douze jolis dessins avec texte au-dessous de chaque sujet. Prix : 5 centimes.

Les Douze Journées de l'Empereur, une grande feuille contenant douze jolis dessins avec texte au-dessous de chaque sujet. Prix : 5 centimes.

Almanachs publiés par PAGNERRE, Editeur.

- Almanach comique, pittoresque, drôlatique, amusant et charivarique.** 4 vol. de 192 pages. 50 c
- Almanach pour Bire,** illustré par CHAM. 50 c
- Almanach des Dames et des Demoiselles**
4 vol. in-16 jésus, avec jolies vignettes. 50 c
- La mère Gigogne, ALMANACH DES ENFANTS.** 4 vol.
in-16 jésus, avec jolies gravures. 50 c
- Almanach prophétique.** 4 vol. in-32. 50 c
- Almanach Astrologique, magique, prophétique, diabolique, astronomique et de toutes les sciences occultes**
4 vol. in-16 gr. jésus, avec une jolie couv. coloriée. 50 c
- Almanach du Cultivateur et du Vigneron**
4 vol. in-16, avec planches et grav. 75 c
- Almanach du Jardinier.** 4 vol. in-16 avec planches et grav. 75 c
- Almanach de l'Illustration.** grand in-4° doré sur tranche et illustré de magnifiques gravures. 75 c
- Almanach de la Littérature, des Théâtres et des Beaux-Arts.** 4 très-joli volume in-18, avec gravures. 75 c
- Almanach Lunatique,** très-grand in-16 avec un grand nombre de très-jolies gravures. 25 c

ALMANACHS LIÉGEOIS

à 10, 15, 20, 25, 30, 40 et 50 centimes.

- L'Astrologue universel.**
- Le Véraldique.** Almanach sans pareil.
- Le Prophète français,** par Nostradamus.
- Souvenirs d'un grand homme.**
- Le Véritable Double Liégeois.**
- Le Véritable Universel.**
- Le Triple Liégeois.**
- Le Nouveau Double Liégeois.**
- Le Double Almanach français.**
- Le Villageois.** Almanach des campagnes.
- Le Petit Liégeois.** Almanach journalier.